

Les Usages du monde, le
savoir-vivre et la politesse
chez soi, en visite, en soirée,
au théâtre... suite de
conférences [...]

. Les Usages du monde, le savoir-vivre et la politesse chez soi, en visite, en soirée, au théâtre... suite de conférences par un homme du monde. Suivi du Guide pour la danse du cotillon. 1880.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

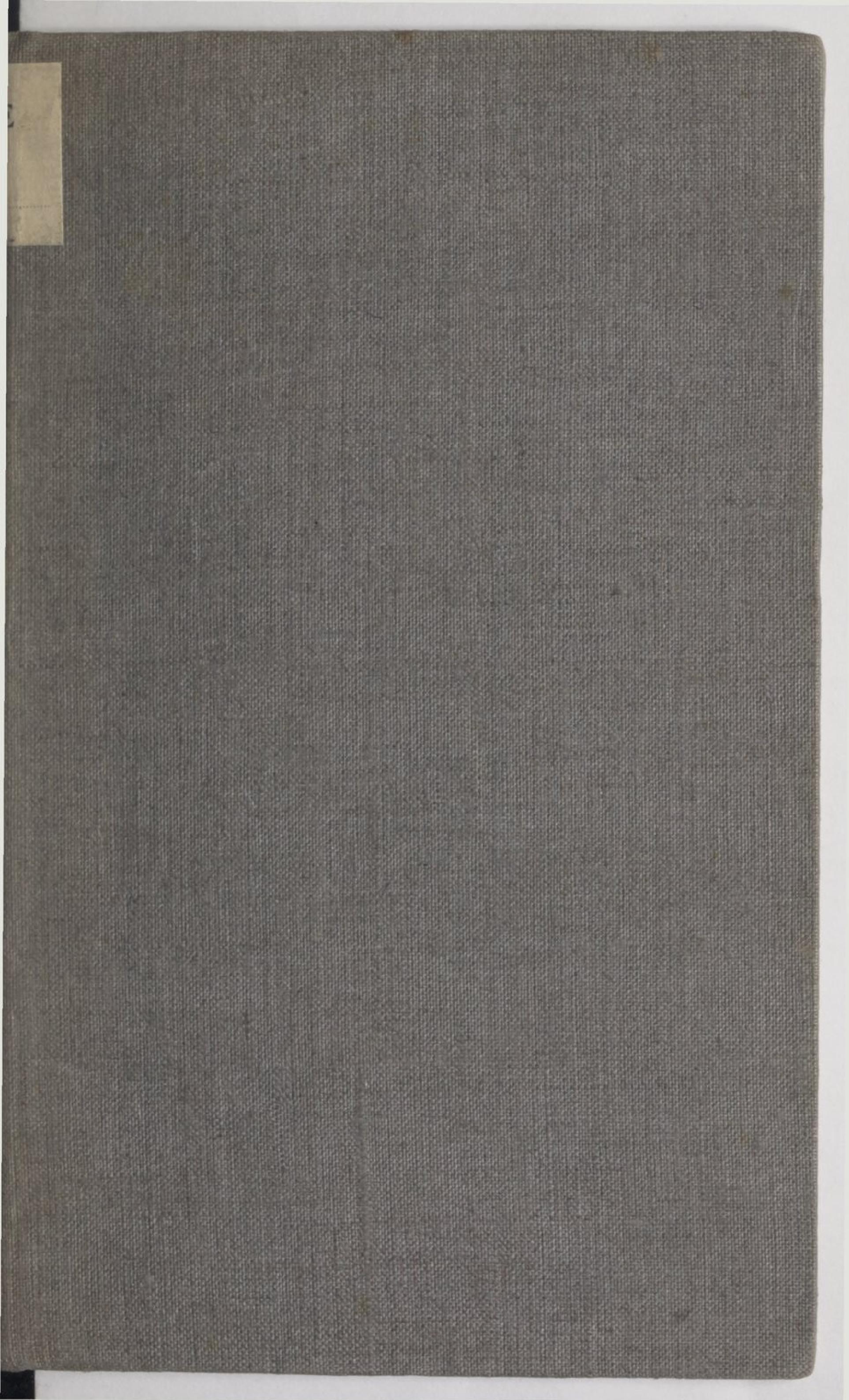
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

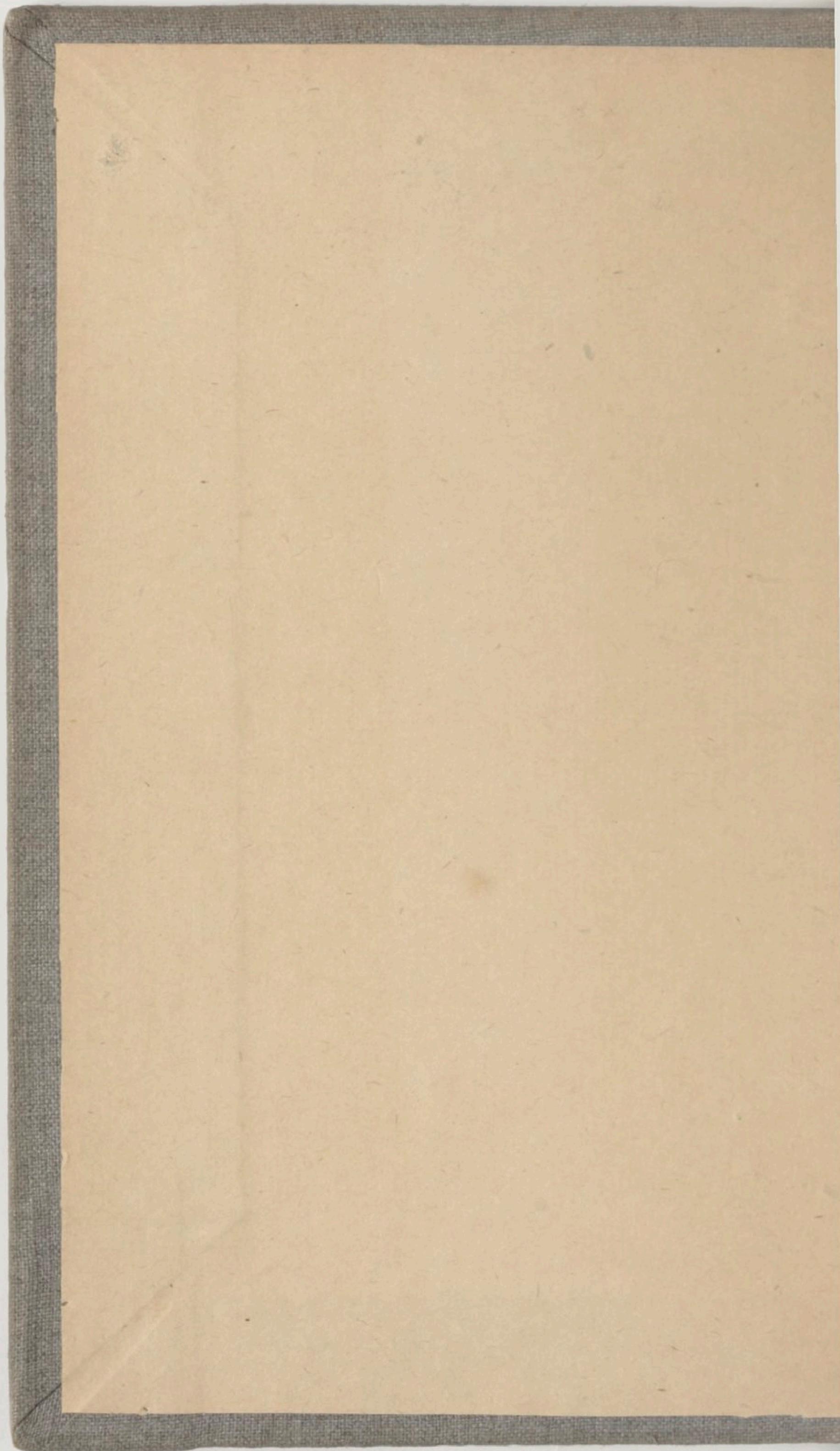
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

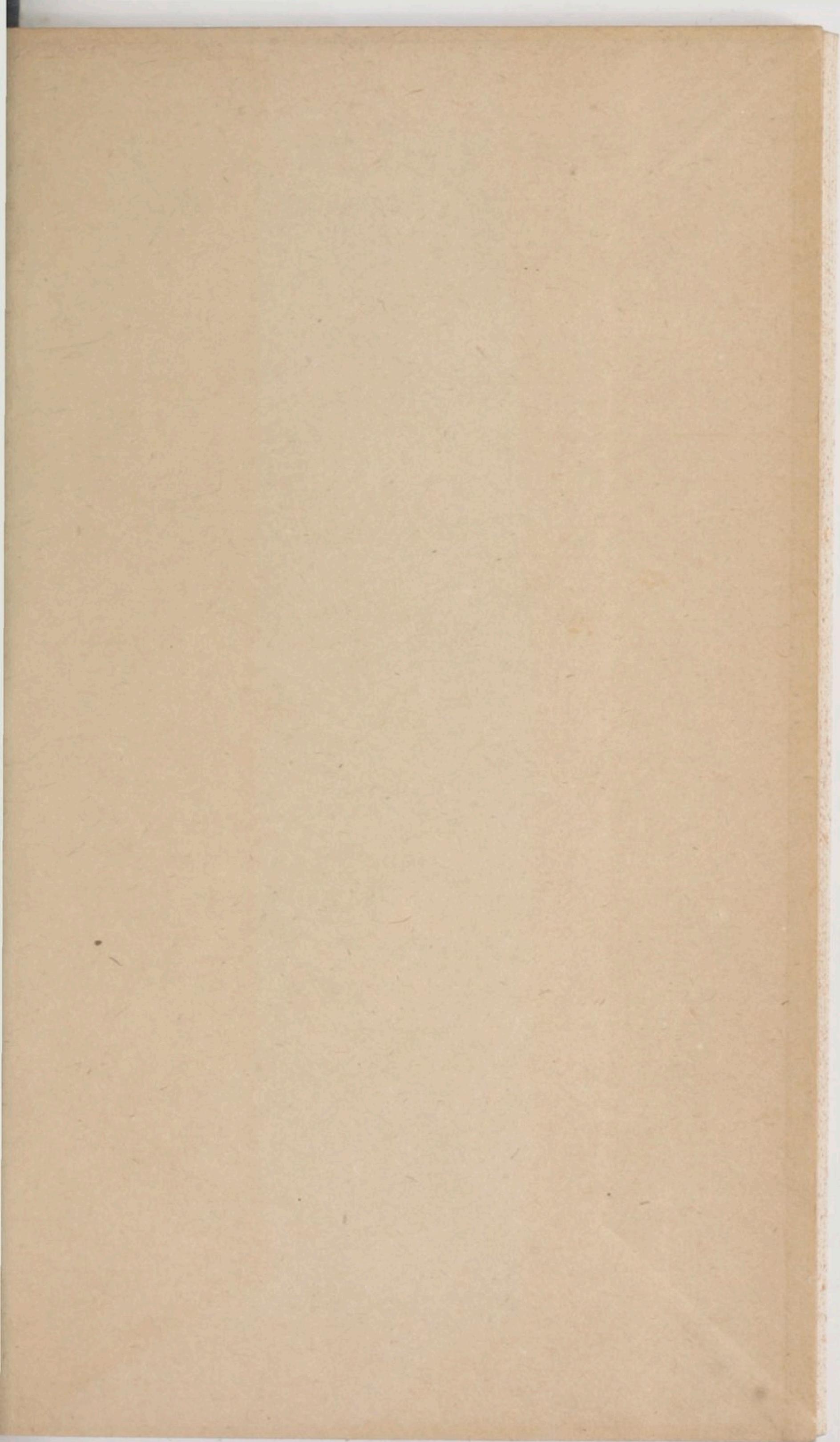
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

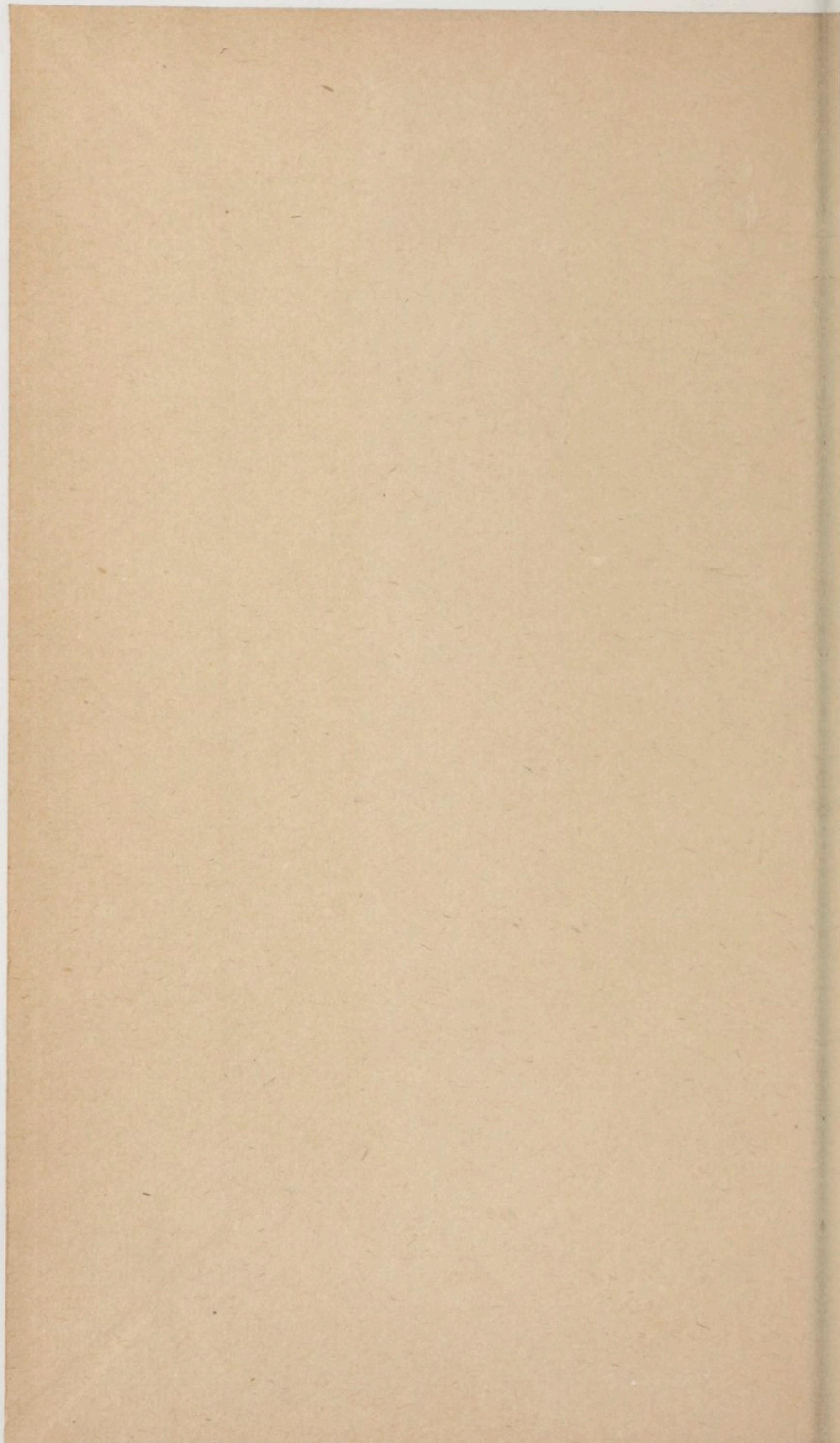
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.







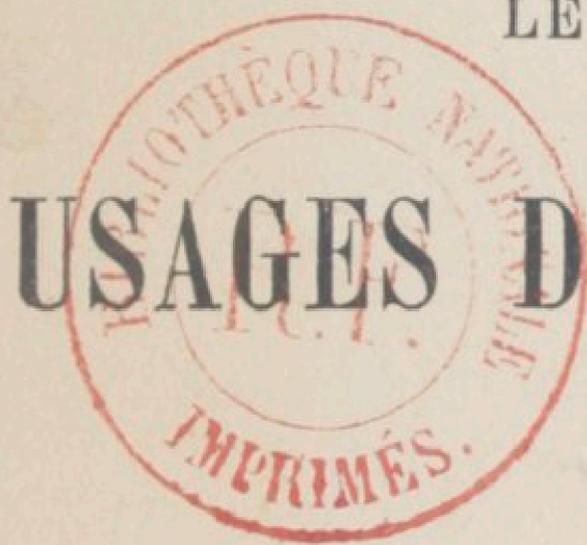




80.11.237
D

LES

USAGES DU MONDE



~~80 II.5327~~
80 R

C

W

21407

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

Theodor Leser

LES
USAGES DU MONDE

LE SAVOIR-VIVRE ET LA POLITESSE

CHEZ SOI

EN VISITE, EN SOIRÉE, AU THÉÂTRE

En Voiture, en Voyage

POUR RECEVOIR, POUR DONNER UN REPAS

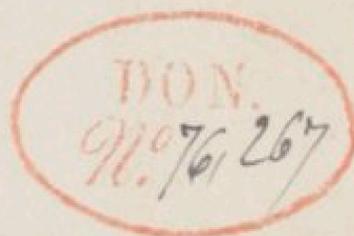
LES USAGES DANS TOUTES LES CÉRÉMONIES

NAISSANCE, BAPTÊME, MARIAGE

Suite de Conférences

PAR UN HOMME DU MONDE

SUIVI DU GUIDE POUR LA DANSE DU COTILLON



PARIS

THÉODORE LEFÈVRE, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS

OSAGES IN MISSOURI

THE OSAGES IN MISSOURI

BY

EMERSON W. COOK, LL.D.

NEW YORK

1881

THE OSAGES IN MISSOURI

BY

EMERSON W. COOK, LL.D.

NEW YORK



THE OSAGES IN MISSOURI

BY

EMERSON W. COOK, LL.D.

LES
USAGES DU MONDE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMERIE
PREMIÈRE PARTIE

LES USAGES DU MONDE CHEZ SOI.

CHAPITRE PREMIER

DE LA POLITESSE EN FAMILLE

— Si j'avais été Napoléon, disait mon grand-père, j'aurais placé à côté du Code civil, le code de la civilité.....

— Et de l'amabilité, ajoutait ma grand'mère
Mes grands parents avaient tort et raison.

La politesse a un code de lois, desquelles nul ne peut se départir dans le monde ; mais qui peut dire où l'amabilité commence et où elle s'arrête ?

La politesse est faite de conventions, l'amabilité de sentiments ; la première est une affaire d'éducation, la seconde est une affaire de cœur. Et cependant toutes deux bien qu'indépendantes l'une de l'autre ont beaucoup d'affinités. On ne peut pas être

aimable sans être poli, mais on peut être poli sans être aimable.

Ajoutons que la politesse sans amabilité n'est qu'une formalité à laquelle toute personne bien élevée ne peut se soustraire. Il faut être poli comme on doit être vacciné. Et, de même que pour le Code pénal nul n'est censé ignorer la loi, de même une personne impolie n'a aucune excuse à faire valoir pour pallier son impolitesse. Le coupable est condamné d'avance devant le tribunal du monde dont il a méconnu les usages, sinon les lois.

Pour le monde proprement dit, dans la famille que nous allons étudier — la famille ne doit-elle pas passer avant tout, le *chez soi* ne prime-t-il pas le *chez les autres* ? — Il n'y a que deux sortes de gens : ceux qui sont bien élevés et ceux qui ne le sont pas.

Et encore parmi ceux qui sont bien élevés en trouverons-nous qui ne savent pas se servir de leur éducation. Ceux-là sont les gens polis sans être aimables, car l'éducation est souvent impuissante à corriger les défauts d'une nature grossière, mais elle sait du moins les cacher sous le vernis de cette politesse de convention qu'on serait tenté d'appeler l'hypocrisie de la grossièreté.

On opposera sans doute à ce rigorisme peut-être un peu sévère cette simple question : Comment faut-il être poli ?

Comment ? c'est bien simple ; dans sa famille par amour pour les siens, dans le monde par l'estime pour ceux qu'on fréquente. A ces conditions, l'amabilité viendra toute seule. Si elle est rebelle à votre appel ou à votre nature, c'est qu'il y aura une arrière-pensée dans cet amour ou cette estime, une raison quelconque pour que vous ne puissiez pas paraître aimer et estimer. Alors vous pouvez être pardonné ; mais prenez-y garde, la comédie de la politesse n'en est aussi que la grimace et les parents

encore mieux que les étrangers sont très clairvoyants pour donner à votre politesse affectée le nom qui lui convient.

Ne faites donc jamais semblant d'être poli et aimable ; soyez-le franchement, surtout dans la famille.

De la politesse avec son père.

N'oubliez pas que vous serez toujours un enfant pour votre père. A vingt ans soyez pour lui et avec lui ce que vous étiez à cinq et à dix ans. L'émancipation de l'enfant ne lui laisse pas le droit d'oublier qu'il doit à son père une politesse des plus correctes, eût-il même soixante ans. Victor Hugo, dans ses *Burgraves*, nous en a donné un exemple sublime. L'aïeul chargé d'ans dit à son fils grand-père lui-même et presque octogénaire : « Jeune homme, taisez-vous ! » et quand ses enfants osent élever la voix, il leur jette ces mots :

Qui donc ose parler, lorsque j'ai dit silence !...

Le père a toujours ses droits ; il ne les perd jamais, jamais, entendez-vous bien, jeunes gens !... Donc avec lui restez soumis, respectueux, poli et aimable.

A-t-il des opinions contraires aux vôtres, pas de discussions et eussiez-vous raison, cent fois raison, n'essayez jamais de lui prouver qu'il a tort.

Fermez les yeux sur ses faiblesses, flattez ses goûts, même aux dépens des vôtres : ne rougissez pas de ses fautes et tâchez de les atténuer. Quand il parle, sachez vous taire et, dans la conversation, ne le froissez jamais, ne heurtez point ses préférences, ses répulsions, ses amitiés, ses haines. En un mot, donnez-lui toujours raison, au besoin par votre silence.

Votre père aime-t-il à faire sa partie après dîner ?

faites-la. Vous irez au cercle après, ou vous n'irez pas du tout, mais vous aurez, pour une petite gêne de quelques heures — si toutefois c'en est une — donné une satisfaction à votre père. Aime-t-il à gagner, tâchez de perdre ; si vous gagnez malgré vous, faites en sorte que votre père n'en prenne pas de l'humeur. Ce n'est pas difficile. Il y a un proverbe tout prêt : Aux innocents les mains pleines.

Fumez-vous ? ne fumez jamais devant votre père à moins qu'il ne vous y autorise. S'il ne fume pas, privez-vous de l'empoisonner avec votre cigarette ou votre cigare, même s'il vous en donne la permission. L'odeur du tabac est insupportable dans un appartement, à plus forte raison pour celui qui ne fume pas.

Enfin, soyez complaisant, doux, respectueux, sans affectation et avec sincérité.

D'habitude on tutoie son père. Mauvaise habitude, disent les uns, marque d'affection disent les autres. Pour nous, le tutoiement qui ne dégénère pas en familiarité est toujours permis.

Résumons ces quelques notes.

L'enfant — quel que soit son âge — doit *aimer* son père. Si nous soulignons ce mot *aimer*, c'est à dessein et nous allons voir pourquoi, tout à l'heure. Il doit se conformer à ses goûts, éviter de le contredire, s'occuper de ses plaisirs, le distraire, surtout dans l'âge des infirmités et dans ses chagrins, lui céder avec gaieté, sacrifier ses plaisirs, épargner à sa tendresse craintive la moindre inquiétude et donner toute son attention aux actions dont peuvent dépendre la fortune et la vie de son père.

Vauvenargues a dit : « Il suffit d'être homme pour être bon père et si l'on n'est homme de bien, il est rare qu'on soit bon fils. »

Non seulement un enfant doit aimer et honorer ton père, mais encore il doit se dévouer pour lui,

dans le malheur ou la mauvaise fortune. Se sacrifier pour ceux qu'on aime est facile aux bons cœurs. C'est à eux seuls que je m'adresse. Des natures oublieuses ou égoïstes n'ont rien à voir dans ces prescriptions; elles se contentent du moins des formules d'une *politesse correcte*; n'ayant pas besoin d'aimer, il leur suffit de puiser leurs devoirs dans une bonne éducation.

De la politesse avec sa mère.

Là, il n'y aurait rien à dire, sinon à répéter ce que nous avons dit, mais il est indispensable pour l'enfant de mettre beaucoup plus de délicatesse dans ses rapports avec sa mère. Là surtout, il doit éviter tout froissement, multiplier ses complaisances et affirmer son dévouement.

Être aux petits soins pour sa mère, n'est-ce pas un devoir facile à remplir? mais encore faut-il que ce devoir soit rempli de *bon cœur*. Or, quel est l'enfant assez dénaturé pour ne pas donner son cœur tout entier à sa mère? Quel est l'enfant assez mal élevé pour ne pas être poli et respectueux envers elle?

Dans toutes les circonstances de la vie, on ne doit pas oublier sa mère. Hélas! combien en voit-on qui, mariés, oublient que dans la maison abandonnée par eux, où ils ont été élevés, choyés, aimés, où ils ont appris à prier et travailler, ils ont laissé une mère aimante et dévouée qui de loin veille sur eux?

Il nous est impossible de donner des leçons de bon cœur; malheureusement nous ne pouvons qu'indiquer celles dites de convenance: quant à cette politesse intime, dont les mœurs antiques et patriarcales de nos pères avaient fait une religion, on n'en fait plus aujourd'hui qu'un devoir très ordinaire.

Et cette politesse, si charmante quand elle est jointe à l'amabilité, est bien simple à observer

Tant que l'enfant est sous l'aile de cet ange gardien de la famille, il doit être le premier à saluer sa mère d'un baiser, le matin quand il s'éveille, et le soir quand il se couche. Bonjour ou bonsoir. As-tu bien dormi ou dors bien, mère chérie, adorée, sont des termes d'une banalité qui ne puise son charme que dans la manière dont ils sont dits. Une caresse silencieuse mais expressive est souvent préférable.

Dire toujours « merci » à sa mère est souvent négligé car on a l'habitude de ne pas se gêner en famille. C'est un grand tort.

Que vous entriez ou sortiez, saluez toujours votre mère, prévenez-la de votre sortie ; demandez-lui la permission ou de rendre une visite, ou d'aller avec vos amis, et n'hésitez jamais à sacrifier tout plaisir à celui de rester auprès de votre mère, si elle vous en prie, si elle est seule ou malade.

En voiture, à table, au théâtre, que votre mère ait la meilleure place, donnez-lui le bras et ne lui laissez pas porter de paquets dans la rue.

Et surtout ne fumez jamais. JAMAIS ni dans son salon, ni près d'elle, ni avec elle quand vous êtes en promenade.

Eh ! mon Dieu, vous la quitterez bien assez tôt, cette pauvre mère. Du moins, tant que vous le pourrez, prodiguez-lui les soins de votre amour et de votre respect

De la politesse avec vos grands parents.

Poli, aimable, complaisant avec votre père et votre mère, vous devez l'être, au même degré, envers vos grands parents.

La vieillesse a des droits à votre respect et à tous

vos égards, à plus forte raison quand ces vieillards sont votre grand-père et votre grand'mère.

Il n'y a que les gens mal élevés et au cœur dépravé qui se moquent de la vieillesse. L'âge rend respectable et les infirmités sont dignes de compassion.

N'est-ce pas une cruauté stupide que d'en faire un sujet de raillerie?

Aidons nos grands parents de tout notre pouvoir. Écoutons leurs avis dictés par une longue expérience et évitons de les blesser parce qu'ils sont faibles et que la moindre contrariété leur est très sensible.

Toutes les fois que vous pourrez leur faire plaisir, profitez de l'occasion. Ils ont si peu de plaisirs et si peu de temps à savourer le peu que vous leur donnerez.

A eux aussi, la meilleure place, au salon ou en voiture ; à table qu'ils aient le meilleur morceau, au jeu, laissez-les gagner. S'ils rient, riez, s'ils bâillent, détournez la tête, s'ils dorment, ne les réveillez pas.

Lisez-leur le journal, s'ils n'ont plus bonne vue, écoutez leurs histoires du temps passé, fût-ce dix fois de suite. Mon Dieu, la vieillesse radote. Eh ! bien écoutez sans sourire, sans railler, leurs radotages. Quand vous serez vieux, vous serez bien contents qu'on vous écoute radoter.

Plus on s'approche de la tombe, plus on a besoin d'affection. Aimez donc ceux qui n'ont plus beaucoup de temps à vous aimer et à être aimés.

De la politesse avec vos frère et sœur, cousin et cousine.

Bernardin de Saint-Pierre a dit : de toutes les amitiés il n'y en a aucune de comparable à l'amitié fraternelle ; mais à la condition que l'union, l'affection et la confiance règnent entre frère et sœur, que les jeunes gens, en aucun cas, ne se dispensent

d'égards et de politesse dans leurs relations. Un accueil affectueux et cordial, des manières pleines de prévenances et de bontés assureront cette union et ne feront pas mentir le poète.

Aimez-vous d'abord et supportez-vous ensuite mutuellement, ne vous disputez jamais, ne vous contrariez pas et sachez vous céder dans une discussion. Point de taquineries, ni de rivalité, ni d'injustices. Frère, cède à ta sœur, cousin à ta cousine. Méfiez-vous surtout du sans-gêne que l'égalité établie par ce degré de parenté ne manquerait pas de vous faire contracter. Le sans gêne conduit à la vulgarité et de la vulgarité à la grossièreté; il n'y a qu'un pas.

Soyez polis et réservés les uns envers les autres, mais sans morgue ni raideur. Cette politesse guidée par l'affection rendra la vie de famille aussi douce, aussi agréable qu'elle est parfois dure et pénible à supporter.

Dans les discussions graves rapportez-vous-en ou à vos grands parents ou à vos père et mère. Évitez les froissements dans les affaires d'intérêts et donnez-vous les uns aux autres un mutuel exemple d'affection et de désintéressement.

De la politesse avec les enfants.

Soyez polis avec eux, c'est d'abord le seul moyen qu'ils apprennent à être polis avec vous.

Surtout ne les gâtez pas. Un enfant gâté est toujours, presque toujours du moins, mal élevé et cela par excès de tendresse et de bonté. Insupportables aux étrangers, à charge à leurs parents, les enfants dont on n'a pas su développer les impressions à l'âge où elles se forment, ni corriger le naturel quand il en était temps encore, font de très mauvais citoyens, et d'exécrables pères de famille.

Ce sont ces mêmes enfants, charmants espiègles,

aux vives réparties, aux quatre petites volontés, comme dit George Sand, dont on riait jadis et qui faisaient l'agrément de la soirée, qu'on produisait comme un prodige dans le monde et que la famille entière se faisait passer de baisers en baisers, qui plus tard voient leurs espiègleries se changer en défauts et leurs défauts en vices. Plaie du monde, plaie de la famille, incapables d'aimer, jaloux de tout et de tous, envieux, volontaires, ces enfants trop gâtés jadis sont fustigés aujourd'hui par l'opinion des autres et souvent par leur conscience même; mais, hélas! il est trop tard pour se refaire et ils n'ont qu'une manière de prouver combien leurs parents se sont trompés, c'est à leur tour de ne pas gâter leurs enfants.

Donc, pas de petits prodiges mais aussi pas de *crétins*. Si votre fils n'est pas le premier dans sa classe, du moins qu'il n'en soit pas le *cancre*. Une juste mesure est nécessaire en tout. D'ailleurs les forts en thème ne sont déjà pas si fortunés dans la vie pour qu'un père trop orgueilleux de son fils sacrifie tout à des premiers prix de grec ou de latin. Mais, d'un autre côté, il est bien dur pour un père qui a sacrifié temps et argent pour que son fils devienne bachelier, d'avoir un enfant qui ne met même pas l'orthographe, ne parle pas et n'écrit pas correctement le français, chose malheureusement trop commune dans notre société.

Un homme, toujours poli, affable, affectueux pour les siens a été un enfant bien élevé. Vous n'avez qu'à voir l'attitude et la physionomie de ses parents pour vous en convaincre. De même aussi, on juge du caractère d'un homme ou d'une femme, par le caractère de son enfant.

Nous ne voudrions pas faire de sermons, et malgré nous une homélie est au bout de la plume :

« Oui ce sont les pères négligents, les mères co-

quettes qui font les enfants mal élevés. La famille doit l'exemple des vertus à l'enfant et la société lui doit l'exemple de la politesse. »

Ne tutoyez jamais un enfant si jeune qu'il soit quand il vous est étranger. Cette familiarité n'est permise qu'à des gens sans éducation. Si vous êtes étranger n'embrassez pas non plus ces petites joues roses du baby qui vous tente sur les bras de sa mère ou de sa nourrice, c'est de mauvais ton. Il y a des mères jalouses des baisers de leurs enfants qui ne vous pardonneraient pas ce larcin fait à leur amour maternel.

En revanche ne trouvez jamais un enfant ni laid, ni insupportable devant ses parents. Ne lui faites pas mauvaise figure et ne le repoussez pas, s'il vous ennuie. Un peu de patience, un petit mensonge. Dites que l'enfant est joli et souriez-lui pour le distraire. Dans le monde souvent la politesse doit prendre un masque.

Il est inutile de revenir sur le tutoiement dont nous avons déjà parlé; cependant nous ne pouvons ici nous empêcher de dire aux parents :

Maintenez vos enfants dans une respectueuse familiarité, c'est une habitude à prendre et qui n'est pas établie par l'étiquette aux dépens de l'affection, comme on veut bien le croire. D'ailleurs on n'a pas besoin en famille d'être froid, roide, compassé. Respectueux et aimant, cela suffit.

D'un autre côté, n'affichez pas une sévérité ridicule pour vos enfants. Une trop grande sévérité est souvent plus funeste qu'une grande indulgence. Ne grondez que juste ce qu'il faut quand il y a lieu de gronder. Lâchez un peu la bride à votre fils. Ne l'accaparez pas pour vous tout seul. Fermez les yeux quand vous ne voulez pas voir, ouvrez-les au contraire quand votre fils ne veut pas être vu.

Et vous, madame, soyez indulgente pour votre

filles, ne lui refusez pas certaines distractions de son goût et de son âge qui ne sont plus des vôtres.

Enfant, offrez-lui des petites fêtes avec ses amies, des parties de campagne, ou tout plaisir qui la repose de ses travaux ; jeune fille conduisez-la au bal s'il est composé selon votre goût. Mais à quoi bon faire des recommandations à une mère ? La joie de sa fille n'est-elle pas sa joie et s'amuse-t-elle quand sa fille s'ennuie ?

Proscrivez toute lecture de journaux et de romans. Le journal par lui-même ne serait pas funeste s'il n'y avait « le feuilleton », les tribunaux et les faits divers. Quant aux romans, surtout aujourd'hui, on doit les proscrire sans aucune distinction. Ne conduisez jamais votre fille au théâtre, sans bien connaître la pièce que l'on y joue, et sans vouloir être absolu, nous dirons : moins vous l'y conduirez, mieux cela vaudra. Quant à votre fils, faites un choix du théâtre et des pièces. Évitez toujours la farce, la parodie et l'opérette, qui ne peuvent que lui nuire, et donnez la préférence aux pièces qui élèvent l'âme par les beaux sentiments qui y sont exprimés. Les cirques, les concerts, sont les seuls lieux publics où des enfants puissent sans danger être conduits.

Il en est des spectacles comme des livres. Il faut éloigner des yeux et de l'esprit des enfants tout ce qui peut leur donner des idées dangereuses et qui n'apprennent rien d'utile.

Faites que vos enfants ne lisent jamais rien sans y avoir été autorisés par vous, et pour leur faciliter cette habitude, évitez de laisser à leur portée tout écrit que vous ne voulez pas leur voir lire.

Il est très utile de développer chez les enfants le goût naturel de la lecture : c'est aux père et mère à former une bibliothèque choisie dans laquelle doivent dominer les livres instructifs, histoire, géographie, sciences. Il est de la plus haute importance

d'habituer les enfants aux lectures sérieuses, auxquelles ils prendront certainement goût, ce qui n'aurait plus lieu s'ils avaient commencé par la lecture de choses frivoles et seulement amusantes.

Lorsque vous pourrez leur consacrer quelques heures, faites-leur faire la lecture à haute voix en veillant à ce qu'ils donnent bien le ton naturel et ponctuent avec soin, seuls moyens de lire convenablement.

Pères ne soyez jamais le *camarade* de votre fils. Cette camaraderie est contraire à tous vos devoirs et il arrive que grâce à cette familiarité, à cette habitude que l'enfant prend vite d'être le sosie de son père, le respect disparaît et ce père et ce fils étant camarades n'ont plus rien à se devoir ni à se reprocher.

En aucun cas un fils ne doit manquer de respect à son père. Or, inconsciemment il sera irrespectueux, si, au cercle, au café, au théâtre, dans le monde même, le père a fait de son fils un simple camarade. Le jour où ce père devra imposer sa volonté, il ne sera plus écouté et il ne pourra plus porter remède au mal que par des moyens rigoureux qui seront blâmés des étrangers et lui seront reprochés par la famille.

Nous ne parlerons ni de la mère, ni de la fille. L'amour maternel ne permet pas de camaraderie. Le dévouement de l'une et l'innocence de l'autre s'y opposent naturellement. Il se dégage du gynécée un tel parfum de chasteté et d'honnêteté que nous n'avons qu'à nous incliner et nous taire.

De la politesse entre mari et femme.

Pour que la politesse règne au foyer domestique, il faut, condition essentielle, que les cœurs des époux

sympathisent. Bien que la loi des contrastes ait une certaine influence dans le ménage, il ne faut pas s'y fier. Des caractères qui grâce à leur similitude de sentiments se contrarient et se froissent rarement, ne font pas toujours des heureux non plus. C'est l'amour seul sur lequel se basera une mutuelle condescendance qui forcera les époux à garder vis-à-vis l'un de l'autre toutes les règles de la civilité.

Et quand nous disons « forcera » nous voulons parler de cette aptitude nouvelle qu'ont deux êtres qui s'aiment à se céder même aux dépens de leurs goûts ou de leur amour-propre.

Les époux doivent éviter toutes les allusions choquantes qui font des blessures si douloureuses et si difficiles à cicatriser. Pas de querelles, pas de discussions pleines d'aigreur, pas de reproches de ces défauts physiques qui ne viennent que de la nature ou d'un accident irréparable, pas d'injures adressées aux parents qui auraient manqué à leur parole ou ne se conduiraient pas comme ils devraient se conduire vis-à-vis du ménage. Mais, au contraire, toujours une grande intimité décente, douce, agréable, un amour doublé de respect et de dévouement.

La femme ne doit pas oublier que la pudeur est le plus beau fleuron de sa couronne et le mari doit se souvenir de son côté que s'il tient à conserver le respect qui lui est dû, il doit traiter sa femme avec tout l'honneur que mérite la sainteté du lien qui les unit. Le mari doit comprendre que sa femme est son égale devant Dieu et devant la nature ; il ne prendra donc pas ce ton de supériorité et de despotisme qui ne prouve chez lui qu'un manque d'éducation.

Une femme acariâtre et grondeuse, toujours de mauvaise humeur, est une plaie de la société comme de son intérieur. Et comment pourrait-elle prétendre

à des égards, si elle n'en veut avoir pour personne?

Il n'est pas toujours facile de refaire l'éducation de l'homme et de la femme, mais il est certain, sauf quelques rares exceptions de caractères absolument inaccessibles au perfectionnement, que par la douceur et le bon exemple l'un ou l'autre conjoint parviendra à réformer certains abus qui nuisent à la dignité ou à la tranquillité du foyer domestique.

En résumé, un mari doit toujours être bon, doux, affable, plein d'indulgence et d'affection pour sa femme et il la forcera à s'en rendre digne.

Si la femme, d'après le Code, doit obéissance à son mari, il faut aussi que le mari sache se faire obéir sans avoir besoin de commander.

L'amour passe quelquefois, mais l'amitié reste, et si l'on n'a plus les ardeurs d'une passion juvénile pour la femme de son choix, il vous reste l'affection inaltérable qu'un cœur bien doué a pour la mère de ses enfants et la compagne de ses bons et mauvais jours.

Voici quelques préceptes concernant les femmes dont le vieil auteur à qui nous les empruntons a fait un reine du foyer :

« La soumission et l'obéissance sont les leçons de sa vie. La paix et le bonheur sont sa récompense.

« Son regard a le langage de la tendresse, mais la pudeur est placée sur son front.

« Son cœur est l'asile de la bonté ; elle ne soupçonne pas le mal dans les autres.

« Heureux qui l'a pour épouse, heureux qui l'appelle sa mère !

« Elle préside dans la maison et la paix y règne. Elle commande avec jugement et elle est obéie.

« Le soin de sa famille est son plaisir unique, ... la prudence de sa conduite fait l'honneur de son mari... Elle forme l'esprit de ses enfants... ses paro-

les sont la loi de leur jeunesse.. un seul de ses regards commande leur obéissance.

« Les peines de son mari sont allégées par ses conseils et adoucies par ses caresses. Il dépose son cœur dans son sein et reçoit des consolations.

« Chéris-la, toi qui es son mari, comme une bénédiction envoyée du Ciel. Que la douceur de ta conduite te rende cher à son cœur.

« Elle partage tes inquiétudes, qu'elle partage aussi tes plaisirs. Reprends ses fautes avec bonté, n'exige par sa soumission avec rigueur.

« Dépose ton secret dans son cœur, ses conseils sont sincères, tu ne seras pas trompé. Respecte la foi conjugale, ton bonheur et le sien en dépendent.

« Si la douleur ou la maladie l'accable, que ta tendresse adoucisse son affliction.

« Considère la délicatesse de son sexe, la fragilité de son corps, et ne sois pas trop sévère pour ses faiblesses ; mais souviens-toi de tes propres imperfections. »

La femme et l'homme qui s'efforceraient de suivre ces préceptes et de ressembler à ce portrait seraient bien près de la perfection. Nous n'en demandons pas tant. Que les ménages y puisent tout ce qu'ils pourront prendre pour leur bonheur réciproque.

Mais si nous sortons du domaine des généralités et des préceptes trop sententieux pour rentrer dans la vie terre à terre qu'on mène habituellement dans les ménages, nous trouverons encore d'autres observations à faire.

Il y a des procédés intimes qu'on traite de puérités et qu'on a tort de négliger. Combien de maris dédaignent de dire bonsoir et bonjour à leurs femmes. Ils n'y pensent pas, cela n'empêche pas de les aimer ; mais il est probable que madame aimerait mieux voir monsieur poli envers elle jusque dans les moindres circonstances de leur vie commune.

Que votre femme se dérange pour vous, soit pour chercher votre mouchoir, votre journal, etc... Merci, est-il long à dire? A table, elle vous sert ou vous offre un mets. Non, répondez-vous. Pourquoi ne pas ajouter, merci? Elle sort : au revoir, dit-elle. Vous hochez la tête sans répondre. Est-ce poli? On m'objectera que c'est puéril de faire cette observation et que les gens bien élevés n'ont pas besoin qu'on la leur fasse. Eh, bien! je soutiens que dans les ménages, l'habitude refroidissant l'amour, cette politesse banale est négligée sans qu'on s'en doute.

Est-on sûr d'un jour, d'une heure, d'une minute en ce monde? Alors pourquoi se séparer sans un « au revoir », qui, entre gens qui s'aiment, est encore une parole d'amour?

Une anecdote entre mille.

« J. P. le peintre tombe dans la rue foudroyé par la rupture d'un anévrisme au cœur.

« On le rapporte, inanimé, à sa femme. Quel désespoir!

« Et tout en pleurant toutes ses larmes, savez-vous quel regret, qui rendait sa douleur plus cruelle encore, s'échappait à chaque instant de l'âme brisée de la pauvre femme?

— Et il ne m'avait pas dit adieu, ce matin en sortant! »

Cela nous rappelle une aventure récente.

Un jeune puisatier part le matin de bonne heure; il a un ouvrage pressé qui l'appelle à Gennevilliers, il doit descendre dans un puits qui s'est effondré. Il part. Sa femme et son enfant dorment. Il ne les réveillera pas.

Mais à peine sorti, un remords le prend. Il remonte :

— Femme, crie-t-il, embrasse-moi et au revoir. Vois-tu je ne sais quel pressentiment m'agitait. Si je ne t'avais pas embrassée, je serais parti malheureux.

Deux heures après, il expirait dans le puits, et sa femme, elle-même, nous racontait ce dernier détail de sa vie de ménage si brusquement interrompue.

Maris, soyez surtout aimables. Il ne suffit pas, par exemple, de faire un présent à votre femme, il faut encore s'apercevoir qu'elle l'utilise. Est-ce un chapeau? — Ah! ma chère comme il te va bien! — Cet éloge lui fera certainement plaisir.

Rentrez-vous fatigué d'une journée de travail, votre femme s'est ennuyée en votre absence et a projeté une promenade. Vite oubliez votre fatigue pour être agréable à votre femme en la menant promener.

Mais la femme sera encore plus aimable si, devant la fatigue de son mari, elle renonce, pour lui être agréable, au plaisir de la promenade.

Le mari aimable est celui qui ne prend pas un plaisir sans sa femme; une femme aimable est celle qui oblige son mari à prendre quelquefois du plaisir sans elle.

Le mari doit éviter de prendre de mauvaises habitudes, telles entre autres que celle d'aller tous les soirs au café ou au cercle, de lire son journal en mangeant ou après le repas pendant une grande heure, d'avoir avec ses amis, en présence de sa femme, des conversations d'une trop grande liberté.

De même la femme ne causera pas devant son mari, de cuisine ou de chiffons avec ses domestiques ou ses amies, ou si elle le fait, elle en usera discrètement.

Ce qui revient à dire d'une manière générale :

— Époux, ne vous gênez pas mutuellement, ayez confiance l'un dans l'autre, soyez d'une humeur toujours égale, aimables et agréables dans vos relations multipliées, et si jamais un point noir surgit à l'horizon de votre ménage, que vos discussions, si légères qu'elles soient, n'aient jamais lieu devant vos enfants ou vos domestiques.

Qu'une discussion ne dégénère jamais en dispute, confiance réciproque l'un en l'autre, pas de jalousie mal placée, dévouement, affection, voilà les principaux articles du code du ménage.

De la politesse avec les amis.

Article unique. — L'amitié sera avant tout un échange continuel de concessions et de dévouements.

Voilà pourquoi, parmi les hommes de même profession, de même caractère, de même monde, il y a si peu d'amis véritables.

On ne se gêne pas avec ses amis, dit-on. C'est une sottise et je ne vois pas pourquoi on traiterait un ami moins bien qu'un étranger.

Quoi ! vous ferez attention au premier venu, et vous ne ferez pas attention à votre ami. S'il y a une corvée à remplir, une mauvaise place à prendre, une rebuffade à essuyer, c'est votre ami qui sera là pour faire la corvée, prendre la place et essuyer votre mauvaise humeur. Et s'il vous le reproche vous lui répondrez : « Est-ce qu'on se gêne avec un ami ? »

Bref, ne dites la vérité à votre ami que lorsqu'il vous la demande ou que s'il y a une utilité réelle à lui faire connaître ce qu'il paraît ignorer, et à la condition de ne pas l'affliger. Enfin, traitez-le sans gêne si vous voulez, mais avec bienveillance.

Les relations entre amis se conserveront bien mieux par la politesse et l'amabilité. La grossièreté les bat trop souvent en brèche au moyen de cet axiome dont nous avons prouvé l'inanité : « A quoi bon se gêner ? »

Les véritables amis sont rares, raison de plus pour les conserver et ne pas prodiguer ce titre sacré. L'amitié n'est pas la camaraderie. Un camarade est un ami qui traverse votre vie sans s'y arrêter. L'ami y reste jusqu'à la mort.

Peu d'amitié entre femmes. D'abord c'est une fiction poétique et rien de plus, mais l'amitié de femme et homme existe et a sa raison d'être. Nous en parlerons tout à l'heure.

Souvenez-vous dans vos relations d'amitié que la familiarité doit toujours être accompagnée d'un certain sentiment de réserve et d'égards mutuels. La politesse doit toujours régner entre égaux et cependant le cérémonial de cette politesse est bien simple : manières prévenantes, accueil ouvert et cordial, paroles pleines de bienveillance, indulgence pleine et entière.

Et méditez ces paroles de Boiste :

— Si vous passez en revue toutes vos relations, vous verrez que vous avez à vous plaindre de toutes. Il faut donc leur pardonner ou fuir dans le désert.

Deux amis qui se cèdent mutuellement sont bien près de la perfection ; mais deux amis dévoués l'un à l'autre, sans arrière-pensée, sans parti pris, c'est la perfection même.

C'est dans le malheur qu'on reconnaît l'amitié. Nous ne devons regarder vraiment comme notre ami que celui qui vient à notre secours quand tout le monde nous abandonne.

Les faux amis disparaissent quand on a besoin d'eux et abandonnent celui qui, la veille, recevait encore leurs protestations de dévouement.

Un ami sévère mais sûr est un bienfait, un ami trop complaisant est un présent funeste. La franchise étant le caractère de l'amitié, il vaut mieux être blessé par celui qui vous aime que flatté par l'indifférent.

Il faut être difficile dans le choix d'un ami, car bien peu comprennent tout ce qu'il y a de beau, de saint, de grand, dans une amitié pure.

Un homme d'esprit demandait à son fils d'où il venait.

— Mon père, lui répondit son fils, je viens de voir un de mes amis.

— Un de vos amis ? repartit le père avec étonnement, vous en avez donc beaucoup ? Hélas ! comment en avez-vous étant si jeune, puisqu'il y a plus de soixante ans que je suis au monde et que je n'ai pu en trouver un seul ?

Il y a en effet peu d'amis, mais il y en a, et c'est pour ce motif que nous insistons sur le soin que l'on doit apporter à ne pas prodiguer ce titre sacré.

« Mais s'il en coûte pour acquérir un ami, il en coûte encore pour le conserver. Rien n'est si délicat que l'amitié, sa sensibilité est extrême, un rien l'affecte, les plus légères atteintes peuvent lui devenir nuisibles. La réserve la blesse, la défiance la tue. »

L'amitié des femmes, dit Eugène Muller, a un charme plus doux que celle des hommes ; elle est active, vigilante, elle est tendre, elle est vertueuse et surtout elle est durable. Une femme à trente ans, devient une excellente amie, s'attache à tel homme qu'elle estime, lui rend mille services, lui donne et en obtient toute sa confiance ; elle chérit la gloire de son ami, la défend, ménage ses faiblesses, remarque tout et lui fait part de ce qu'elle apprend, le sert efficacement dans les grandes occasions, n'épargne ni ses soins ni ses pas, et le malheureux disgracié de la fortune et des grands retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une femme.

Oui, un ami est une douce chose et nous ne pouvons mieux conclure que par ces vers de Voltaire adressés à « la sainte amitié » :

Si sans toi l'homme est seul, il peut par ton appui
Multiplier son être et vivre dans autrui !....

De la politesse avec les domestiques.

Ce serait être bien mal appris et bien maladroit que d'être grossier, dur, impoli avec eux.

Ils nous servent, c'est vrai, donc nous en avons besoin et on doit toujours être réservé avec ceux dont on a besoin. Enfin, dès le moment qu'on ne peut pas s'en passer, il faut les prendre tels qu'ils sont.

Jamais d'injures, ni d'ordres donnés d'un ton méprisant. Ce serait plus qu'impoli, ce serait lâche, ne vous mettez pas dans votre tort avec eux; exigez une obéissance passive, mais compensez cette abnégation d'un être, votre égal, par beaucoup de mansuétude et une grande égalité d'humeur.

Ne soyez jamais familier avec eux, ne les grondez pas pour des gaucheries ou des fautes involontaires, reprenez-les avec indulgence et accordez-leur souvent du repos. Surtout ne permettez pas que les enfants leur donnent des ordres.

Enfin n'oublions pas que le dévouement désintéressé d'un domestique en a fait souvent un ami précieux et durable.

De la politesse avec les instituteurs

Tous ceux qui travaillent à notre éducation morale et religieuse ont droit à la reconnaissance, l'affection et l'estime. C'est se faire honneur qu'honorer ceux qui prennent soin de notre enfance; c'est la marque d'une belle âme et le signe distinctif d'un futur honnête homme.

Se moquer de son précepteur est l'indice d'un caractère faux et méchant. Ne méprisez jamais ces malheureux jeunes gens, vieillards, prêtres ou laïques qui se vouent à la tâche ingrate de vous enseigner l'amour du travail et de Dieu. Moins heureux que les domestiques, ils sont exposés à des plaisanteries qu'un valet ne saurait souffrir et qu'un père ne devrait jamais autoriser.

Aimez et vénérez vos maîtres. Ce sera les récompenser de ce qu'ils auront fait pour vous.

De la politesse avec les employés, ouvriers, salariés de toutes sortes.

Tout ce qui est à votre service demande, exige même une politesse correcte. Ne pas être poli envers ceux qui vous doivent leur salaire, c'est leur reprocher ce qu'ils gagnent. Il n'y a qu'un parvenu mal appris qui s'arroge le droit de rudoyer ceux qu'il paie. Mais si le riche, le patron, le commerçant, ont des devoirs de convenance à garder envers leurs ouvriers, employés, salariés, ceux-ci doivent à leur tour être polis et respectueux envers ceux qui les paient.

Du savoir-vivre en famille

Résumons-nous, dût ce résumé répéter ce que nous avons déjà dit. Les bons conseils peuvent se répéter. Et ceux-là sont trop importants pour que nous n'insistions pas sur leur valeur et l'importance qu'ils jouent dans ce livre.

Dans la famille, plus qu'ailleurs, le savoir-vivre est nécessaire. L'éducation le donne quelquefois mais le cœur le donne toujours.

Généralement, on croit qu'en famille tout est permis et qu'il serait puéril et ridicule de se gêner. C'est une grave erreur.

Quels que soient l'âge des enfants et leur position sociale, quels que soient les défauts des parents, ces derniers ont droit à l'amour et au respect.

L'apparence suffit aux yeux du monde. En ayant la surface du bien on évite le scandale. Ne pas respecter sa famille c'est manquer de savoir-vivre et se faire mépriser de ceux-là mêmes qui vous approuvent ou vous raillent. Pourquoi, du reste, se conduire plus mal envers ses parents qu'on ne le ferait envers des étrangers ?

La tenue, la toilette, le langage, doivent être corrects. Ceux qui vous entourent c'est le monde aussi, celui de votre cœur. Même dans la familiarité, on peut être distingué, si on n'oublie pas les convenances les plus élémentaires.

Le manque de prévenances provient surtout de l'éducation que les parents donnent à leur enfant. Ils l'ont trop gâté, et se sont occupés plutôt de son esprit que de son cœur. L'éducation religieuse y remédiera. L'expérience morale fera le reste.

Donc, en famille, observez les mêmes usages qu'entre étrangers dans toutes les circonstances de la vie. Suivez-en avec ponctualité, avec empressement même, les moindres prescriptions : politesse entre sœur et frère, prévenance pour les grands parents, affection respectueuse pour le père et la mère, amabilité pour tout ce qui vous entoure.

Le cœur est toujours le meilleur guide à consulter c'est lui seul qui vous apprendra le savoir-vivre dans la famille.

CHAPITRE II

DE LA POLITESSE CHEZ SOI. — RÉCEPTIONS.
ET INVITATIONS.

Comment et qui on reçoit.

Il y a plusieurs règles, celles de l'étiquette et de l'usage. A celles-ci, il est bon de joindre le savoir-vivre et le tact. Les deux premières s'acquerront : c'est comme une science à laquelle l'usage nous initie. Les deux autres sont plutôt des qualités auxquelles

le cœur supplée toujours. Les unes tiennent de la politesse usuelle, les autres de l'amabilité naturelle.

Lorsqu'une personne a un jour de réception « annoncé » elle doit se tenir à la disposition de tous ceux qui viennent lui rendre leurs devoirs. Autant que possible, elle reçoit au salon. Recevoir dans une salle à manger est d'une grande familiarité, et il n'est pas convenable de recevoir dans une chambre à coucher.

Pendant la visite qu'on reçoit, on ne doit sous aucun prétexte, ni lire, ni travailler, ni sortir du salon, sans motif sérieux pour lequel on se sera préalablement excusé.

Dans aucun cas, une jeune fille ne reçoit seule.

Le jour de réception, les maîtres de maison sont tenus d'être habillés. Dans la journée, monsieur peut être absent et madame recevoir seule. Le soir, au dîner ou au bal, il est de toute impossibilité qu'un des deux époux se récuse sous n'importe quel motif. De même les enfants, s'ils ont été présentés dans le monde, doivent toujours assister aux réceptions du soir.

La politesse des gens qui reçoivent doit être impartiale; ils se doivent à tous leurs invités et non à un seul; pas de préférences, pas de conversation intime. Une personne qui reçoit ne s'appartient plus, elle appartient à ses invités ou à ses visiteurs. Elle se multiplie pour plaire à tout son monde et ne néglige qui que ce soit, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de position. En un mot elle évite de blesser les uns par des attentions exagérées pour les autres, elle fait taire ses sentiments pour remplir d'une manière égale les devoirs de son hospitalité.

Cependant il ne faudrait pas confondre la dissimulation et l'hypocrisie avec l'étiquette et l'usage. Si la politesse a un masque dans bien des cas, c'est celui de la courtoisie. On n'est pas hypocrite pour bien

recevoir un indifférent, on n'est pas dissimulé pour lui faire aussi bonne mine qu'à un intime ami. C'est à vous de ne pas recevoir et de fermer votre porte; mais si vous êtes obligé de le faire, montrez votre savoir-vivre en recevant vos visiteurs sur le même ton d'affabilité.

Dans le cas où le jour choisi par vous pour recevoir, il surviendrait un décès ou une maladie grave, on ferme sa porte en se faisant excuser par un ami de la famille ou un parent, qui reçoit dans l'antichambre. Recevoir s'il y a un décès dans la famille serait de la plus grande inconvenance. Les visiteurs n'ont besoin ni de laisser leur carte ni de s'inscrire.

Le jour de réception désigné, il faut savoir vaincre ses caprices ou ses indispositions, renoncer à ses plaisirs ou à ses affaires et rester à la disposition des visiteurs. Sortir est une grande impolitesse.

Une jeune fille peut suppléer sa mère indisposée mais avec un chaperon, soit son institutrice, soit une parente âgée. Les visites alors sont courtes et banales. Ce n'est donc que dans un cas d'indisposition sérieuse qu'une maîtresse de maison se décidera à ne pas recevoir.

Il est bien entendu que nous ne parlons pas de réceptions officielles — sur lesquelles nous reviendrons — mais simplement des jours où « madame reste chez elle ».

Le « chez elle », c'est son salon, mais ce peut être aussi une autre pièce, boudoir ou chambre à coucher. Cela dépend du degré d'intimité dans lequel sont les visiteurs avec la maîtresse de maison.

Le salon doit être constamment chauffé en hiver et avoir l'air d'un appartement habité. Rien n'est mauvais genre comme de recevoir dans un appartement où tous les meubles et les bronzes sont enveloppés.

Nous avons dit qu'on ne devait pas s'absenter ce

jour-là, mais si, pendant la visite, on est appelé d'urgence, il faut laisser quelqu'un tenir compagnie à votre visiteur, soit son mari, un frère, un parent, mais jamais un domestique ou une personne de charge. L'absence doit être courte, très courte même; si elle se prolongeait, il faudrait venir en personne présenter ses excuses.

Si l'on reçoit une lettre pendant la réception, il ne faut l'ouvrir et la parcourir rapidement qu'après en avoir demandé et obtenu l'autorisation. A cette autorisation naturellement toujours donnée, il est de mauvais ton d'opposer un refus systématique ou dédaigneux. Cependant il vaut mieux mettre la lettre de côté sans la décacheter et le visiteur aura le bon goût de ne pas en parler.

On ne doit jamais faire attendre les personnes qui viennent vous visiter. Dans le cas où on ne pourrait faire autrement, on fait prévenir par une personne de la maison et l'on s'excuse convenablement.

Quand on se fait attendre on s'expose à recevoir des leçons.

Un ministre très occupé reçoit la visite d'un maréchal de France : il le prie d'attendre. Au bout d'une heure, il sort de son cabinet et tout confus s'écrie :

— Oh ! monsieur le maréchal, mille pardons, je vous avais oublié.

— C'est vous qui vous êtes oublié, riposte le maréchal de France.

Il est évident, quel que soit le rang du visiteur, que faire attendre est une preuve qu'on oublie tout sentiment de politesse et de convenance.

Enfin, si celui qui reçoit a des devoirs particuliers de la plus stricte politesse à remplir, le visiteur doit à son tour être poli et prévenant.

Poli avec les étrangers et les indifférents, prévenant avec les amis et la famille : c'est la loi formelle.

Les dames s'embrassent, les hommes se serrent la main. Les uns et les autres se saluent avec affection ou déférence, effusion ou cérémonie. Les jeunes filles donnent leur front à baiser aux dames et aux vieillards, si ces derniers sont parents ou intimes. Les enfants ne sont pas au salon quand on reçoit une visite mais s'ils y sont, les parents doivent veiller qu'ils ne gênent en rien les visiteurs.

Les parents et les amis très intimes sont *reçus* sur le même pied. Pour eux on peut *recevoir* dans la chambre à coucher ou le boudoir, quelquefois même dans la salle à manger, mais alors la visite a un caractère d'une grande intimité et on a la faculté d'agir sans cérémonies.

Les supérieurs sont toujours reçus officiellement au salon, les égaux de même. Quant aux fournisseurs, bien qu'il soit d'usage de ne pas se gêner avec eux, il est convenable de les recevoir sur le pied d'une politesse réservée mais sans prétentions. Il est de très mauvais ton de les recevoir dans la cuisine ou sur le palier, de les faire attendre et de leur prouver le peu d'égards qu'on fait de leur personne.

Les commissionnaires, les domestiques, les facteurs, les employés de chemins de fer sont reçus sans morgue, sans dédain, sans colère, et surtout sans rebuffades; nous ne parlerons pas des médecins, des avocats, des hommes d'affaires qui ont droit à tous nos égards, puisque c'est nous qui avons besoin d'eux.

Les prêtres ont après les membres de notre famille, les premiers droits à notre vénération. Les recevoir avec déférence est le plus strict des devoirs.

Toutes les personnes revêtues de l'autorité civile ou particulière sont dans le même cas que nos supérieurs. Si au point de vue de la morale on doit bien recevoir les prêtres, même ceux qui ne sont pas de

notre religion, au point de vue de la loi, nous devons à ceux qui la représentent une déférence respectueuse.

Chez eux, les médecins, les avocats, les hommes d'affaires, les négociants, tous ceux en un mot qui ont affaire au public, sur quelque degré de l'échelle sociale qu'ils soient placés, sont tenus à recevoir poliment ceux qui viennent les consulter ou les visiter. Plus on est haut placé, plus on doit prouver à ceux qui vous rendent visite ou à qui on accorde audience, que la bonne éducation est synonyme d'amabilité. C'est se faire honneur qu'honorer ceux qui ont besoin de vous, c'est se respecter que respecter ceux dont on a besoin.

Un exemple entre mille :

M. de F. ancien ministre et député, reçoit au moment de se mettre à table avec sa famille, la visite d'un jeune homme qui lui est vivement recommandé. Que faire ? Renvoyer ce jeune homme, c'est ennuyeux et ce ne serait pas poli pour la personne qui l'envoie,

— Pardon, monsieur, dit M. de F. en allant chercher lui-même le jeune homme qu'un domestique a fait attendre dans l'antichambre. J'allais déjeuner...

— Oh ! monsieur je me retire, s'écrie le jeune homme tout confus.

— Du tout, nous avons à causer. Déjeunez avec moi, voulez-vous ?...

Voilà une politesse de grand seigneur, — bien élevé.

Les magistrats, avoués, etc..., doivent recevoir leurs clients en se conformant aux plus strictes lois de l'honnêteté et réprimer leur ton doctoral en causant avec eux.

La politesse est pour les marchands une condition essentielle de l'état qui les fait vivre. Ils doivent

être polis sans affectation, sans ce langage aux intonations mielleuses dont se servent certains négociants, sans contrainte ni gêne et surtout sans grimaces. Rien n'est plus déplaisant que de voir un marchand affecter auprès des femmes une coquetterie de manières qui n'est que de la fatuité sotté et déplacée. En un mot, il faut, quand on est marchand, beaucoup de circonspection et de réserve, une grande politesse et avec cela éviter d'être obséquieux.

Un négociant reçoit la visite d'un monsieur qu'il ne connaît pas mais qui vient l'entretenir d'une affaire importante. Il le reçoit avec ennui et l'écoute avec indifférence. Le visiteur cause et pendant ce temps des commis entrent et sortent, le négociant leur parle ou leur répond, ou feuillette son livre et sa correspondance, tout en s'excusant d'interrompre et d'être interrompu.

Ce négociant est-il poli? non, même malgré ses excuses. Il n'avait qu'à recevoir dans un autre moment.

Les gens d'administration sont habituellement taxés d'impolis. En général, ils *reçoivent* mal. Cependant ils se doivent au public et si on ne peut exiger d'eux qu'ils perdent leur temps dans des formules d'une politesse souvent inutile, ils doivent du moins ne jamais être ni bourrus, ni inabordables. Ceci soit dit pour les employés de chemins de fer, de ministères, de perceptions, de toute grande administration en un mot.

Les employés règlent souvent leur ton sur celui des gens à qui ils ont affaire; mais ils ne *le doivent pas*. Ils peuvent exiger qu'on les respecte mais à la seule condition de donner l'exemple. Il n'y a qu'un rustre capable d'être impoli envers l'homme qui lui parle poliment, et c'est doublement prouver qu'on est bien élevé que de ne pas être malhonnête envers ceux qui le sont avec vous, dès le moment que vous êtes payés pour leur répondre.

La bienséance militaire n'a pas sa place ici. Disons seulement que la discipline militaire est aussi sévère pour les subordonnés que pour les supérieurs. Quand on reçoit un général, un colonel ou tout autre officier, on doit les appeler par leur titre. En toute autre circonstance dites « monsieur » à un général comme à un simple soldat.

De même pour les ecclésiastiques. Un évêque est appelé monseigneur, un simple abbé, monsieur l'abbé. Aux religieux, on dit : mon frère ou mon père, suivant l'ordre auquel il appartient, et aux religieuses, ma sœur.

Comme nous sommes CHEZ NOUS, il nous faut beaucoup plus de politesse que partout ailleurs.

Cependant prenons pour règle qu'on ne doit recevoir que les gens bien élevés et de son monde.

Quant aux étrangers de toutes sortes et dont les visites sont indispensables à recevoir nous leur devons une politesse d'autant plus grande qu'ils sont d'abord les hôtes de notre pays et ensuite, souvent même au-dessus de nous, par l'éducation et le rang.

N'oublions pas que dans ce nombre, il y a les pauvres et les malheureux ; recevons-les avec douceur et, si nous ne pouvons leur être charitables, soyons polis doux et affables avec eux.

Les salutations.

Le vrai savoir-vivre est tout dans la forme du salut. Chez soi, on ne salue pas comme ailleurs. Comme nous aurons à y revenir incidemment nous nous bornerons à ne donner dans ce chapitre que les formes du salut les plus élémentaires.

Une femme du grand monde disait :

On doit rendre exactement le salut qu'on a reçu. Si on vous fait une inclination de tête, rendez une

inclination de tête; si on vous fait une révérence, rendez la révérence.

C'est vrai et juste, mais du moins on peut en modifier le côté rigoureux et difficile.

Ne saluez jamais humblement ni amicalement quiconque prendra avec vous un air hautain et dédaigneux. Dans ce cas on modèle son salut sur celui qui vous est fait.

Mais si le salut vient d'une personne vulgaire qui ignore les usages, donnez-lui une leçon en restant affable et distingué.

La poignée de main est un salut amical et familier. « La façon de se toucher la main est souvent le baromètre du cœur. »

Dans le grand monde on effleure à peine la main tendue. Ce n'est que le simulacre de la poignée de main, — dont, du reste, on ne doit pas abuser.

Jeunes filles ou jeunes femmes, ne prenez jamais la main d'un jeune homme. Celui-ci, s'il a du tact ne tendra pas la main; mais, comme vous devez ne pas la refuser, ce qui serait trop impoli, ne faites que l'effleurer s'il vous la tend.

Du reste une femme ne tend jamais la main, *elle la donne*. Ce sont les hommes qui tendent les mains comme pour solliciter la faveur de serrer la main de la femme.

En somme, comme c'est un acte de familiarité et une marque d'amitié, quand deux personnes sont en présence, le plus jeune attend que le plus âgé ou le plus élevé en position lui donne la main. C'est toujours à l'homme de faire *l'avance*, quand il y a hésitation.

Jeunes gens n'offrez jamais la main à une vieille dame; c'est elle qui, si elle juge convenable, vous *l'offrira* la première.

Si un supérieur vous tend la main, ne la serrez pas *affectueusement*. Une simple pression suffira.

Enfin n'oubliez pas que dans une seule poignée de main sont réunis à un haut degré tous les sentiments, respect et affection, hauteur et dédain. Mais dans aucun cas ne **SECOUEZ** les mains que vous serrerez.

Pour clore ces considérations générales sur la poignée de main, citons, à ce propos, les lignes suivantes qui, pour ne pas être signées, n'en sont pas moins aussi spirituelles que vraies :

— Sous prétexte que cela se pratique en Angleterre, jusqu'à nos femmes, aujourd'hui, qui distribuent des poignées de main! Allons donc, mesdames, les Anglaises font ce qu'elles veulent, restez Françaises, vous. Le contact de vos doigts mignons, leur pression plus ou moins sympathique doivent être faveur spéciale et non banale politesse. Et nous, messieurs, prêchons d'exemple, efforçons-nous de ramener les choses à leur juste niveau. Ne tendons la main qu'à ceux que nous aimons et estimons, nous nous éviterons ainsi de mentir à chaque instant à notre conscience en serrant le gant de quantité de messieurs auxquels nous serions désolés, et pour cause, d'entrebâiller seulement la porte de notre caisse ou de notre cœur!.....

Revenons au salut proprement dit.

La révérence est passée de mode sauf dans le grand monde et les réceptions dites de gala.

Le salut de la main est très gracieux mais ne se fait qu'entre parents et intimes. Le signe de tête est vulgaire et ne se doit pas même vis-à-vis d'un inférieur.

L'inclination du corps en avant est roturière; elle force à un haussement d'épaules du plus disgracieux effet.

Voici comment une jeune fille ou jeune femme assise ou debout doit saluer : Elle présente le buste en avant, les épaules effacées et la tête droite. Ce

salut peut être modifié suivant le degré de cordialité qu'on voudra lui donner.

Ainsi, la jeune femme se soulève légèrement pour saluer si c'est un familier du salon. Debout elle fléchit les genoux avec un mouvement de jambes qui rappelle l'ancienne révérence.

Nous retrouverons tant de fois les formes du salut que nous ne nous attarderons pas plus longtemps à les décrire.

Des invitations.

Il ne faut jamais avoir peur d'être trop poli ni craindre d'être en reste de politesse avec n'importe qui.

Ainsi par exemple pourquoi ne pas inviter telle ou telle personne, parce qu'on sait que ces personnes ne peuvent accepter ou ont d'autres engagements ? Invitez quand bien même vous sauriez être refusé. La politesse est faite et la personne que vous avez invitée, si elle ne peut accepter, vous en aura toujours de l'obligation.

Donc, pour première règle, vous êtes censé ignorer si l'invité refusera ou acceptera et vous devez toujours faire la politesse de l'invitation.

De même on ne se formalise pas d'un refus, du moment que ce refus est motivé et que la personne qui refuse après s'être excusée vous rend sa visite, comme si elle avait fait honneur à votre invitation. Au contraire, il est de bon ton de réitérer votre politesse.

On invite toutes les personnes avec lesquelles on est en relations d'amitié ou du monde. L'invitation est adressée au chef de la famille, une huitaine de jours à l'avance, jamais à une jeune fille ou à un jeune homme. S'il s'agit d'inviter seulement une

jeune fille, c'est aux parents qu'on le demande en se rendant personnellement auprès d'eux.

La vraie science du monde est de savoir assortir ses invitations, de réunir les camps les plus opposés et de maintenir l'équilibre entre tous, enfin de savoir rapprocher ses hôtes ou ses convives avec délicatesse, sans froissement, et ménager toutes les susceptibilités.

Les invitations à dîner ou à une petite réunion se font verbalement à la première visite rendue. Pour les bals ou pour les grandes réunions c'est par carte ou par lettre, après une visite dans laquelle on parlera de la fête à donner et des invitations à préparer. La maîtresse de maison en pose les jalons devant ceux-là-mêmes qu'elle doit inviter et prouve ainsi son exquise politesse.

On n'envoie pas ses invitations par la poste, on les fait porter. Si l'on est obligé d'envoyer par la poste il est de bon ton de cacheter le pli.

De la part de gens qui ont leur jour de réception fixe, l'invitation est faite une fois pour toutes.

Réceptions. *Devoirs du maître et de la maîtresse de maison.*

Un livre entier suffirait à peine à épuiser ce sujet inépuisable. Nous nous bornerons à des généralités prises dans le vif, du monde étudié par un mondain.

Nous avons vu comment et qui on recevait. Ajoutons des détails minutieux pour tout ce qui concerne plus particulièrement le monde officiel qui donne à dîner, à danser, où l'on s'amuse enfin, quand on n'est pas forcé de s'y ennuyer, car il faut toujours avoir l'air de s'amuser.

Au salon. *Réception intime.*

La maîtresse de maison est au coin de la cheminée à droite. Elle ne cède sa place à personne; en face et à côté d'elle sont disposés des sièges qu'elle indi-

quera aux personnes les plus âgées. Jamais une jeune fille, quel que soit son rang, sous aucun prétexte n'acceptera ces places.

Les jeunes filles cèdent leur place aux vieillards, les hommes la cèdent à la première femme qui entre.

La maîtresse de maison adresse, la première, la parole à celui ou celle qui entre, interrompant au besoin une conversation interrompue mais qu'elle reprend dès que cela lui est loisible, faisant ainsi de chaque conversation particulière une conversation générale.

Si dans le salon, il est certains groupes qui s'isolent par discrétion ou qu'elle a un peu trop délaissés, la maîtresse de maison les rallie sans affectation, avec délicatesse, au foyer central de la conversation.

Elle est comme un général sur le champ de bataille veillant à tout et fortifiant les points faibles, portant elle-même secours aux isolés de la conversation.

Toujours souriante, affable, d'un abord cordial et gracieux, douce, bonne, indulgente, sourde aux dissonances de langage, flattant les vieillards, conseillant les jeunes gens ou plaisantant discrètement avec eux, telle doit être la maîtresse de maison dans son salon.

Après les premiers compliments et saluts, c'est elle qui d'un geste affable et distingué présente un siège à son visiteur.

Elle ne s'assied que si ou quand son visiteur s'est assis. Dès que celui-ci se lève pour mettre un terme à sa visite, elle reste assise *comme* pour paraître, en ne se levant pas, engager son visiteur à rester. Enfin elle se lève *comme* à regret pour l'accompagner, en disant : « Oh ! déjà ! Restez encore un peu ! » Dussent ces paroles n'être prononcées que du bout des lèvres !...

Au salon. *Grandes réceptions, soirées, bals, dîners.*

Le premier principe d'une maîtresse de maison qui reçoit, c'est de ne jamais chercher par ses frais de toilette à éclipser ses convives ni à faire parade de son luxe, cherchant un compliment, quêtant des exclamations d'envie. Tout cela est de mauvais goût.

La simplicité dans le luxe le plus raffiné est un vrai signe de distinction. Savoir s'effacer devant ses hôtes tout en leur complaisant en toutes choses, est la preuve d'une grande connaissance du savoir-vivre dans le monde.

Sous forme d'aphorismes nous allons édicter les principales lois qui régissent les devoirs du maître et de la maîtresse de maison :

Ne jamais laisser ses convives seuls au salon ou à table.

Les maîtres de maison doivent toujours être gantés quand ils reçoivent (l'habillement fera l'objet d'un paragraphe spécial).

Sacrifier pour sa propre jouissance, ses volontés à celles de ses convives.

Leur faire toujours et quand même un accueil poli et empressé.

Ne lésiner en rien sur les dépenses et le service. Faire mesquin quand on peut faire grand n'est autre qu'une impolitesse déguisée.

Enfin suivre à la lettre le *vade mecum* suivant :

« Recevoir avec aisance et noblesse, faire en sorte que tout en vous, autour de vous, respire la bien-séance et l'agrément, tâcher que les gens vous quittent toujours satisfaits et pleins du désir de revenir : telles sont les obligations d'un maître et surtout d'une maîtresse de maison. »

Reprenons ces devoirs un à un.

A un dîner d'hommes, il n'y a d'autre femme que la maîtresse de maison : ces sortes de dîners sont

rare même dans le monde politique. On n'en trouve guère que chez les artistes ou dans des occasions exceptionnelles.

Pour ces sortes de dîners voici le menu :

Hors-d'œuvre chauds.

Venaison. Filet de bœuf.

Entrées fortes et succulentes. Gros rôtis.

Entremets aromatisés aux liqueurs. Pâtés truffés.

Dessert : fromages, fruits confits, fruits de primeurs, bonbons... pour le coup d'œil.

Vins : Corton, Pomard et Champagne, Madère et Marsala aux entrées.

Pour les dîners, où il n'y a que des dames — très rare ; mais à l'occasion... — hors-d'œuvre froids.

Entrées de poissons et de fin gibier.

Pâtisseries délicates, crèmes bavaroises à la vanille ou à la rose.

Légumes fins.

Dessert aussi gracieux que soigné, bonbons... pour être mangés.

En combinant ces deux menus on peut faire le menu d'un dîner où, cette fois, il y ait dames et messieurs réunis.

Mais nous n'avons nullement la prétention de combiner des menus ; il y a des livres spéciaux qui traitent de cette matière. Nous n'avons voulu qu'indiquer la différence qu'il y a entre traiter des convives-dames et traiter des convives-hommes. Que la maîtresse de maison se persuade bien que son dîner sera succulent et bien ordonné s'il est du goût de ses convives. C'est ce goût qu'il faut flatter et ce soin la regarde.

Voici la manière de mettre le couvert :

La distance entre chaque convive est de 40 centimètres. Sous la nappe est placée une couverture en molleton pour assourdir le bruit des assiettes, on ne fait usage des napperons que pour les dîners intimes.

L'usage des réchauds n'est plus adopté et, cependant, il dispensait du service incessant des domestiques et permettait de se servir soi-même.

Une seule assiette plate est placée devant chaque convive et les domestiques leur apportent les assiettes toutes servies.

La fourchette est mise à gauche, la cuiller et le couteau à droite de l'assiette. Du même côté, le porte-couteau. Les verres se rangent par grandeurs, en ligne devant l'assiette, s'il y en a trois, et en carré s'il y en a quatre. Le grand est pour le vin ordinaire, deux pour le vin de choix, la coupe pour le champagne. Sur chaque assiette, la serviette et un petit pain.

L'éclairage est subordonné aux besoins de la table. En général il faut éviter la chaleur qui porte à la tête. Sur le milieu de la table et aux deux bouts sont des corbeilles ou des vases de fleurs. Entre ces fleurs sont placés, les fruits, les compotes, les plats montés et les sucreries. Une place est réservée pour les plats et relevés qui doivent figurer avant d'être découpés.

Sous la serviette sont placés le nom du convive et la carte du menu.

Les domestiques présentent toujours les plats à gauche aux convives et versent les vins à droite. Règle indispensable.

Dans l'intimité, les maîtres de maison servent à boire eux-mêmes, en commençant par les personnes âgées ou d'un rang élevé. En cérémonie ce sont les domestiques, qui commencent par les personnes à droite et à gauche des maîtres de maison et continuent tout autour de la table, n'offrant aux maîtres que le tour fini.

Les assiettes sont changées avant que les plats soient enlevés.

Pour un dîner de douze personnes, il faut une soupière, en général compter huit assiettes plates

par couvert et une à soupe, quatre salières, huit coquilles à hors-d'œuvre, une carafe à eau et une à vin par deux convives; grands verres, coupes, verres à bordeaux et à sorbets.

De plus, trois douzaines d'assiettes à dessert, deux plats pour relevés, deux grands pour les rôtis, quatre petits ronds pour entremets, quatre plats d'entremets, deux légumiers, deux sauciers, huit assiettes montées, quatre assiettes étagères, six jattes à fruits ou crème, quatre compotiers, huit assiettes à pâtisserie.

La porcelaine blanche, unie avec un filet de couleur et chiffres du propriétaire est la plus propre, la plus agréable et la plus distinguée. Pour le dessert on se sert d'assiettes de fantaisie.

Comme argenterie on aura : une cuiller à soupe, une douzaine de cuillers à bouche, plusieurs douzaines de fourchettes et de couteaux, deux douzaines de couverts et couteaux à dessert, deux douzaines de couteaux à lames d'argent pour les fruits, une truelle à poisson, un couvert à salade, deux douzaines de cuillers à café, une pince pour le sucre.

La vaisselle plate est très économique, mais cette économie n'appartient qu'aux grandes maisons.

Les tasses à thé et à café doivent être en porcelaine mousseline fine et transparente avec un filet doré.

Une bonne maîtresse de maison aime à découper et à servir elle-même, mais cela ne peut se faire que dans des réunions ayant un caractère d'intimité et où il n'y a que peu de convives. Généralement on se sert d'un maître d'hôtel ou d'un domestique dressé à ce service; cela permet du reste à la maîtresse de maison de pouvoir s'occuper davantage de ses invités. Le maître et la maîtresse de maison sont l'un en face de l'autre; de chaque côté se mettent les autres convives aux places désignées. C'est là que le goût de ceux qui donnent à dîner se montre dans

toute sa délicatesse. Nous en avons déjà parlé et n'y reviendrons pas. Il y a des convenances qui se sentent et ne s'apprennent pas.

De même pour l'ordonnancement du dîner, le choix des plats et des vins. Le goût de chaque convive passe avant tout, car il est bon de ne pas oublier que les maîtres de maison doivent faire abnégation de leurs goûts et de leurs habitudes quand ils reçoivent.

Le couvert est mis, les convives attendent au salon. Le domestique annonce que « Madame est servie ». La maîtresse de maison se lève, invite tout le monde à la suivre et donne l'exemple en prenant le bras que lui offre un des invités, le premier en âge ou en relations.

Après le dîner, le café est servi par les maîtres de maison au salon où on passe avec le même cérémonial que pour entrer dans la salle à manger.

Après le café, la maîtresse de maison invite les messieurs à passer au fumoir, au jardin ou sur le balcon, pour fumer le cigare, indispensable à la digestion, — enfin elle met chacun à son aise.

Pendant toute la soirée, elle laisse ses hôtes libres de rester ou de se retirer, de fumer en dehors du salon. Les invités, de leur côté, ont l'obligation de n'user de cette permission qu'avec discrétion ; il serait inconvenant de passer toute la soirée au fumoir, lorsqu'il y a des dames au salon.

C'est elle qui présente les invités les uns aux autres, quand ils ne se connaissent pas ou qu'ils sollicitent cette présentation.

A l'aménité dans la manière de recevoir, la maîtresse de maison doit ajouter des soins ingénieux pour procurer à ses invités le plus de plaisir possible ; elle doit rechercher les causeurs agréables, les bons musiciens ou chanteurs, avoir des tables de jeux et un piano pour une petite sauterie.

Quand c'est une soirée d'apparat, il y a un buffet pour rafraîchissements, gâteaux, sirops, glaces, punch, ou souper debout.

Un dernier conseil à la maîtresse de maison : ne pas souffrir qu'on critique les invités qui *sont partis* ou *ceux qui ne sont pas là*.

« Fermez votre porte vous qui recevez ; restez chez vous, vous que l'on reçoit, si vous n'avez pas le courage de vos relations, si vous trouvez déplaisantes les personnes que vous associez à vos plaisirs. »

Il en est de même pour les opinions politiques. Ne jamais permettre une discussion qui froisserait les uns ou les autres.

Nous ne parlerons pas des bals où la maîtresse de maison joue encore un grand rôle. La deuxième partie de cet ouvrage en parlera spécialement, ainsi que des autres soirées sortant de l'ordinaire, où la manière de se conduire regarde beaucoup plus ceux qui sont reçus que ceux qui reçoivent.

De même pour la conversation, le langage et les compliments. Il y a des règles absolues qui concernent tous les gens qui vont dans le monde.

Pour le « chez soi » il y a quelques conseils à donner. Les voici :

Savoir écouter, c'est un grand talent.

Laisser parler et tâcher de conduire la conversation surtout à table de manière à éviter les banalités, veiller à ce que tout le monde plus ou moins prenne sa part de la causerie générale.

Eviter les discussions politiques et religieuses. On s'échauffe, on se passionne, et on crie. Par courtoisie et par prudence, tâchez de les faire cesser dès leur début.

Ne parlez pas mal du commerce devant les commerçants, de l'armée devant les soldats, des arts devant les artistes.

En fait de compliments, n'oubliez pas que d'où

qu'ils viennent, ils sont toujours agréables. C'est la monnaie courante des gens bien élevés.

Cependant il ne faut pas les prodiguer, bien que vous les acceptiez. Une juste mesure est nécessaire en tout.

Pas de plaisanteries ou bien alors qu'elles soient faites avec circonspection et douceur. Pas de calembourgs ni *d'à peu près*. C'est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.

Ne forcez pas vos convives à parler, jouer ou chanter. Laissez-les libres : s'ils s'ennuient, ne les invitez plus ; s'ils s'amuse, ce sera votre plaisir et votre récompense.

Jour de l'an, fêtes et anniversaires.

A certaines époques telles que le renouvellement de l'année, les jours de naissance ou de fête, nous devons offrir nos félicitations ou d'ingénieux présents aux membres de notre famille, à nos intimes, aux personnes chez qui nous sommes reçus ou dont nous sommes les obligés, en un mot à tous ceux avec lesquels nous sommes liés par la parenté ou l'amitié.

Les fêtes de famille, dit Eugène Muller, ont l'avantage moral de réunir dans une même pensée tous les membres de cette famille. Ces jours-là ont plus d'une fois appelé l'oubli sur les dissensions naissantes en rapprochant des cœurs qui s'éloignaient pour des motifs futiles. C'est une espèce de communion intime où les ressentiments s'éteignent, où la fraternité se ravive. Il y a tant d'éléments de concorde et de bénédiction dans le baiser, dans le regard d'un père, d'une mère. Ne laissons donc pas se perdre ces poétiques traditions de la famille. Perpétuons-les comme choses bonnes aux esprits et aux cœurs.

Les présents n'ont de valeur que dans l'intention. Une simple fleur fait souvent plus de plaisir qu'un splendide bouquet. Cela dépend de la manière dont le cadeau est présenté. Le cœur seul doit présider au choix du présent.

A nos supérieurs, une visite doit être faite ce jour-là en cérémonie. Pas de fleurs ni de cadeaux. C'est une servilité dont on n'est pas dupe. Un cadeau fait dans ces conditions-là est comme une mise en demeure de vous obliger de nouveau ou d'être indulgent pour vos fautes.

La carte remplace la visite dans bien des cas, mais une visite est préférable. Les lettres ne sont admises que si on est éloigné de la personne qu'on fête ou à qui on doit rendre ce devoir de bonne année.

Pour ces visites une tenue très soignée est de rigueur.

Les fêtes se souhaitent toujours la veille, les anniversaires le jour même. Les visites de premier de l'an se font dans l'après-midi, mais on a tout le mois pour les faire.

Quant aux formules, elles varient beaucoup ainsi que les compliments. Ce sont peut-être toujours les mêmes, mais la délicatesse du cœur leur donne un cachet toujours nouveau. Un livre ne saurait les donner.

Nous concluons cette première partie par ces mots significatifs :

On n'est jamais trop poli quand on est chez soi, envers les siens aussi bien qu'envers les étrangers. La politesse est le lien de la famille, mais elle est aussi et surtout le lien des sociétés.

Nous étions *chez nous*, et nous avons vu comment on devait s'y conduire : chez les autres, c'est-à-dire dans le monde, c'est la même politesse avec encore plus de réserve et de délicatesse

DEUXIEME PARTIE

LES USAGES DU MONDE DANS LE MONDE

CHAPITRE PREMIER

DE LA POLITESSE EN DEHORS DE CHEZ SOI

La démarche.

Il y a beaucoup de personnes qui croient que la politesse exquise et raffinée s'arrête au seuil de l'habitation, qu'au delà toute expansion est ridicule et prohibée et qu'on en est quitte avec un coup de chapeau ou une poignée de main, enfin qu'il n'y a pas de règles pour la politesse *du dehors*.

C'est une grave erreur. Un roturier enrichi du siècle dernier disait en voyant un gentilhomme le saluer :

— Je donnerais cent mille écus pour saluer mes inférieurs de la même manière.

Exagération, soit ; mais dans cette exagération même nous trouvons une leçon. Il n'est pas donné à tout le monde de saluer *correctement*.

Nous sommes dans la rue. Parmi toutes ces personnes qui passent, croyez-vous qu'il soit difficile de distinguer les personnes bien élevées ? Mon Dieu, non.

Les gens polis et distingués marchent *droit* sans se retourner vers les gens qui passent, ni regarder aux fenêtres, tenant toujours leur droite, ne regardant ni en l'air ni à terre, mais à quelques pas devant eux.

Les saluts.

Ils rencontrent une personne de connaissance, ils saluent en évitant de s'arrêter, sauf le cas d'intimité et, s'ils n'y sont pas engagés, ne se mettent pas à marcher avec elles.

Êtes-vous avec des amis que des étrangers saluent? Saluez aussi mais faiblement sans regarder. Pour une femme, le salut sera plus prononcé. Quant à la femme, elle ne s'incline que légèrement devant un homme.

Cédez toujours le trottoir, du côté du mur, aux personnes âgées, à toutes celles à qui vous devez le respect. Ne forcez jamais une femme ou un enfant que vous rencontrez à descendre le trottoir; à vous de céder « le haut du pavé ». Une jeune femme doit en agir ainsi, vis-à-vis des personnes âgées. Respect aussi aux infirmes. Il y a beaucoup de charité chrétienne dans cette politesse urbaine.

Quand vous descendez votre escalier, rappelez-vous que le côté de la rampe est le préféré, mais on peut se contenter de tenir le côté droit. On attend sur le palier que la personne qui monte ou descend soit passée. Cette personne à son tour se hâte et s'incline en prononçant un mot d'excuse. A vous de répondre par un salut.

On croit généralement qu'il est inutile de saluer les personnes qu'on ne connaît pas. Soit. Mais si on fait une politesse, c'est à cette politesse que le salut s'adresse et non à l'inconnu qu'on rencontre.

Il faut éviter de coudoyer les gens; si on le fait par mégarde, on s'en excuse très poliment. De même à une porte, dans un passage, sur le trottoir quand

on se heurte, qu'on entre ou qu'on passe en même temps, on s'arrête et le premier qui passe, fait une excuse très brève. Pas d'insistance. Un coup de chapeau pour les hommes, une légère inclination pour les femmes. Un « pardon » ou un « merci ». Cela suffit.

Dans une promenade publique les personnes assises se lèvent toujours quand d'autres personnes s'approchent pour leur parler et restent debout tant que dure la conversation. S'asseoir, c'est inviter à s'asseoir.

N'abordez jamais les personnes de votre connaissance si elles ne sont pas seules ; bornez-vous à les saluer sans les accoster, et ne marchez à côté d'elles que si vous y êtes invité.

En général, on doit saluer tous ceux que l'on connaît, partout où on les rencontre.

Soyez les premiers à saluer un supérieur, mais n'attendez pas qu'un *inférieur* vous ait salué pour lui rendre son salut. Tout supérieur qui a de nobles sentiments remplit ce devoir avec obligeance et salue sans fierté.

Dans un lieu isolé, à la campagne par exemple, il est d'usage de saluer les personnes rencontrées par hasard. Dans quelque lieu où on se trouve, il est inexcusable de ne pas se découvrir devant une dame et devant un prêtre.

Le salut est la pierre de touche du bon ton : nous en avons déjà parlé, mais nous y revenons.

Tout salut doit se faire sans précipitation ni embarras. Respectueux pour un supérieur, il est cordial pour un ami, affectueux et familier pour un inférieur, correct et distingué pour un étranger.

On salue ses amis d'un geste de la main, ses égaux en ôtant son chapeau, et l'élevant un peu au-dessus de la tête, avec la main droite, afin de tendre la main gauche, s'il y a lieu. Les dames font un signe de tête avec une légère inclination du buste.

Si, à la suite d'un salut, on engage la conversation avec un supérieur ou une dame, on doit rester le chapeau à la main tant qu'on n'a pas été invité à se couvrir.

Dans les rues ou les promenades, il est de mauvais ton d'appeler les personnes par leur nom ou par un signe quelconque.

Quand on demande son chemin, il faut le faire avec une extrême politesse en saluant même des gens d'un ordre très inférieur.

Ne sortez jamais de chez vous en mangeant encore, ou la pipe à la bouche. Le cigare est toléré, mais il est inconvenant de fumer en donnant le bras à une femme, à moins que ce ne soit la sienne et encore vaut-il mieux s'abstenir.

Ne saluez jamais en gardant le cigare à la bouche, et si vous abordez quelqu'un jetez votre cigare avant de lui parler, ou dissimulez-le suffisamment si votre conversation ne doit pas être longue.

Un art qu'il ne serait pas inutile d'enseigner aux gens qui par affaires ou plaisirs sont souvent dehors, c'est la manœuvre du parapluie et de la canne.

Quand il pleut, celui qui a un parapluie marche au détriment de celui qui n'en a pas. Cet égoïsme trouve quelquefois sa punition. Il est des passants peu endurants, qui si vous les inondez ou les éborgnez, enverront promener votre parapluie. Moyen peu parlementaire et peu poli que je ne conseille pas, mais que j'ai constaté et que je signale.

Pour la rue, dès qu'il pleut, servez-vous de votre parapluie de manière à ne gêner personne.

Il est impossible d'offrir l'abri de son parapluie à une demoiselle ou une dame, à moins qu'elles ne vous soient connues, et encore devrez-vous y être autorisé. Entre hommes, entre dames, entre personnes de sexes différents mais d'un certain âge, un parapluie s'offre ou se demande.

Il est certaines personnes qui se croient autorisées à jouer de la canne dans la rue, malgré la foule, ou bien qui, leur canne sous le bras, vont, viennent, se tournent et se retournent sans savoir où va le bout de cette canne.

Ces gens-là sont fort surpris quand on les traite d'impolis et qu'on leur prouve que cette manie peut avoir des conséquences désagréables. Et cependant que de disputes a engendré ce petit bout de canne jeté dans un œil ou sur la tête ou maculant de boue un pantalon clair ou une fraîche toilette?

Il vaut mieux en somme pour éviter tout désagrément ne pas se servir de son parapluie ni de sa canne, en tambour-major. On n'a du reste, quand on se sert de l'un ou qu'on met l'autre sous le bras, qu'à faire attention à ceux qui sont à côté ou derrière vous.

En omnibus, il arrive souvent qu'on ne s'inquiète en rien de ses voisins. Pourquoi?

C'est que, par cet esprit d'égoïsme qui absorbe toutes les fois qu'on n'a pas affaire aux siens, vous traitez les étrangers comme s'ils n'existaient pas. Vous les voyez sans les voir et vous ne vous en occupez que s'ils vous gênent et jamais quand vous les gênez.

J'en appelle à tous ceux qui vont en omnibus!..

Eh bien! un peu moins d'égoïsme et un peu plus de politesse. Si vous êtes gros, n'écrasez pas vos voisins, si vous êtes maigre ne vous asseyez pas sur les genoux d'un voisin, n'embarrassez personne avec vos paquets, vos enfants et vos cannes, — si vous en avez.

En omnibus, il est impoli de refuser de passer au conducteur le prix d'une place que vous tend un voyageur du fond.

Et vous, mesdames, grâce pour les pantalons. Quand vous entrez en omnibus, un jour de pluie ne

couvrez pas d'eau et de boue les genoux et quelquefois la figure de ceux qui sont déjà installés.

A votre tour, messieurs, cédez toujours la meilleure place à une dame. S'il n'y a pas de place *en bas* et qu'une dame désire partir, montez *en haut*. L'impériale n'est pas à dédaigner, quand ce ne serait que pour prouver que vous êtes un homme bien élevé.

Enfin, qui que vous soyez, en entrant dans l'omnibus ne tenez jamais votre canne ou votre parapluie de la même main dont vous vous servez pour vous maintenir à la rampe, car vous risqueriez d'éborgner vos voisins.

L'omnibus devient suranné. Le tramway le remplace avec avantage. Prière aux voyageurs de l'intérieur de ne jamais laisser une dame debout sur la plate forme.

Voilà une recommandation qu'on n'a pas à faire en Angleterre ni en Amérique. Et cependant quelles belles patries de l'égoïsme et du sans-gêne !

Du tramway au chemin de fer il n'y a qu'un rail. C'est là surtout qu'on a mille occasions de montrer qu'on est bien élevé, peut-être par ce qu'il y a vingt chances contre une de rencontrer des gens mal élevés.

Le coin est la place d'honneur et la plus commode, offrez-la toujours à une dame ou à une personne âgée et infirme. Certes on n'est pas obligé de faire des politesses à tous ceux qui sont dans le compartiment : si l'on est en famille, il est inutile de céder une bonne place à des étrangers. Mais, comme entre voyageurs on se doit des petites concessions mutuelles, il faut s'efforcer de s'incommoder le moins possible les uns les autres.

Ainsi, à quoi vous servira de manger dans un compartiment, des mets encombrants et d'une odeur forte ? Ce n'est pas de bon ton, d'abord ; ensuite, il n'y a pas de plus grand supplice, quand on ne

mange pas soi-même que de sentir l'odeur relevée de certains mets.

Si l'on est forcé de manger ou de boire, qu'on le fasse discrètement, les portières ouvertes. En hiver on se contentera de les ouvrir une ou deux fois pour chasser toute odeur.

Il n'est pas convenable d'offrir « *un morceau* » à ses voisins. Un fruit, un bonbon, sont encore acceptables, offrir autre chose est de très mauvais goût.

Les banquettes sont faites pour s'asseoir et non s'y coucher ou y étendre les pieds. Méfiez-vous de ces poses à l'américaine qu'adopte la mode. Ces poses sont une preuve d'une grande liberté dans les allures. Les jeunes gens surtout ne doivent jamais les prendre.

La question des glaces ouvertes ou fermées est toujours pendante, nous ne nous chargerons pas de la résoudre. Celui *qui est au coin* a le droit de fermer ou d'ouvrir la portière, mais si on l'en prie poliment, il la fermera ou l'ouvrira sans invoquer son droit *plutôt moral que légal*.

Dernière recommandation : soyez toujours très poli avec vos compagnons de voyage, mais ne vous liez pas trop vite avec eux. Si on vous parle, répondez. Il est facile de ne pas soutenir une conversation tout en restant poli. Si la personne vous plaît et que sa conversation vous intéresse, le plaisir que vous éprouverez sera déjà une grande politesse.

Si vous dormez, ne *ronflez* pas. Si vous fumez ne *crachez* pas.

Et là se présente encore la question du tabac.

Sous le prétexte que vous êtes fumeur, avez-vous le droit d'empester sept voyageurs dont vous ne connaissez ni les goûts ni les habitudes ? Et quand bien même vous en aurez l'autorisation ne devez-vous pas fumer dans une juste mesure ? Un compartiment n'est pas un estaminet.

Les compagnies de chemins de fer ont résolu la question en installant un compartiment de fumeurs. Mais à notre compte cela ne suffit pas, il faudrait encore le compartiment des non fumeurs :

Pour résumer, je citerai les paroles très concluantes d'une dame aussi polie qu'érudite.

« La femme doit autoriser le cigare afin qu'on ne se passe pas de sa permission. L'homme ne doit accepter qu'avec discernement et sans abus afin de ne pas obliger la femme à revendiquer ses droits. »

Ainsi que l'anecdote suivante que nous devons aussi à cette dame, laquelle est autorisée à être bon juge dans cette question « brûlante » :

— Un homme éminemment spirituel et remarquable sous tous les rapports, originaire de l'Orient, ne pouvait absolument se passer de ses cigarettes de tabac turc sous peine d'éprouver au bout d'un quart d'heure des bâillements continus, de voir son esprit s'affaïsser et s'éteindre au bout d'une demi-heure et de souffrir ensuite d'une migraine qui abattait ses forces.

Pour ce motif, il visitait rarement des dames, sauf une femme très distinguée qui, désireuse de jouir de sa conversation, l'autorisait par exception à fumer chez elle.

Mais, comme il appartenait à la meilleure société, tout en profitant de cette permission, il éteignait instantanément sa cigarette, si l'on annonçait une visite.

Se trouvant un jour, dans une promenade publique avec un vieil ami, une dame déjà d'un certain âge le suppliait de ne pas faire trêve à son habitude de fumer, sachant que c'était une privation pour lui. Il s'y refusait positivement.

— Mais quand vous dînez chez moi, vous fumez bien, insistait-elle.

— C'est vrai, puisque vous êtes assez bonne pour le

permettre, mais là nous sommes seuls ou en famille. Ici le monde qui me verrait pourrait trouver à redire. Puis, si quelques messieurs de vos connaissances s'approchaient, ils se croiraient le droit d'en faire autant et autour de vous s'établirait une espèce de tabagie.

Je pense que mes lecteurs et mes lectrices comprendront les nuances qui distinguent les deux cas que je viens de citer et qui ont été parfaitement saisies par les interlocuteurs de l'un et de l'autre sexe.

L'incident est clos, comme on dit au palais, et sur ce nous remontons en wagon, où certes, nous trouverons des gens encore plus désagréables que les fumeurs.

Il y a ceux qui jouent du corde chasse, qui portent des fleurs aux odeurs âcres et fortes, qui encombrent les filets et écrasent vos chapeaux. Éviter de se ranger dans cette catégorie.

Du reste on ne doit pas tout à fait considérer le compartiment où on se trouve, comme un « chez soi » où l'on n'ait pas à se gêner.

Tout à l'heure nous recommandions de ne pas ronfler. Y a-t-il en effet quelque chose de plus horrible, de plus agaçant que d'entendre ronfler? Or certaines gens qui ont ce défaut, ne se gênent pas pour dormir en wagon!... Vous me direz que ronfler est en somme inoffensif et que vous êtes bien libre, si vous en avez envie ou besoin, de dormir en wagon. C'est évident, mais si vous savez que vous ronflez, ne dormez que si vous êtes seul.

Un jour, deux officiers étaient dans un compartiment absolument seuls, causant et fumant. A une station monte un quidam, qui sans façon s'installe en face d'eux et après les avoir prévenus que la fumée l'incommodait, se couche tout de son long et s'endort.

Les officiers éteignent leurs cigares et causent tout bas. Soudain un bruit assourdissant leur fait tourner la tête. L'individu ronflait comme une toupie d'Allemagne.

L'un des deux jeunes gens avait une trompe de chasse, sans hésiter il embouche l'instrument, lequel rend des sons d'autant plus effroyables que l'officier n'en avait jamais joué de sa vie.

Le dormeur se dresse effrayé :

— Messieurs, s'écrie-t-il, c'est une honte. On ne joue pas du cor de chasse en wagon.

— Pardon, réplique froidement l'officier, vous êtes-vous jamais entendu ronfler ?

— Monsieur, je ne m'entends jamais ronfler, quand je dors.

— Eh ! bien, monsieur, écoutez-vous et vous vous entendrez. Le cor de chasse n'est rien auprès de votre nez.

— Alors vous m'avez réveillé exprès ?

— Parfaitement.

Le monsieur voulait se fâcher ; il réfléchit et ne se fâcha pas. Bien mieux il cessa de dormir et par conséquent de ronfler.

Tant pis, ma foi, dit tout bas l'officier, quand on a un bourdon dans le nez on ne dort que dans son lit.

La leçon était peut-être un peu trop sévère, mais il y a tant de gens qui aiment à incommoder les autres et ne veulent pas être incommodés eux-mêmes !

Laissons ces gens-là et ne nous occupons que des personnes polies.

Quand on monte en voiture ou quand on en descend, il est bon de tendre la main aux dames, aux vieillards, aux enfants, aux personnes malades ou infirmes, soit pour les aider, soit pour prendre leur valise ou leurs paquets, et leur faciliter en un mot

les inconvénients qui pourraient résulter de leur embarras ou de leur faiblesse.

On offre la main à une dame pour monter dans une voiture et on lui laisse la place d'honneur, celle du fond et de droite.

Si pour monter on fait passer la dame la première, pour descendre on passe le premier afin de lui tendre la main pour l'aider.

Ce n'est pas seulement en voyage ou dans la rue mais dans tous les établissements publics que les prescriptions précédentes doivent être observées.

Pourquoi, par exemple, entreriez-vous au café ou au restaurant sans saluer ? Et cependant que de gens se croient dispensés de le faire ! « Entrer là comme on entrerait dans une écurie, c'est prouver qu'on est moins à sa place avec ses semblables qu'avec des chevaux. »

Fumer dans un établissement public où l'on fume, il n'y a rien à dire ; mais un bon fumeur, qui se respecte et respecte son voisin, se borne à l'asphyxier quelquefois et ne le noie jamais. En Hollande, ce pays des fumeurs, on trouve des pipes partout et des crachoirs nulle part.

Ne crachez donc pas, ce qui est fort peu convenable et très malpropre, et si vous ne pouvez vous en dispenser en fumant, ne fumez pas, ou du moins que ce ne soit pas en société. Il est bon de garder pour soi ses petites infirmités.

De même au restaurant, quand vous mangez ou buvez ne faites pas produire à votre mâchoire et à vos lèvres ce bruit impatientant qu'on appelle vulgairement : « Taper des lèvres ».

Mangez proprement, comme chez vous. Le mépris des habitudes les plus élémentaires de la propreté est une faute impardonnable. Le savoir-vivre à table a des règles spéciales desquelles nul homme bien élevé ne doit se départir et que nous aurons à

examiner attentivement dans un autre chapitre.

Quand vous entrez dans un magasin ou une boutique, saluez et découvrez-vous. Si c'est une dame, gardez le chapeau à la main, on n'est jamais trop poli avec elles.

Les boutiquiers et les commerçants sont quelquefois brusques et tranchants, ce n'est pas une raison pour l'être aussi. De même sont les employés des grandes administrations. Gardez toujours votre calme, affectez un ton froid si l'on est bourru à votre égard ou retirez-vous si l'on est grossier. Ne vous regardez jamais offensé par les procédés d'un employé mal élevé et n'essayez pas de le faire punir. « Comme on ne peut être offensé que par ses égaux, on ne doit se venger que de ses égaux. »

Au théâtre, il est du plus mauvais goût de bousculer les gens pour se placer, de malmener les placiers et les ouvreuses, de troubler l'ordre et manifester à haute voix son opinion ou son mécontentement. Là, — comme partout — la prévenance, la galanterie sont exigibles de la part d'un homme bien élevé.

Les dames doivent toujours occuper le devant des loges ; elles ne doivent applaudir que pour la forme et s'abstenir de manifester leur joie d'une façon trop bruyante, soit en riant, soit en se mouchant après des larmes généreuses données à l'héroïne d'un drame.

Quant aux hommes, permis à eux d'applaudir, mais il n'appartient qu'à un rustre de siffler et à un sot de *plaisanter* tout haut. C'est outrageant pour les auteurs et les comédiens, c'est impoli pour ses voisins. Si vous vous servez d'une lorgnette, ne la promenez que discrètement sur la salle et ne la *braquez* que sur la scène.

« Offrir aux dames des oranges, des rafraîchissements, le programme ; les conduire au foyer pendant

les entr'actes et à la fin du spectacle, leur faire retrouver les vêtements qui doivent les préserver à la sortie, leur procurer une voiture, tel est le rôle des messieurs. »

Surtout n'arrivez jamais en retard. Arriver à l'heure est la première et la plus élémentaire des politesses.

Nous terminerons cette excursion des gens polis dans les établissements publics, par les musées et les bibliothèques.

La bibliothèque étant un lieu consacré à l'étude et à la méditation, le silence est la première règle ; on doit, si l'on parle, parler tout bas et si l'on marche éviter de faire entendre le bruit de ses pas.

Les musées et toute exposition publique ne demandent pas autant de précautions. La critique faite à haute voix y a ses entrées. Cependant nous conseillons de ne manifester son opinion qu'avec réserve et délicatesse pour ne pas blesser les opinions de ceux qui nous entourent et qui ne seraient pas du même avis que nous.

CHAPITRE II

DU SAVOIR-VIVRE DANS LES VISITES

« Les visites, dit Eugène Muller, sont un lien social ; elles ont l'avantage de rapprocher les hommes, d'établir et d'entretenir parmi eux des rapports plus intimes que ceux auxquels les affaires donnent lieu momentanément. Il ne faut donc point répéter avec les misanthropes que les visites sont ennuyeuses, qu'on devrait les supprimer. »

Nous sommes parfaitement de cet avis, et nous

ajouterons que grâce aux visites, la paix et l'union règnent dans la société.

Il y a plusieurs sortes de visites que nous allons examiner les unes après les autres dans chacun de leurs détails intimes.

Des relations sociales en général.

Il faut montrer beaucoup de tact dans ses relations, rien ne dénote plus le savoir-vivre que ce côté de la science du monde.

Les relations naissent ou se modifient suivant les circonstances et les endroits. D'abord celles qu'on peut avoir avec un haut personnage ne doivent toujours être que passagères. Insister pour continuer des relations nées dans un cabinet d'affaires ou une audience est du plus mauvais goût. Tout au plus, doit-on saluer discrètement quand on rencontre la personne qui vous a reçu dans ces conditions.

Les relations ordinaires se nouent dans un salon par suite d'une présentation désirée de part et d'autre, sans autre motif que de se créer des amitiés ou des sympathies. A une première entrevue succèdent les invitations et les visites et s'échangent alors toutes les politesses du vrai savoir-vivre, cartes, poignées de mains, causeries intimes, abord franc et ouvert quand on se rencontre.

Si c'est un motif d'intérêt qui guide ces premiers rapports, si la présentation a lieu à la demande de la partie intéressée, soit pour obtenir un service ou réclamer une protection, ce ne sont plus là des relations du monde. L'obligé peut être invité et reçu, mais il n'invite pas et ne reçoit pas.

D'autre part, comme nous l'avons déjà fait entendre, les relations d'affaires ne réclament aucune politesse personnelle. En dehors du cabinet, du bureau ou du magasin, on ne se connaît plus, mais on se

salue sans être contraint à une visite ou une invitation. Rapports de pure convenance en un mot, qui ne changent de caractère que s'il y est joint des rapports d'intimité, en dehors de la camaraderie banale qui lie les employés ensemble.

La véritable distinction consiste à observer jusqu'à l'exagération la plus grande politesse. On peut n'être ni beau, ni riche, ni noble, mais on peut et on doit être distingué ; avec de l'esprit et une bonne éducation, c'est très facile, et vos relations sociales se ressentiront bien vite de l'exquise politesse que vous ne négligerez jamais d'observer. « Une simple ouvrière qui sait rester à sa place connaît souvent mieux le savoir-vivre que telle grande dame qui fait parade de ses titres. »

Si le pauvre doit être modeste, le riche doit éviter la morgue.

La déférence et l'humilité ne sont pas de la platitude, mais le dédain et la hauteur sont de l'insolence.

Donc sachez être humble et modeste, restez toujours à votre place et vous ne vous créez jamais de difficultés dans vos relations sociales. Soyez persuadé que vous ne devez en aucune façon imposer votre société. « Il y a plus de fierté à éviter un affront en restant en arrière, qu'à s'y exposer en se croyant digne d'être placé au premier plan. »

Il est de bon goût dans ses relations, même les plus intimes, de ne pas se rendre à charge, mais au contraire de se faire rechercher et, cependant, il faut aussi, tout en n'étant pas importun, laisser voir de l'empressement, sans tomber dans la familiarité.

Évitez d'être indiscret, bavard, jaloux, malveillant et curieux, c'est la pierre de touche des relations. Un bavard vous fera brouiller avec vos amis, un jaloux ou un malveillant troublera vos rapports de famille, et un curieux les gênera, en les rendant souvent impossibles.

Du reste pour ne pas nous répéter, nous renvoyons au chapitre précédent où nous avons traité longuement ce sujet.

Visites.

Il y en a plusieurs sortes que nous classerons ainsi :

Visites de bienséance, visites de cérémonie, visites d'amitié, visites d'affaires, visites de charité.

Les visites de bienséance exigent la politesse et l'usage du monde. On n'en rend jamais le vendredi saint, le jour des Morts, le mercredi des Cendres, les dimanches, jours de fête ou même la veille des grandes fêtes religieuses. Une mise négligée est impolie ; aussi doit-on avoir une toilette aussi élégante que possible.

Ces visites ne doivent jamais se faire avant deux heures de l'après-midi, ni après six heures. Plus tôt on peut trouver à leur toilette les personnes qui reçoivent, plus tard on aurait l'air de s'inviter à dîner.

Une visite exige toujours la politesse d'une autre visite. Envoyer sa carte en échange, c'est preuve qu'on veut cesser les relations.

Entre chaque visite, on doit laisser le même intervalle qu'on a mis à vous rendre votre visite. Si par hasard ou pour un motif quelconque vous précipitez vos visites et que les personnes visitées n'en fassent pas autant, tenez-vous-le pour dit et observez les mêmes délais. Mais de votre côté ne prolongez pas ces délais sans motif, ce serait vouloir dire que vous témoignez peu d'empressement de conserver ces relations.

Règle générale : on ne rend jamais deux visites pour une qu'on a reçue, sauf le cas où on a reçu une invitation pour laquelle on doit venir remercier soi-même.

Si l'on ne trouve pas la personne que l'on va visiter on laisse sa carte, et la visite est comme si elle

était faite. Ce serait le contraire si on ne laissait pas de carte. L'étiquette ne permet pas de faire une seconde visite après avoir trouvé la personne absente à la première. On n'ôte pas ses gants quand on fait une visite. Si on avait à les retirer pour une cause quelconque, on les remettrait aussitôt.

Nous avons vu et nous reverrons encore la manière de se tenir dans un salon.

Visites de cérémonie.

Ce que nous avons dit pour les visites de bien-séance peut se répéter pour les visites de cérémonie. Seulement là, les toilettes et l'habit noir sont de rigueur.

Dans ces visites, il faut éviter d'aller en trop grand nombre : elles ne doivent durer qu'un quart d'heure.

Après les compliments d'usage vous vous asseyez, et cela aussitôt que la personne à qui vous rendez visite s'est assise.

Si l'on ne vous invite pas à déposer votre chapeau, abrégez encore plus votre visite. Si par hasard on vous reçoit dans une chambre à coucher, ne mettez pas votre chapeau sur le lit, c'est de la dernière inconvenance.

Pendant votre visite arrive un nouveau visiteur. Vous vous levez et vous retirez à moins qu'on ne vous retienne. Si l'on vous retient, saluez la personne qui entre et si son arrivée a interrompu quelque causerie, ne reprenez cette causerie qu'après que cette personne a présenté ses devoirs aux maîtres de maison.

Laissez votre canne, votre paletot dans l'antichambre, mais conservez votre chapeau pour saluer.

Le maître ou la maîtresse de maison vous reconduisent, demeurez découvert jusqu'au dernier moment où vous les quittez et, quoiqu'ils disent, ne

souffrez pas d'être accompagné plus loin que le seuil du salon.

Pas de phrases en prenant congé, un salut, un remerciement, voilà tout. Et surtout pas d'enfants dans une visite de cérémonie, j'ajouterai même dans une visite de bienséance, à moins qu'on ne puisse faire autrement.

Visites d'amitié.

Celles-ci sont une des plus douces jouissances de la vie quand on sait en user sans importunité.

Là, pas d'étiquette, seulement il ne faudrait pas pousser le sans-gêne jusqu'à se présenter avec des souliers boueux et une chemise sale, ou même emmener son chien.

De même si votre ami ou votre parent travaille, est occupé, a une affaire quelconque, ne lui infligez pas le supplice d'une visite trop longue. L'amitié ne va pas jusqu'à l'importunité et il serait aussi inintelligent qu'impoli de ne pas s'apercevoir qu'on est de trop.

Si c'est la femme de votre ami qui vous reçoit et qu'elle prenne place sur un canapé ou une causeuse, ne vous asseyez pas près d'elle sous peine de passer pour un mal appris.

Dernières recommandations qu'on reconnaîtra car nous les avons déjà signalées :

« Gardez-vous de vous laisser entraîner par le feu de la conversation et d'oublier que le temps marche; même en amusant, en plaisant, vous gênez peut-être.

« Dans l'entretien ne coupez la parole à qui que ce soit.

« Parlez peu de vous ! Ceci surtout pour les artistes !...

« Point de locutions dont les oreilles de vos auditeurs aient à souffrir. »

Visites d'affaires, de charité, etc.

Nous n'en parlons que pour mémoire. Elles sont souvent aussi des visites de bienséance et la plus stricte politesse est de rigueur. On doit toujours avoir une mise soignée, correcte, sérieuse ou sévère, suivant le cas. N'emmenez ni enfants, ni amis, ni chien.

La charité est aussi une affaire ; ses visites sont très précieuses et une de celles qui nous laissent le plus de satisfaction. La toilette sévère est de toute nécessité.

Les visites de charité portent avec elles l'aumône qui fait vivre, les soins maternels qui guérissent les plaies du corps, les bonnes paroles qui allègent les souffrances de l'âme. Il ne faut pour bien faire des visites de charité ni une grande fortune, ni un grand esprit, mais il faut cette vertu par excellence du christianisme : l'amour de Dieu et de son prochain.

Il reste encore d'autres visites que nous avons classées sous le titre de visites d'affaires ; nous allons les passer en revue rapidement.

Les visites de deuil se font quelques jours après les obsèques. Il faut dans ces visites ne parler du défunt que si on vous en parle. Adressez néanmoins à la famille quelques paroles de consolation.

Les visites faites aux malades doivent être très courtes, à moins que votre présence ne soit utile ou qu'on ait besoin de vos soins. Parler peu et bas. Ne rien dire qui puisse inquiéter ou fatiguer le malade.

Enfin les visites de remerciement, accidentelles, mais toujours importantes, doivent être faites avec le plus grand tact.

On doit cette visite à un protecteur qui vous a

obligé, à une personne qui vous a invité, à tous ceux enfin qui s'occupent de vous ou qui sont placés à un échelon supérieur sur l'échelle sociale.

Dans ce cas-là, il vaut toujours mieux être importun qu'ingrat. L'ingratitude est un des plus mauvais sentiments du cœur humain, et ne serait-ce pas la plus grande impolitesse que de ne pas aller remercier discrètement ceux qui vous ont obligé ? Ce serait d'abord exprimer le désir qu'on ne s'intéresse plus à vous. Si cette visite vous coûte ou vous effraie, remettez au moins votre carte.

Faut-il parler à propos de visites de remerciement, de visites que l'usage appelle : « *visite de digestion* » et qui se font huit jours après un dîner auquel on a été invité ? nous n'en dirions rien, si ce n'était pas pour prémunir les gens qui font ces visites, contre la manie qu'on a de dire en plaisantant : « Je viens vous faire ma visite de digestion ». C'est puéril et on donne justement un caractère matériel à une politesse conseillée par la délicatesse.

Après une soirée, un bal, il est aussi d'usage de rendre une visite, mais il est bon de laisser écouler plusieurs jours avant de la rendre.

Il n'est pas facile de déterminer la durée d'une visite, mais il est probable que l'on ennueie quand on est ennuyé. Jugez-en vous-même par les fréquents silences et la physionomie du maître de maison et souvenez-vous toujours qu'il vaut mieux exciter les regrets que l'impatience.

Cartes de visite.

Les cartes se font grandes et fortes en beau bristol ou parchemin bien transparent. On ne les fait plus ni glacées, ni nacrées ; dans un ménage, monsieur et madame ont chacun leurs cartes. L'homme a son nom précédé d'une initiale ou de son prénom,

mais jamais du mot « monsieur ». La femme au contraire fait toujours précéder le sien du mot « madame » et jamais de son prénom. L'adresse ne doit non plus jamais s'y trouver, mais on peut indiquer dans le bas de la carte le jour de réception. Sur la carte collective, le nom est précédé de « monsieur et madame ».

Les jeunes filles n'ont pas de cartes; elles ajoutent leur nom, au crayon, sur celles de leur mère.

Les jeunes gens en ont dès qu'ils sont en âge de sortir seuls. Il y a tant de circonstances où ils peuvent en avoir besoin!

Un homme dépose autant de cartes de visite qu'il y a de grandes personnes dans la famille à laquelle il s'adresse. Une femme n'en remet que pour les personnes de son sexe.

Certes les visites sont plus cordiales que ce petit bout de carton froid et sec qui vient vous dire : « Je vous salue ou je pense à vous ». Mais on aura beau faire, on ne supprimera jamais les cartes, dès le moment que dans des cas forcés, elles remplacent les visites.

Les cartes s'envoient sous enveloppe ou se déposent sans corne, ni plis. Cette politesse assez banale et qui tend à se perdre, ne prouve qu'une chose, c'est que vous n'avez pas l'intention de faire visite.

Si la personne est sortie, faites un large pli à la carte dans le sens du nom. Si c'est une visite de condoléance, le pli sera fait dans le sens contraire, quelquefois même on déchire ce pli.

A toutes les politesses que l'on reçoit, on doit envoyer au moins sa carte; que ce soit invitation, cadeaux, lettres de faire part de mariage, de mort ou de naissance, événement heureux ou malheureux, départ ou arrivée.

Sur la carte de départ on écrit : P. P. C. (pour

prendre congé), sur celle d'arrivée on renouvelle son adresse et le jour où l'on reçoit.

On n'envoie pas sa carte par la poste à un supérieur ou à un grand personnage, on la porte personnellement.

Quand un jeune homme a été présenté à une personne qui l'a invité il doit dès le lendemain déposer sa carte avant de rendre visite.

Cadeaux, bouquets, étrennes.

Les étrennes se font de préférence d'ascendant à descendant et à moins de cas exceptionnels on ne fait pas de cadeaux à ses supérieurs.

Le chef d'une maison de commerce fait des cadeaux à ses employés, mais les employés ne donnent aucun présent, à moins qu'ils ne se cotisent pour offrir un objet de valeur pour un événement exceptionnel.

Les parents font des cadeaux utiles à leurs enfants, leurs filleuls ou neveux, une jeune fille à son institutrice mais en évitant de donner des objets d'un usage journalier. Ce genre de cadeau est réservé exclusivement aux domestiques.

Il est d'usage de donner des jouets aux enfants de ses connaissances, mais ce n'est pas une obligation. Un jeune homme qui aura été invité dans le courant de l'année, ne peut se présenter les mains vides. C'est à lui de choisir son cadeau. S'il y a des enfants, il peut leur donner des jouets, ou si il le préfère, offrir un sac de bonbons à la maîtresse de la maison.

En recevant un cadeau, nous devons le regarder de suite et, qu'il soit ou non de notre goût, nous devons en faire un grand éloge, si ce sont des bonbons, en offrir aux personnes présentes. Quand un cadeau est important on l'envoie avec sa carte de visite.

Pour savoir donner il faut du tact, de la délicatesse, de la réflexion et du jugement. La première condi-

tion est que le cadeau soit agréable, mais pour qu'il soit agréable, il faut qu'il soit approprié aux besoins ou aux goûts de la personne à laquelle il est destiné. Ceci est une affaire de tact pour laquelle on ne peut imposer aucune règle.

Il arrive souvent qu'on a des objets dont on veut se défaire. Alors on s'en débarrasse, tout en visant à acquérir des droits à un remerciement. C'est presque un gain et tout à fait une économie pour vous, mais cet égoïsme vient d'un faux calcul dont le résultat tourne souvent à votre préjudice. Au lieu d'un remerciement convoité, c'est toujours une inimitié que l'on trouve. Il vaut donc mieux ne rien donner que donner dans de telles conditions. Et cependant le plus léger cadeau, s'il est bien choisi, peut rendre si heureux et faire tant de plaisir.

La science de donner consiste donc à s'oublier soi-même et à chercher à s'identifier avec la personne à qui on veut faire un présent, à consulter ses goûts, à la questionner adroitement et deviner ou saisir ses désirs, car la valeur du présent n'est estimée que par le plaisir qu'il procure.

Voici du reste comment on peut procéder :

A ceux qui ont une maison montée, on offre un objet faisant partie du mobilier, une jardinière, un vide-poches, une étagère, etc.

Les objets d'étagère sans but d'utilité doivent être évités, ils encombrent et gênent, et s'ils n'ont pas une haute valeur artistique sont bientôt relégués au fond d'une armoire.

Aux parents, — ce que vous savez leur faire plaisir en toilette ou bijoux.

Aux parents âgés et aux supérieurs, un objet préparé de ses mains.

Du reste ces derniers cadeaux trouvent grâce devant toutes les règles et peuvent s'offrir à tout le monde, pourvu qu'ils soient bien faits. Il n'est per-

mis qu'aux enfants seuls de donner ces œuvres imparfaites qui font sourire et n'ont de valeur que pour l'amitié, l'amour ou l'indulgence qui les reçoit d'un œil favorable.

Il y a des cadeaux qui blessent ou offensent, d'autres pour lesquels on n'éprouve que du dédain ou de l'indifférence, ce sont ceux qu'on fait aux enfants qui rentrent dans cette catégorie et nous insistons pour qu'on en fasse un choix raisonné. Plaire à l'enfant, c'est très adroit, plaire à la mère, l'est encore plus.

Donc ne donnez pas de jouets encombrants et bruyants, ne faites pas de présents trop luxueux, hors de portée ou qui nécessiteraient une dépense, tels que pantoufles ou coussins non montés. Et je le répète à dessein, consultez le goût et le besoin de ceux à qui votre présent est destiné pour vous y conformer absolument sous peine de voir ce présent devenir complètement inutile.

Donner peut être difficile et compliqué. Recevoir est des plus simples. On n'a besoin que d'une qualité : la reconnaissance.

Le cœur et la politesse nous dictent de la gratitude pour la bonne intention dont on fait preuve à notre égard, dût le présent nous déplaire ou être un objet qu'on abhorre. Réprimez votre contrariété et votre mauvaise humeur, faites bon visage et si vos sentiments intimes vous laissent froid, songez que les lois de la société vous prescrivent de ne rien faire paraître et de simuler un contentement. Si le présent ne vous plaît pas, soyez heureux du moins qu'on ait songé à vous, et que l'on ait cherché à vous faire plaisir.

Mais après avoir fait bonne figure en recevant le cadeau, n'allez pas, en arrière, vous plaindre, vous moquer ou mépriser ce présent. Ceci n'est autre chose que de l'hypocrisie et de l'ingratitude.

J'allais oublier de dire que donner un objet qu'on a reçu est une grave impolitesse, et pour celui qui vous l'a donné, et pour celui à qui vous l'offrez.

Enfin évitez dans vos cadeaux de donner votre portrait ou d'envoyer vos cartes photographiées. C'est de très mauvais goût et d'une familiarité un peu trop sans façon. Aussi ne le fait-on dans la bonne société, qu'avec beaucoup de réserve et de tact; en règle générale, il est admis qu'une photographie ne se donne que si on vous la demande avec insistance.

Dans la série des cadeaux gracieux et galants les fleurs jouent un grand rôle et leur langage touche de près au savoir-vivre, car un bouquet composé de certaine façon peut être une offense.

Les roses, les marguerites, les myosotis, le muguet, le lys et le lilas blanc sont des fleurs destinées aux jeunes filles. La violette et le réséda ont leur place dans tous les bouquets de fêtes.

La rose rose convient à une femme qu'on trouve belle, la rose jaune à une femme mariée et fière de son mari, les fleurs de pêcher et la jonquille ont un sens ridicule et déplacé; du reste toutes les fleurs d'un rouge trop vif sont peu convenables à offrir aux dames.

Nous ne pouvons mieux faire pour diriger la confection d'un bouquet que de renvoyer aux livres qui traitent spécialement du langage des fleurs et qu'il est bon de consulter, quand on est amoureux ou fiancé (1).

Du savoir-vivre dans la toilette et l'ameublement.

Puisque aujourd'hui, notaires et artistes, ouvriers et députés n'ont qu'un seul et même costume, il

(1) *Le Langage des fleurs*, par Emma Faucon.

faut autant que possible se distinguer par l'élégance, et la propreté. Se mettre convenablement c'est se respecter et respecter les autres.

La mode est de rigueur, l'extravagance est pros-
crite. Un homme âgé doit se vêtir de couleurs som-
bres et se garder des vêtements courts.

Les jeunes gens peuvent sacrifier aux modes nou-
velles sans cependant rendre leur costume ridicule
et inconvenant. Ils doivent éviter les modes excen-
triques et faire en sorte de ne jamais mériter l'épi-
thète de *gandin* ou de *gommeux*.

L'habit et le pantalon noir sont de rigueur pour
une première visite, un bal, une soirée, les grands
théâtres et toutes les cérémonies officielles.

Le gilet blanc et la cravate noire ne sont jamais de
grande cérémonie. Le gilet noir découvert et la cra-
vate blanche sont seuls reçus dans ce cas.

Chapeau bien brossé et luisant, gants neufs, sont
le complément indispensable d'une toilette cérémo-
nieuse. Pour un bal, on peut avoir un camélia ou un
gardenia à la boutonnière, mais pas de chaîne ni de
bijoux, c'est le *nec plus ultra* de la fashion. Ajoutons
que la mode en a fait force de loi.

Il est essentiel d'être bien cravaté. C'est toute une
étude, mais nous ne la ferons pas. Une cravate cor-
rectement mise est un indice d'ordre et de propreté.

Les gants sont de toute nécessité, surtout au bal.
Ils doivent être très propres et non déchirés.

Enfin, la propreté est une décence salulaire et obli-
gatoire, une toilette ne doit jamais être négligée,
mais ne doit pas non plus être de luxe. Du reste tout
est dans la manière de la porter. Comme pour l'es-
prit, l'affectation est nuisible et on doit s'attacher
simplement à savoir allier le bon goût à une élégance
originale.

Voilà à peu près tout pour les hommes; pour les
dames, c'est autre chose,

Une femme élégante se conforme au bon goût et aux coutumes de la bonne compagnie, mais pour mériter ce titre d'élégante, il ne lui suffit pas de se mettre à la mode, il faut encore qu'elle le fasse avec tact et convenance. Trop de bijoux la font ressembler à une vitrine de joaillier, des étoffes trop somptueuses, à un étalage de marchand de nouveautés.

Les jeunes filles en soirée ne portent pas de dentelles, ni de bijoux. Le blanc, le bleu de ciel et le rose tendre doivent être leurs couleurs préférées : jamais de mauve ni de jaune.

Le matin on *ne s'habille pas*, c'est un manque de goût. Il y a des toilettes pour le matin, pour le voyage, pour la ville et enfin pour les dîners et soirées. Celles de bal sont spéciales. Mais il est encore de meilleur goût, tout en se conformant à la mode, de ne pas la copier servilement et de garder son cachet d'originalité.

Une mère ne s'habille pas comme ses filles et elle n'habille pas ses filles du même costume, pour ne pas faire ressembler sa famille à un pensionnat.

De même aussi, le matin, on ne porte pas de gants en chevreau de couleur claire.

Et à ce propos nous ne pouvons que répéter ici ce que M. Muller a si énergiquement exprimé dans son manuel de la politesse.

Après avoir recommandé des gants propres et non déchirés, il s'écrie : — oui des gants propres et entiers, car rien de plus repoussant que ces étuis de peau grasseuse et lacérée dans lesquels des gens, — même d'un certain monde — enferment leurs doigts. Je ne dis pas qu'ils en agissent ainsi aux jours d'apparat, mais aux jours ordinaires, pour leurs sorties, maintes personnes, d'ailleurs convenablement et proprement vêtues, mettent des gants zébrés de graisse et tout éclatés.

Rencontrent-elles des personnes de connaissance, elles leur tendent la main couverte de la sorte, sans songer au dégoût que peut inspirer le contact offert. Ces gens-là cependant mépriseraient celui qui leur présenterait une main mal lavée, ou qui se montrerait avec une chemise défraîchie. Pourquoi n'assimilent-ils donc pas les gants au linge ? Pourquoi oublient-ils que les gants étant des objets de toilette doivent être propres comme tous les objets de toilette ?

J'ai entendu ces paroles dans la bouche d'un homme de la campagne, qui n'avait certes pas les mains d'une extrême netteté :

— Pourquoi mettrais-je des gants ? Est-ce que j'ai les mains sales ? Au point de vue matériel, cet homme raisonnait fort logiquement. Qu'aurait-il donc pu dire en voyant des gens qui ont les mains très propres, porter des gants répugnants ?

Nous n'ajouterons rien à ces paroles si sensées.

Cependant il y a encore quelque chose de plus répugnant qu'un gant déchiré, c'est un gant *dégraissé*. Les gants nettoyés avec de la benzine ou autres substances ammoniacales exhalent une odeur très désagréable surtout au bal ou au théâtre

Nous recommandons aux gens économes, mais soigneux de leur toilette de ne mettre des gants nettoyés qu'après les avoir laissés à l'air ou dans une boîte à odeurs.

Tout le monde ne peut pas avoir autant de gants qu'en exige la mode, c'est-à-dire des gants pour la promenade, les visites, le bal, le théâtre, la chasse, etc. ; il faut être riche ou grand seigneur pour cela : mais dans les circonstances où l'on ne peut s'en passer, il est bon d'avoir des gants neufs ou propres et non déchirés.

Les jeunes filles ne portent jamais de diamants, excepté le soir de leur mariage, au bal. Leurs bijoux

doivent être très simples, en vieil argent, nickel ou acier ; une seule bague à la main droite suffit.

En résumé, n'importe à quel âge ne vous chargez pas de bijoux, les femmes doivent être sobres de ces ornements. Des joyaux plus ou moins riches n'ont jamais rendu une femme plus jeune et plus jolie.

N'oublions pas que la *bonne tenue* est la principale loi de la grâce et de la distinction. Elle permet à l'homme de lutter avantageusement avec le vulgaire enrichi ou le parvenu, et à la femme de plaire, de se faire aimer, estimer et respecter. La bonne tenue s'obtient en s'observant et en ne fréquentant que les gens de bonne compagnie. Le sans-gêne trahit trop les mauvaises habitudes.

Un homme ne doit pas mettre la main dans la poche de son pantalon, ni s'asseoir à califourchon sur une chaise, ni s'étendre sur une chaise longue. Les jeunes filles ne s'étendront pas dans un fauteuil et éviteront de s'accouder sur une table.

Fredonner, chuchoter, rire trop haut sont d'une très mauvaise tenue, enfin croiser les jambes est du dernier mauvais ton.

Pour ceux qui n'auraient pas l'habitude du monde et iraient pour la première fois, ces règles à observer sont indispensables, il y en a sans doute d'oubliées, mais en s'observant, je le répète, et en réglant sa tenue, sa toilette, son langage sur ceux des gens bien élevés, on peut sans peine parvenir à être sinon élégant, du moins correct.

Les appartements ont aussi leur toilette particulière, qui est l'indice de l'élégance et de la distinction.

Ils doivent être élevés et spacieux, sains et propres, bien éclairés et bien aérés, ornés avec sobriété et meublés sans fantaisie.

Un observateur philosophe, dit mademoiselle d'Aleg, en entrant dans une maison, avant même d'avoir aperçu la maîtresse de maison saura dire si

elle a du savoir-vivre, de l'esprit et du cœur, ou si elle ne possède aucune de ces qualités ; rien ne révèle le caractère comme l'intérieur d'une maison.

Nous ne pouvons, étant de cet avis, donner des règles d'ameublement qui nous entraîneraient hors de notre sujet. Quelques observations suffiront.

Dans un salon ne placez jamais ni armoire à glace, ni chaise longue. Dans les chambres à coucher dissimulez autant que possible les lavabos, les tables de nuit, les porte-manteaux et tout ustensile de toilette.

L'étalage demande un grand soin, il vaut mieux tout serrer avec soin, c'est plus délicat et moins vain.

Les souvenirs intimes, tels que photographies ou autres objets qui n'ont de valeur que pour la famille, appartiennent aux chambres à coucher et aux cabinets de travail. Pas de bibliothèque dans la salle à manger. Si on ne peut faire autrement on la place au salon.

Pour l'ameublement proprement dit consulter les revues qui traitent spécialement de ce sujet, mais quand on a du goût, l'esprit et le cœur sont vos meilleurs conseillers.

CHAPITRE III

DES DINERS, DES BALS, DES CONCERTS OU RÉCEPTIONS INTIMES ET OFFICIELLES

Du savoir-vivre à table et de la table

Ce chapitre a été déjà traité. Nous le complétons.

Les devoirs du convive comme ceux de l'amphytrion sont multiples. Ils varient suivant qu'ils ont à

se produire dans un dîner sans façon, ou un dîner de cérémonie.

A table, le convive n'a à s'occuper de rien. Les domestiques sont derrière lui qui le servent. Il accepte ou refuse. Il n'y a là ni politesse ni galanterie.

Cependant si vous avez une ou deux voisines, soyez prévenant envers elles, sachez deviner ce dont elles ont besoin et appelez, pour le leur donner, les domestiques qu'elles n'osent appeler.

Dans un dîner d'amis ou de connaissances intimes, le convive a plus d'occasions d'être poli. Dès qu'un plat très réussi est goûté par les convives, il donne le signal des éloges et ne ménage pas ses exclamations admiratives aux vieilles bouteilles de vin servies en extra.

Manger un bon dîner et le trouver tel, ce n'est que de la simple politesse, manger un mauvais dîner et se taire, c'est du haut savoir-vivre.

Soyez complaisant et prévenant pour les vieillards et les dames placés près de vous et surveillez leur assiette et leur verre, mais pas d'exagérations. N'insistez pas, vous seriez importun. Ne forcez ni à boire ni à manger, vous vous rendriez gênant et insupportable.

Sachez assez bien le maniement de la fourchette et du couteau de service pour vous charger de la tâche de découper un gigot ou un poulet, de la truelle au poisson pour servir le poisson, enfin ne ménagez pas vos petits talents d'officier tranchant.

Essuyez-vous la bouche, vous tous messieurs qui avez des moustaches gourmandes, et surtout gardez-vous de souffler dans votre verre et de l'essuyer avec votre serviette. Ça ne se fait qu'au cabaret.

Un illustre général convive d'une dame de la cour avait cette manie de souffler dans son verre et de l'essuyer. Rien n'avait pu la lui faire perdre. Un jour cependant, impatientée, la dame ordonne à un valet

d'enlever au général tous les verres qu'il essuierait et de les remplacer immédiatement par d'autres.

Au bout d'un instant, le général furieux cria d'une voix de tonnerre :

Ah ! ça, est-ce que madame m'a invité pour essuyer des verres ?

Il ne comprit pas et continua de souffler dans son verre en se mettant à table.

Mais vous, monsieur, qui n'êtes pas un illustre général, ne vous exposez pas à une leçon pareille.

Il y en a qui, trouvant dans un mets un corps étranger quelconque, ne craignent pas de le montrer. C'est impoli et absurde, vous risquez de dégoûter les convives et vous froissez votre amphytrion.

On ne prend pas le pain soi-même, on le demande à un domestique. On ne coupe pas les fruits avec un couteau d'acier quand on en a un à lame d'or ou d'argent. On ne laisse pas de vin dans son verre et on n'essuie pas son assiette avec du pain.

Ne mangez pas bruyamment ou trop vite, évitez le bruit des couteaux et des assiettes et sachez qu'il est très inconvenant de causer avec son voisin très bas ou très haut, ou bien dans une langue que ne comprendraient pas les autres convives.

Ainsi supposons un jeune homme à table avec ses supérieurs, qu'il soit officier, avocat, employé d'un ministère ou d'une préfecture. Quelle mauvaise note aura-t-il près d'eux s'il les dégoûte par le bruit de ses lèvres en mangeant, s'il agace par le grincement de sa fourchette ou de son couteau, si sa maladresse lui fait envoyer de la sauce sur les robes de ses voisines, s'il croque les os, casse les noyaux avec ses dents, les fruits avec les doigts pour s'assurer s'ils sont murs, trouve les morceaux de viande trop gros ou trop petits, etc., etc... ?

Comment une jeune fille plaira-t-elle à un homme sérieux, quelle opinion donnera-t-elle de son carac-

tère si elle ne sait ni réprimer ses goûts capricieux, en ne trouvant jamais rien d'assez salé ou poivré à son goût, ni surmonter ses répugnances, en laissant à chaque instant sur le bord de son assiette des bouchées qui témoignent de son dégoût ou de son mauvais estomac. De quelle instruction fera-t-elle preuve, si elle demande du bouilli au lieu d'une tranche de bœuf, de la volaille au lieu du poulet ou du dindon, du bordeaux, du madère au lieu du vin de bordeaux, du vin de madère ?

Et à ce propos voici une anecdote caractéristique qui prouvera que manger n'est pas une action aussi simple qu'on le pense. C'est une leçon donnée par l'abbé Delille à l'abbé Cosson.

Ce dernier, professeur de belles lettres au collège Mazarin, était consommé dans l'art de l'enseignement, saturé de grec, de latin et de littérature et se croyant un puits de science, s'imaginait qu'un homme familier avec Perse et Horace ne pouvait faire de balourdises nulle part, surtout à table.

Un jour qu'il avait dîné à Versailles en compagnie de gens de cour, il se vanta d'avoir déployé une rare connaissance de l'étiquette et des usages reçus dans le monde.

L'abbé Delille paria qu'il avait fait cent sottises !...

— Comment donc, s'écria l'abbé Cosson, j'ai fait comme tout le monde.

— Quelle présomption ! repartit Delille. Voyons un peu. Que fîtes-vous de votre serviette en vous mettant à table ?

— Je la déployai, je l'étendis sur moi et l'attachai par un coin à ma boutonnière... comme tout le monde.

— *On n'étale pas sa serviette. On se contente de la mettre sur ses genoux.*

— Et comment fîtes-vous pour manger la soupe ?

— Comme tout le monde, toujours. Je pris ma

cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre...

— Eh ! *personne ne prend de fourchette pour manger la soupe !* Mais poursuivons. Qu'avez-vous mangé après la soupe ?

— Un œuf frais.

— Et qu'avez-vous fait de la coquille ?

— Je l'ai laissée dans mon assiette.

— Sans la casser ? Mais, mon cher, *on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille.* Et après votre œuf ?

— Je demandai du bouilli.

— Du bouilli ? *On demande du bœuf.* Et ensuite ?

— Je priai l'abbé de m'envoyer d'une très belle volaille.

— Malheureux ! De la volaille ? *On demande du poulet, du chapon, de la poularde,* mais on ne parle de volaille qu'à la basse-cour. Comment avez-vous demandé à boire ?

— J'ai, comme tout le monde, demandé du bordeaux, du champagne...

— Apprenez qu'on demande *du vin de Champagne, du vin de Bordeaux.*

Et comment avez-vous mangé votre pain ?

— Je l'ai coupé proprement avec mon couteau.

— *On rompt son pain, on ne le coupe pas.* Et le café, vous l'avez pris ?

— Oui, comme tout le monde ; il était brûlant, je l'ai versé par petites portions dans ma soucoupe.

— Mais personne ne l'a fait, j'en suis sûr. *On boit son café dans sa tasse et on ne le verse jamais dans sa soucoupe.*

Le brave professeur resta confondu. On peut savoir le latin et le grec et ne rien savoir aux usages du monde.

Puérilités, s'écriera-t-on. Soit, des puérilités ; mais « de combien de puérilités, notre existence se compose-t-elle à bien considérer ! Inculquées dès l'en-

fance, ces habitudes qui constituent l'homme et la femme de bonne société, ne se perdent plus, et on ne peut s'imaginer combien elles font défaut et causent de tort réel aux hommes et aux femmes qui ne les pratiquent point ! Que de fois un jeune homme voit sa carrière brisée, une haute protection lui manquer, une préférence être accordée à un autre ayant moins de mérite peut-être mais qui s'attache à ces puérités !... »

Nous n'avons pas besoin de dire que c'est de la dernière inconvenance de mettre dans sa poche quoi que ce soit des choses servies à table. Un banquier bien célèbre et plusieurs fois millionnaire, n'oublie jamais au dessert de mettre dans sa poche fruits et bonbons soi-disant pour sa chatte. Un homme d'esprit et de talent, trop connu pour que nous le nommions, a aussi la déplorable manie de ramasser tous les petits os pour son chien. Inutile de dire que ces deux exemples sont ridicules et qu'on ne doit pas les imiter. Il faut être millionnaire d'esprit pour se permettre de semblables écarts et encore !

Voici une autre anecdote qui prouvera à quels désagréments on s'expose en bourrant ses poches des bribes du repas auquel on est invité.

Le grand Condé donnait un jour à dîner à de pauvres officiers ; vers la fin du repas, un domestique vint dire au prince qu'il manquait un couvert d'argent. Un des convives s'écria qu'il connaissait le voleur et n'hésita pas à désigner un vieil officier qui avait glissé dans sa poche un objet enveloppé de papier.

Quand on voulut le fouiller, le pauvre diable s'y opposa énergiquement. Cette opposition énergique, la honte qu'éprouvait l'accusé, les larmes qui jaillirent de ses yeux, touchèrent le prince qui répliqua :

— Messieurs, il n'y a ici que des honnêtes gens, on ne fouillera personne.

L'officier ne trouvant pas cette satisfaction suffisante pour son honneur, supplia le prince de lui accorder un entretien particulier. Arrivé dans son cabinet, il se jeta à ses genoux :

— Monseigneur, dit-il en tirant un petit paquet, j'ai une femme et quatre enfants qui ne mangent pas souvent du poulet, et j'ai cru, sans vous faire tort devoir leur apporter... cette carcasse de poulet.

— Messieurs, dit le prince de Condé en ramenant l'officier, votre camarade est innocent, j'en donne ma parole d'honneur. Je vous le présente comme mon ami et dès demain, son couvert et celui de sa famille seront mis tous les jours à ma table.

Le malheureux ne put guère en profiter. L'affront qu'il avait subi détermina chez lui une congestion qui l'emporta en quelques jours.

A table, il faut bien se persuader que la politesse exige que chacun se rende utile, nécessaire, sache découper et servir. C'est toute une éducation à faire. Je connais une dame de quarante ans, qui froissée des reproches qu'on lui faisait sur sa maladresse à table, apprit à découper et servir, de manière à passer maîtresse en cet art. Voici quelques notions à ce sujet.

Le meilleur morceau de bœuf est l'endroit le plus entrelardé de maigre et de gras : le petit côté de l'ailoyau est le plus tendre et le plus recherché.

La longe de veau se coupe par le milieu où elle est le plus charnue et l'on présente le rognon aux gens que l'on veut honorer.

Dans un cochon de lait les morceaux des gourmets sont la peau et les oreilles ; dans le lièvre, le levraut et le lapin, ce sont le râble, les cuisses et les épaules.

Les pigeons en ragoût ou rôtis se coupent en travers par la moitié. L'aile du perdreau est délicieuse, la cuisse d'une bécasse est excellente.

Quand on découpe un poulet, il faut d'abord lever les cuisses et les ailes. Les blancs de chapon et les aiguillettes du canard sont réservées aux personnes que l'on considère le plus.

Comme nous l'avons déjà dit, on ne touche le poisson qu'avec une cuiller, jamais avec un couteau. Dans la sole, comme dans tous les poissons plats, le meilleur morceau est le milieu; dans le saumon, le brochet ou la carpe, c'est le dos.

Le quartier de fromage qui vous est présenté ne doit pas être épointé, il faut le couper dans toute sa longueur.

Les pièces montées qui figurent au dessert ne sont quelquefois placées là que pour le coup d'œil, — ce qui est même ridicule. Les convives auront soin de demander grâce pour ces édifices faits plus pour les yeux que pour la bouche. C'est à la maîtresse de maison de condamner et exécuter la pièce qui peut faire plaisir aux convives.

Dans un grand repas, il peut arriver qu'on ignore toutes ces minuties exigibles à la table du riche; mais non seulement il ne faut pas s'en moquer, mais encore les appliquer à la table la plus modeste.

M. le duc de Bourgogne, élève de Fénelon, invita un jour à sa table un officier qui, connaissant mieux les usages de la guerre que ceux de la cour, commit maladresses sur maladresses.

— Monsieur, dit le duc à ce convive honteux des railleries des autres convives, vous dînez souvent avec moi, vous m'apprendrez les choses de la guerre et je vous apprendrai les choses de la cour.

Excellente leçon donnée aux railleurs qui oublient que ne pas connaître les usages du monde n'est qu'une faute à réparer et qu'une impolitesse de ce genre est irréparable.

Nos aïeux et même nos pères avaient l'habitude de chanter au dessert. Cette coutume s'est perdue. Au-

jourd'hui c'est considéré comme de mauvais ton et cela se comprend, *la soirée* avec chant et sauterie succédant presque toujours au dîner.

Les toasts et les discours appartiennent aux dîners de corporation. Pourtant on peut porter un toast à la maîtresse de maison quand on est le principal invité, le plus âgé ou le plus notable. Pour porter un toast on se lève à demi, on tend son verre et l'on dit : « Je bois à » Les convives l'imitent et on trinque les verres, *seul moment où cela soit permis*. Les toasts se portent aussi à la santé des personnes absentes et dont l'absence est regrettée.

Prenez pour règle de vous modérer en mangeant et surtout en buvant. Manger et boire sans nécessité est aussi condamnable qu'impoli. Les gens bien élevés ne s'enivrent jamais ; quelquefois ils se permettent *la pointe* ou se donnent ainsi qu'on le dit en Belgique *une petite rougeur*.

Ne vous curez pas les dents avec votre couteau ce qui est malpropre, ni même avec un cure-dents, ce qui n'est pas convenable. Dérobez-vous pour le faire de manière que personne ne vous voie. Et quand vous vous levez de table, ne pliez pas votre serviette.

L'usage des bols pleins d'eau tiède pour se rincer la bouche et les doigts, est excessivement commode mais on doit en user avec circonspection, et généralement y tremper simplement l'extrémité des doigts. Si on éprouve le besoin de se rincer la bouche, il faut éviter de faire du bruit avec le liquide et on doit ensuite mettre discrètement sa main devant sa bouche pour le rejeter.

Enfin, — usage anglais qu'on doit proscrire — ne vous esquiviez pas à la suite d'un dîner sans saluer ou rien dire. C'est une grossièreté.

Pour les autres recommandations et tout ce qui concerne le service, nous en avons déjà parlé et n'y reviendrons pas.

Petites réunions, thés et soirées.

Ces réunions sont excessivement agréables et excluent toute cérémonie ; on s'y amuse d'autant plus que l'intimité et le sans-gêne y règnent. Elles se composent d'une trentaine de personnes environ.

Les *thés* se répètent tous les huit ou quinze jours. L'invitation se fait pour toute la saison. Une grande toilette est inutile.

Le thé se sert vers onze heures au salon, sur une table dite américaine ou sur un grand plateau. Il vaut encore mieux faire apporter la table toute servie. Comme on n'a pas besoin de domestiques on fait le service soi-même.

Au-dessus de trente personnes, ce n'est plus un thé mais une soirée : on fait alors circuler des plateaux chargés de sirop et de punch et à minuit on ouvre les portes de la salle à manger où le thé est servi.

Pour une soirée, la toilette d'apparat est recommandée.

D'habitude on danse ou on fait de la musique, mais ce n'est ni un bal ni un concert.

Bals.

Ils commencent très tard. Il faut pour le bal que les dames aient une toilette décolletée et que les hommes soient en frac, gilet noir découvert, cravate blanche et gants clairs.

Voici quelques recommandations données par une femme d'esprit autant que de goût :

« Le cavalier ne doit jamais en dansant passer la main autour de la taille d'une jeune fille, il pose la main plate à peu près au milieu du dos en bas de la taille. C'est très mauvais genre de valser sans tenir la main de sa danseuse.

Le mouchoir et l'éventail sont tenus par la main de la danseuse posée sur l'épaule droite du cavalier.

Le jeune homme qui a invité d'avance se présente dès les premières mesures de l'orchestre. Il s'incline devant sa dame, celle-ci se lève et accepte le *bras droit* qu'on lui offre. C'est toujours à la droite de son cavalier que la danseuse doit se trouver au quadrille.

Après la danse le cavalier offre de nouveau le bras droit à sa danseuse et la reconduit à sa place. Le jeune homme s'incline, et la dame répond par une révérence.

Promener sa danseuse après la danse, n'est pas reçu, sauf dans des cas que le bon goût peut seul apprécier. De même un jeune homme ne doit toucher à aucun des objets tenus par la jeune fille, ni lui offrir un bouquet ou des fleurs. Un fiancé seul peut se le permettre avec l'autorisation de la mère. »

En voici d'autres puisées à de bonnes sources :

Une jeune dame ne va pas au bal sans son mari ; si ce dernier est absent, elle doit se faire accompagner d'une dame âgée, — *un chaperon*, qui répond d'elle comme si c'était sa fille.

La mode des carnets existe toujours ; on inscrit toutes les dames qui ont bien voulu vous faire *l'honneur* (et non le plaisir) de danser avec vous.

Les gants ne se quittent jamais : on ne serre pas la main de sa danseuse, on ne lui parle pas dans l'oreille, on évite de faire trop souvent danser la même personne, et enfin on fait quelquefois danser celles que leur peu de charmes force à faire tapisserie.

Il est de la plus grande impolitesse de refuser une invitation ; il faut avoir de sérieux motifs pour le faire. Ne dansez plus si vous avez refusé. Ceci n'est applicable qu'aux dames, car les messieurs ne sont pas invités.

Un jeune homme invité dans une maison prie à danser avant toute autre, la maîtresse de céans ou sa

filles ; il doit toujours *savoir danser*. Quand on s'arrête pour respirer, au milieu d'une valse ou autre danse, le danseur doit faire halte devant la place de sa danseuse et où se trouve sa mère. C'est sur ce siège qu'il dépose son claque pour danser.

Et dernier conseil aux jeunes gens et aux jeunes filles, ne vous regardez pas dans la glace, en saluant, causant ou dansant.

Jeux divers. Jeux de société.

Aujourd'hui le jeu est de mode dans tous les salons et nous devons aussi quelques conseils de politesse et de savoir vivre aux joueurs.

« Que vous gagniez ou que vous perdiez restez toujours maître de vous-même.

Soyez modeste dans le triomphe et calme dans le revers. N'usez jamais rigoureusement de vos droits. Avant le droit, au jeu, il y a la politesse.

A quelque jeu que ce soit, s'il y a doute sur un coup, inclinez vous sans débats devant l'opinion de la galerie ou de votre adversaire.

Soyez indulgent pour les mauvais joueurs.

Dette de jeu, dette d'honneur. Ne jouez pas si vous n'avez pas d'argent.

Mais, si l'on doit payer dans les vingt-quatre heures, il est de très mauvais ton de réclamer sa dette.

N'oubliez pas de mettre votre mise et ne cherchez jamais querelle. »

Avant de commencer le jeu, il faut le régler. Ne proposez pas de jouer trop gros jeu, ce serait vous exposer à être soupçonné d'avidité et de passion, ni de jouer petit jeu, on vous accuserait de mesquinerie et de petitesse. Aussi il vaut mieux laisser le partenaire proposer l'enjeu.

Inutile d'insister sur cette recommandation quand

on est à une table de jeu où il y a des dames et des personnes d'un rang ou d'un âge élevés.

Quand on commence la partie on salue par une légère inclinaison de tête les personnes avec qui l'on joue en leur distribuant les cartes pour la première fois. On ramasse toujours les cartes quand c'est à une dame *de faire*.

Ne reprenez jamais à votre partenaire les cartes pour les battre. C'est prouver qu'on le soupçonne et un soupçon de ce genre dans une bonne société est une grosse impolitesse.

Quand on ne joue pas et que l'on parie, il faut mettre de la discrétion dans ses paroles et les conseils qu'on peut être appelé à donner. Il ne faut pas non plus ramasser son gain avec empressement.

Un jour, un jeune officier se tenait derrière une grande dame qui jouait à l'écarté et il pariait pour elle. La chance se déclara pour lui avec une telle opiniâtreté qu'au bout de six ou huit passes, l'officier gagna un monceau de pièces d'or.

Les ramasser était difficile. La grande dame avait des formes très opulentes et le jeune homme était très grand. Enfin il se risque, étend le bras en se haussant sur la pointe de ses pieds et ramasse l'or sur le tapis ; mais, soit émotion, soit manque d'équilibre, il laisse tomber la pluie d'or qui inonde la dame.

— Me prenez-vous pour Danaë ? s'écria celle-ci.

L'hilarité des témoins de cette scène ajouta à la confusion du jeune joueur, qu'on n'appela plus que le petit Jupiter.

En outre ne vous mettez pas sur le dos des joueurs, ne les serrez pas de trop près, ne vous appuyez pas sur leurs épaules.

Un homme de la cour jouait aux cartes et était impatienté par un homme à vue courte et à long nez qui s'avancait jusque sous sa figure pour mieux voir le jeu. A un moment donné le joueur tira son mou-

choir et moucha le nez de son importun voisin, en s'écriant :

— Ah ! pardon, je l'ai pris pour le mien !....

Dans les soirées il ne se fait guères d'autres jeux que les jeux de cartes, écarté, wisht, lansquenet, piquet, etc. — Il faut donc connaître ces jeux, ainsi que les dames, les échecs, le billard, non pour y être fort et gagner la partie mais pour se rendre utile s'il manque un partenaire ou émettre son opinion à propos de quelque coup dont la galerie s'entretiendrait.

Les demoiselles ne jouent jamais.

Inutile de dire que les cartes doivent toujours être neuves.

Les petits jeux de société plaisent encore quoique bien démodés. Les uns exigent de l'activité, du mouvement, de la mémoire ; d'autres, de l'esprit, de la finesse ; tous, beaucoup d'attention, de délicatesse et de réserve. On les varie en les entremêlant d'agréables récits, de chants, de musique, de citations courtes et piquantes, de charades, etc...

Il faudrait un volume entier pour décrire ces différents jeux, tels que *les homonymes*, *les proverbes*, *le secrétaire*, *la sellette* et tant d'autres que crée l'imagination des jeunes gens ; sans compter ceux qui sont connus de tout le monde, tels que *le corbillon*, *le chat*, *la main chaude*, *le furet*, *le collin-maillard*, etc. Il faut de la circonspection en jouant à ces jeux innocents, c'est là surtout qu'un jeune homme montre qu'il est délicat et bien élevé.

Mais aujourd'hui, on use moins de ces jeux ; on préfère *sauter* ou faire de la musique, aussi terminerons-nous ce chapitre par les *concerts*.

Là, il n'y a pas de règles à donner, ni à suivre. C'est encore une affaire de tact. De même qu'on doit par politesse trouver bon un mauvais dîner, de même on doit sans rien dire se laisser souvent écorcher les oreilles.

DE LA POLITESSE.

Les dames sont placées au premier rang, les messieurs derrière. On garde le plus profond silence, on s'abstient de battre la mesure ou de fredonner, d'applaudir ou de faire de grands gestes d'admiration

Une dame est-elle au piano, on doit se tenir derrière son tabouret pour retourner les feuillets. Si l'on vous prie de chanter ou de jouer, ne vous faites pas prier à moins d'être complètement inhabile. Soyez simple et naturel. Pas de grimaces.

Si le concert est donné par des amateurs étrangers au salon ou des artistes, vous avez le droit d'applaudir mais discrètement.

N'oublions pas, pour conclure, que la musique étant un supplice quand ce n'est pas un amusement, il ne faut pas en abuser. On ne devra donc sacrifier à cette rage de musique qu'entre amis et dans les réunions intimes, où le thé peut faire passer les mauvais chanteurs.

TROISIÈME PARTIE

DES USAGES DU MONDE AU DEHORS

CHAPITRE PREMIER

DU SAVOIR-VIVRE COSMOPOLITE, EN VOYAGE, A LA CHASSE,
EN UN MOT AU DEHORS DE SA MAISON ET DE SON PAYS.

Il est bon de connaître un peu sinon à fond, les usages des pays avec lesquels on peut être à chaque instant en rapports d'affaires ou d'amitié. La vieille politesse française est encore renommée, bien que nous laissions perdre son prestige. Donc ne pas la laisser dégénérer est le devoir de tout Français bien élevé.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de savoir si les Lapons se frottent le nez contre le vôtre pour vous prouver leur amitié, ni de connaître toutes les coutumes fantaisistes des pays en dehors de la zone de notre civilisation, mais bien de connaître les plus simples règles de la politesse et du savoir-vivre chez les peuples que nous sommes appelés à fréquenter.

Nous le ferons brièvement de manière à ne donner que ce qui est essentiellement utile.

En Angleterre, quand on arrive à la campagne ou à la ville, ce sont les voisins qui font visite les premiers aux nouveaux arrivés. *C'est le contraire chez nous.*

Quand un jeune homme se marie, les relations ces-

sent et ne se renouent qu'avec l'assentiment de sa femme.

Le droit de préséance règne dans la société anglaise. Quand on donne le bras à une dame pour passer dans la salle à manger, on la fait entrer la première.

Les cornes faites à une carte de visite, indiquent le nombre des personnes auxquelles la visite était destinée.

On n'envoie pas de lettres de faire part pour un mariage. Les fiancés envoient leurs cartes attachées par un fil.

En Allemagne, on en fait part par la voie des journaux. Du reste, dans tous les pays du Nord, comme en Amérique, les fiancés s'engagent eux-mêmes et ne font part de cet engagement à leurs familles que dès qu'ils le jugent utile. Cet engagement est sacré. La loi le protège. Chez nous, où la loi est muette à cet égard et où toute promesse de mariage même écrite n'a aucune valeur, cette coutume serait trop osée.

En Angleterre et en Amérique, les jeunes filles sortent seules et dès qu'elles ont choisi un fiancé, elles sortent avec lui.

Un Anglais ne saluera pas une dame dans la rue, si cette dame ne l'y autorise en commençant elle-même. Il ne donne pas une poignée de main sans avoir ôté son gant.

Une femme de chambre anglaise est appelée par son nom de famille tout court, jamais par son nom de baptême. La fille aînée d'une famille est distinguée par le nom de son père, tandis que les plus jeunes se désignent toujours par le prénom. Le fils aîné ne porte le nom de son père qu'à la mort de ce dernier dont il hérite du titre : le frère qui suit reprend le nom que portait l'aîné. Le titre *lady* ne se donne qu'aux filles nobles.

En Russie, en Italie, en Allemagne, les jeunes filles portent le titre de leurs parents et tous les enfants

ont droit au même titre. C'est ce qui explique la multitude de princes russes, italiens et de baronnes allemandes.

Les Russes se saluent réciproquement en sortant de table. Dans toute réunion les jeunes filles restent ensemble et aucun jeune homme dans le salon où elles se tiennent. Si l'on danse, une personne âgée va les chercher.

En Espagne, en Russie, en Pologne, en Autriche, en Italie, l'usage de baiser la main est très en faveur. Malheureusement il s'est perdu en France.

Les deuils se portent : chez les Chinois, en blanc ; chez les Turcs, en bleu ; chez les Égyptiens, en jaune ; au Pérou, en gris. Il est facile de comprendre que ces deuils se portent avec beaucoup plus d'indifférence que chez nous. On aura beau faire, la couleur noire est la seule qui convienne au deuil.

Chez les autres peuples, les divers usages sont souvent contradictoires et il est préférable d'examiner et d'observer avant de se froisser des façons d'agir des étrangers envers nous. D'abord il faut se conformer à leurs mœurs et coutumes et les suivre tout le temps qu'on est leur hôte. Si votre hôte est poli, c'est à son tour de se rapprocher de vos habitudes.

Dans tous les pays, il ne faut jamais s'excuser ni demander la permission de ne pas être poli. On se gêne voilà tout. Se gêner pour les autres, sacrifier sa personnalité, être bienveillant, n'est-ce pas la vraie délicatesse du cœur ?

En voyage.

Nous avons déjà traité ce sujet assez longuement, mais nous y revenons à un autre point de vue, tout en prenant soin de ne répéter que ce qui est essentiel et utile.

En chemin de fer, en omnibus, dans toutes les voitures publiques, il est de mauvais goût d'entreprendre des conversations avec ses voisins ; on s'expose à être pendant quelques heures l'interlocuteur, le camarade, presque l'ami, de gens qui dans la vie ordinaire ne vous inspireraient que de l'antipathie. A plus forte raison, nous faisons défense expresse de serrer la main à ces gens-là, à moins d'une présentation faite par une tierce personne en laquelle nous avons toute confiance.

Ceci est absolu et sans exceptions.

Une autre règle encore plus générale qu'absolue, c'est que la bienséance des voyages beaucoup moins rigoureuse que celle de la société, ordonne seulement que l'on ne cause nulle gêne à ses voisins et qu'on laisse tout voyageur libre de parler ou se taire, de lire ou de dormir.

Quand on part en voyage, il est d'usage de faire sa visite d'adieux et de demander à ses connaissances si elles ont des commissions. Mais il est indiscret de charger un ami de paquets encombrants. On peut lui donner une lettre, une carte, un souvenir, quelquefois même une commission verbale suffit.

Si l'on va dans un pays pour lequel on exige un passe-port, il est bon que les dames sachent qu'elles ne peuvent l'obtenir qu'avec l'autorisation écrite de leur mari.

Aux tables d'hôte, une toilette soignée est nécessaire, mais on ne doit pas se décolleter comme le font certaines dames anglaises. De même si les dames ne doivent pas y soutenir une conversation avec leur voisin de table, de même aussi elles ne doivent pas afficher une pruderie exagérée.

On doit éviter de longs séjours à l'hôtel quand on a des jeunes filles. La table d'hôte et le salon dit de conversation, où tous ont le droit de parler, est un endroit où l'on doit rester le moins possible.

Parisiens, ne vous moquez pas des provinciaux. Rappelez-vous que toutes les personnes d'esprit, de talent, de génie même, toutes les femmes jolies et distinguées, viennent de province en majeure partie, y ont vécu et parfois y vivent encore.

« Depuis le salon où trône une reine entourée d'hommages jusqu'à la mansarde où travaille en chantant une pauvre ouvrière, depuis madame Tallien jusqu'à Frétilton, partout vous rencontrez la province. Les femmes de province ont la politesse des manières, celles de Paris ont la politesse de l'esprit. On aime une Parisienne pour ses défauts, une provinciale pour ses qualités. »

Nous approuvons ces paroles sensées de Taxile Delord et nous prions encore nos voyageurs d'être pleins de réserve pour les provinciaux et même pour les étrangers.

A la campagne.

La vie à la campagne se résume en trois mots : *simplicité* et *hospitalité* de la part de ceux qui y demeurent, *liberté* pour ceux qui y vont.

Dès qu'on arrive on fait ses visites. Là, pas de cartes, ce serait prouver qu'on ne désire pas nouer de relations tout en prouvant son savoir-vivre. A la campagne, en dehors des repas, on sert toujours des rafraîchissements ; on n'astreint ses visiteurs ou ses hôtes à aucune étiquette et on ne les promène dans sa propriété pour la faire admirer que si l'hôte, par politesse, en a exprimé le désir. Celui-ci, en retour doit trouver tout bien et tout beau.

Il ne faut jamais aller à la campagne d'un ami, si on n'a pas été invité ou si l'on n'a pas prévenu. On risque de gêner et d'être reçu froidement. De là des froissements et des inimitiés.

On évite d'y aller en trop grand nombre. A la cam-

pagne on n'a souvent de vivres que pour un certain nombre restreint d'invités.

Il est indiscret, même sur l'invitation de son hôte, de cueillir des fleurs ou des fruits. Si votre hôte vous offre de vous couper un bouquet, soyez sûr que vous lui ferez plaisir en refusant.

N'allez jamais chez les autres si vous êtes malade et si la vie champêtre vous déplaît; ne vous faites pas d'ennemis des domestiques et des chiens, récompensez les uns et flattez les autres.

On vous laisse libre, mais votre hôte a droit à beaucoup de discrétion de votre part. Ne le troublez ni dans ses visites, ni dans ses affaires. Ne négligez pas votre toilette sous prétexte de sans-gêne. Au contraire attachez-vous surtout pour le dîner à faire une toilette convenable. Sous ce rapport, du reste, on n'a qu'à se conformer aux usages de la maison.

Nous finissons ces notes par les lignes suivantes, que nous prions de méditer :

« La charité est plus facile à pratiquer à la campagne, selon les lois divines, qu'à la ville; les bonnes paroles, l'urbanité, l'affabilité, font plus de plaisir que les dons aux paysans qui n'ont souvent ni de grands besoins ni de grands désirs. S'intéresser à leur famille, à leurs affaires, à leurs maladies est d'un cœur noble et généreux. Les plus grandes dames précisément à cause de leur naissance, se départissent envers leurs paysans des airs rogues et fiers qu'on leur verra parfois avec la bourgeoisie. Elles donnent des poignées de mains, embrassent les enfants, s'asseyent dans les chaumières à côté des vieillards et des infirmes.

« Il est d'usage encore dans les campagnes de se saluer sans se connaître quand on se rencontre sur les chemins, riches et pauvres, jeunes et vieux également. »

Résumons-nous. Pour faire les honneurs de chez soi, il faut du tact, de la finesse, l'usage du monde, une

grande égalité d'humeur et une grande obligeance. Être charmé d'une visite et laisser à ses hôtes une grande liberté, voilà la clef du savoir-vivre.

Les devoirs de l'hospitalité sont assujettissants et onéreux, raison de plus pour les observer avec délicatesse.

D'un autre côté, c'est aux invités de rendre la politesse par une discrétion complète et en causant le moins d'embarras possible. Bref, qu'ils ne soient pas plus gênants que gênés.

A la chasse.

Voici quelques usages de savoir-vivre qui pourront servir aux chasseurs :

Quand on chasse avec des amis, on ne doit jamais tirer sur le gibier qui part devant l'un d'eux avant que celui-ci ait fait feu ou ne vous ait invité à tirer. En agir autrement est impoli.

Ne négliger aucune mesure de prudence par fanfaronnade. Ne pas sauter les fossés ni traverser les haies sans décharger son fusil. Fuir les myopes, et enfin ne jamais viser ses amis en plaisantant même si l'arme n'est pas chargée.

Quand on se réunit plusieurs pour louer une chasse, le butin se partage à la fin de la journée. Les adroits payent pour les maladroits.

Si c'est le propriétaire qui engage à chasser sur ses terres, il offre une bourriche de gibier à chacun de ses invités. Si l'on passe plusieurs jours dans la propriété, la bourriche est envoyée à la famille.

On doit rétribuer le garde de la propriété, éviter de ne point disputer sur la valeur des coups ni s'en faire honneur aux dépens des autres, même si on est dans son droit.

Tout chasseur, tout menteur. Ne pas faire de ces

réécits fantastiques dont les chasseurs abusent, mais, si on en raconte devant vous, les écouter sans impatience, ni sans manifester de doute.

Aux bains de mer. Aux eaux.

Les voyages aux bains de mer et aux eaux sont très à la mode. Ce n'est pas toujours par santé qu'on y va, c'est plutôt par plaisir et quelquefois pour faire du genre.

Oui, il est de bon ton de quitter son chez soi, ses petites habitudes de famille, son confortable pour aller dans une auberge commune passer quelques jours ou même quelques mois.

Cependant les villes d'eaux sont pleines d'ennuis et de dangers, d'ennuis pour les hommes, de dangers pour les dames.

Aussi ne donnerons-nous qu'un conseil : Si votre santé nécessite votre présence aux eaux, choisissez celles des villes qui ne sont pas seulement un prétexte à bals et soirées, jeux et spectacles, ou bien alors, sachez vivre paisible au milieu du bruit et isolé au milieu de la foule.

De plus méfiez-vous de ces connaissances qui se font trop légèrement dans les hôtels et dans les casinos. M. de Marennes disait avec raison « qu'il mérite plus qu'on ne pense généralement de se préoccuper des personnes auxquelles on *s'attelle* en public ou dans une réception. »

Donc, il faut se méfier pour nous d'abord, pour notre famille ensuite et surtout pour nos filles, des connaissances d'hôtel, de casinos, faites aux eaux et aux bains de mer, et n'agissons qu'après informations. On demande bien des références pour un employé ou domestique, pourquoi n'en exigerait-on pas pour un ami ? Les amitiés sont des biens trop rares pour

qu'on ne prenne pas beaucoup de précautions quand il s'agit de s'en créer.

Les jeunes filles, les femmes que leurs maris laissent libres, sont les plus exposées. La vie d'hôtel, les casinos, les tables d'hôte, les bals, les fêtes où tous les mondes se trouvent mêlés sont remplis de dangers pour elles.

C'est aux eaux, qu'on fait, surtout en pique-nique, des parties de plaisir. Elles coûtent fort cher, ces parties, et sont difficiles à organiser. Les messieurs doivent se charger de tout et payer. Les dames ne paient pas, leurs maris ou leurs pères ou leurs parents paient pour elles. Si elles sont seules dans la société, sans parents, les hommes paient leur quote-part. Du reste la délicatesse des uns et des autres est le meilleur guide en cette circonstance ; en société, les questions d'argent ne doivent jamais, dans aucun cas, être même effleurées.

On doit éviter entre amis et connaissances de se remettre de l'argent, il vaut mieux faire un échange de politesses. Si une personne vous offre une loge ou une stalle au théâtre, faites en sorte de répondre par une politesse équivalente. « Une autre fois » sont les termes polis qui répondent à l'offre d'un rafraîchissement.

Il faut savoir vivre cependant avec tous ceux qui vous entourent sans les froisser et ne jamais se montrer embarrassé vis-à-vis d'eux. On peut être timide sans être gauche et emprunté.

De même il ne faut pas négliger de donner, sans affectation, à chaque personne le titre qui lui revient. Monsieur et madame sont toujours suffisants, mais quand on parle à un officier, on peut le dénommer par son grade : capitaine, major ou général, à un prince du sang, l'appeler monseigneur, ou bien Votre Altesse royale ou impériale, ainsi de suite. On ne dit pas : Bonjour, comte ou marquis, mais on ne dira

jamais madame la générale, la préfète, la présidente ou la notairesse.

Ceci est applicable surtout aux casinos, où le simple roturier coudoie un prince, où un vendeur de bestiaux peut avoir à parler à une Altesse.

Autre recommandation à ceux qui fréquentent les bals des casinos, qu'on peut appeler sans crainte et malgré les invitations personnelles, des bals publics :

Sachez danser, un maladroit n'est jamais excusable. Que direz-vous d'un danseur « qui marche sur les pieds de ses voisins, déchire les robes de ses voisines, brouille les figures d'un quadrille, enfonce ses coudes dans le dos de ses partenaires et finalement se laisse choir en entraînant sa danseuse ? » Dans un salon passe encore, mais dans une salle de casino, est-ce possible ?

Terminons par ces mots à l'adresse de ceux qui vont aux eaux dans les pays étrangers :

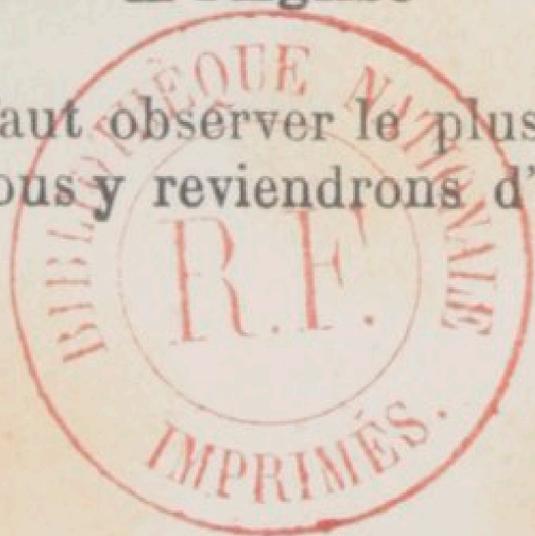
Méfiez-vous de la roulette. Il y a autour de ce jeu proscrit en France, une certaine classe de la société qu'on ne doit pas fréquenter. Libre aux honnêtes gens et surtout aux gens du monde qui s'y fourvoient de hanter ces tapis francs, mais nous ne conseillerons à personne d'imiter ces voyageurs qui ne vont aux eaux que pour faire sauter la banque.

Ce n'est pas la banque c'est presque toujours le joueur qui saute. Il est venu en chaise de poste, il part en devant au maître d'hôtel.

Et puisque nous suivons les lois de la politesse en dehors de chez nous, quittons ces lieux profanes pour entrer

A l'Eglise

C'est là qu'il faut observer le plus sévèrement les bienséances. Nous y reviendrons d'autres fois dans



le cours de ce livre, mais posons comme thèse générale qu'un homme bien élevé doit se conduire avec décence dans tous les temples fût-ce celui de Brahma ; par respect sinon pour un Dieu qui n'est pas le nôtre, du moins pour les hommes qui croient en ce Dieu.

On ne doit jamais se présenter à l'église sans être mis proprement ; ôter ses gants en entrant pour offrir l'eau bénite est une prévenance qu'apprécient les personnes pieuses et polies.

Notre maintien doit être modeste et recueilli. Ne crachez pas par terre, ne riez pas, ne parlez pas haut, ne restez pas assis, s'il faut être à genoux, en un mot sachez vous humilier devant cet autel où trône un Dieu tout d'humilité, de pardon et de charité.

Il en est qui visitent une église à titre de monument curieux. Quoi de plus naturel en voyage ? mais on doit avoir soin d'y faire le moins de bruit possible et de ne pas troubler les offices ou le recueillement des personnes qui y prient.

Surtout dans ce cas, n'y donnez pas le bras à une femme.

N'y affichez pas des toilettes excentriques, des couleurs voyantes.

Ne suivez pas les cérémonies d'un œil curieux et moqueur.

Ne quittez pas l'église pendant un sermon.

N'oubliez pas qu'un prêtre s'appelle monsieur le Curé ou monsieur l'Abbé, un évêque, Monseigneur ou Votre Grandeur. On ne leur touche pas les mains, on baise la bague de l'évêque en s'inclinant devant sa bénédiction.

Enfin soyez poli dans la maison de votre Dieu, comme vous l'êtes dans la maison de votre hôte. Est-ce trop exiger ?

Au Palais

Le temple de la Justice, pour nous servir un mot suranné, exige de vous la même politesse que le temple de Dieu.

La salle des Pas-Perdus a ses immunités, on s'y promène et on y cause de ses affaires comme chez soi ou dans un cabinet. Les groupes s'isolent, les avocats sont consultés et donnent des consultations, c'est l'antichambre de l'audience et pour ainsi dire la Préface.

Devant la cour, devant les juges, dans le cabinet d'un magistrat, on est tenu d'observer correctement les moindres règles de la politesse. On risque souvent une amende ou même de la prison pour s'en être écarté.

On doit toujours être découvert, attendre qu'on vous interroge, répondre aux questions qui vous sont faites, ne témoigner ni impatience, ni colère, être humble, soumis, respectueux. Dans la salle où l'on juge, observez le plus grand silence comme à l'église et comme à l'église aussi n'y affichez pas de toilette voyante. Soyez sévère dans vos habits comme dans votre tenue.

Quand vous appelez un avocat, désignez-le par le titre de Maître un tel. N'appellez jamais un président ou un magistrat en fonctions par son nom de famille, mais M. le Président ou M. le Juge. N'oubliez pas que si la loi doit être respectée, ceux qui sont chargés de la faire respecter, ont droit aux plus grands égards.

Au Parlement.

De même à la Chambre des députés ou au Sénat. Vous n'êtes là qu'en simple spectateur, assistant sans mot dire aux luttes parlementaires. Les applaudisse-

ments vous sont interdits, la parole vous est défendue, vous devez rester découvert et dans une attitude respectueuse. Vous le devez bien aux représentants de la nation.

Enfin, pour nous résumer, que vous soyez à l'église ou au bal, à la Chambre des députés ou dans un salon, vous vous devez à vous-même une tenue correcte et la plus grande politesse. En vous faisant honneur, vous faites honneur aux autres.

Et comme dernière règle de conduite, je livrerai à votre étude les lignes suivantes :

« Ne pas chercher à s'imposer (dans le monde), ne pas précipiter ses visites, c'est se préparer un succès. Montrer de l'importunité, c'est s'exposer à un échec.

« Il faut savoir en même temps se faire désirer et montrer de l'empressement. Ne pas s'avancer, en public surtout, auprès des gens plus haut placés, avant d'être bien sûr du terrain sur lequel on marche, car on ne se relève pas d'un insuccès. Il vaut mieux se tenir un peu en arrière, se poser plutôt en solitaire et en sauvage, que se compromettre en compagnie d'une coterie au-dessous de soi...

« Pour se faire admettre, ainsi qu'on y aspire généralement dans un milieu plutôt au-dessus qu'au-dessous de celui auquel on appartient, il faut avoir du mérite, de la distinction, du talent. La fortune ne joue ici qu'un rôle secondaire...

« Si l'on est aimable, si l'on porte des ressources en soi-même pour être agréable en société, on ne peut que se faire aimer et être recherché. »

A ces paroles d'une femme versée dans la science du monde, nous n'ajouterons rien, sinon que la distinction ne se donne pas, elle s'acquiert peu à peu. Quant au talent et au mérite, n'en a pas qui veut. La modestie, la délicatesse du cœur et de l'esprit y suppléeront, c'est la règle indispensable de la politesse qu'on exige dans le monde.

CHAPITRE II

CORRESPONDANCE. — CONVERSATION.

La correspondance est la pierre de touche de la politesse.

Il ne suffit pas d'avoir du style, d'écrire correctement avec élégance et clarté, il faut encore connaître le savoir-vivre, et prouver son tact et son usage du monde jusque dans la disposition de la lettre, le papier employé et les formules suivies.

Une lettre doit être propre, soignée, écrite lisiblement et autant que possible sans rature, ce qui n'est permis qu'entre amis, sur du papier blanc, non glacé, à initiales en blanc ou en noir.

Une jeune fille peut se servir de papiers de diverses couleurs.

Voici comment on s'écrit entre égaux, — non entre intimes, ce qui éloigne toute idée d'étiquette.

A peu près au milieu de la page, un peu à droite, on met, Monsieur ou Madame et on commence sous ce mot, en laissant une petite marge pour terminer à deux centimètres du bas de la feuille. On tourne les feuilles et si l'on n'a plus que quelques mots à mettre, on les met sur le recto de la deuxième feuille. Si la lettre est estimée devoir être longue, on continue sur le verso de la première au quart à peu près de la hauteur du papier. Ainsi des autres feuilles.

Les formules : « Tout à vous ou votre dévoué » se mettent sur une petite ligne isolée un peu à droite, en dessous la signature et l'adresse.

Nous conseillons de mettre toujours l'adresse. La lettre venant à s'égarer ou n'arrivant pas à son adresse, vous revient et vous ne risquez pas avoir

ainsi commis l'impolitesse de n'avoir pas répondu ou n'avoir pas écrit, la lettre retrouvée fait foi de votre politesse et devient votre excuse.

La date se met indifféremment à la fin ou en tête de la lettre.

Une jeune fille signe de son nom de famille précédé de son prénom, une femme, du nom de son mari et de l'initiale de son prénom ou de son prénom entier, un homme de son nom seul, en le faisant quelquefois précéder de son initiale ou de nom de baptême. Quand le père et le fils entretiennent une correspondance avec la même personne, ils font suivre leur nom des mots père ou fils. Une veuve signe de la même façon qu'une femme mariée, sans faire généralement précéder son nom du mot veuve.

Sur l'adresse on ne répète pas le mot : monsieur ou madame : on ne met le prénom que s'il s'agit d'une jeune fille ou d'un jeune homme. Dans les autres cas le prénom est inutile, l'initiale suffit. Pour une femme c'est l'initiale du prénom de son mari et non le sien que l'on met.

On n'écrit pas : chère dame, chère demoiselle, cher sieur un tel : c'est suranné, on se contente de la formule Madame ou chère Madame, Monsieur ou cher Monsieur, etc...

Les formules varient à l'infini. Les plus cérémonieuses et les plus utiles, sont :

Veuillez agréer, Monsieur ou Madame, l'expression de mon profond respect (pour une personne âgée), de mes sentiments les plus distingués (entre égaux), de mes sentiments affectueux (un peu plus libre et plus amical), de ma haute considération (à un personnage officiel), de ma considération distinguée (à volonté, entre indifférents). En affaire ou entre employés : civilités empressées ou salutations distinguées.

« Je vous salue, » est froid et ne se dit qu'à un

inférieur. On ne dit plus ni votre serviteur, ni votre servante, mais bien votre très dévoué, ou mieux entre amis, Bien vôtre, votre affectionné, tout à vous, mille amitiés de cœur, mille compliments. Les formules latines sont trop prétentieuses. Une seule peut passer, c'est : « *Ex imo corde*, ou *Ex imo* » simplement. Mais c'est déjà très familier.

A ses ascendants, professeurs, etc... on met, « obéissant et respectueux ». A ses supérieurs : « mon entier dévouement ». On emploie avec eux les formules : « j'ai l'honneur de... ou je vous prie de vouloir bien... veuillez ou daignez agréer l'hommage de... »

Les titres nobiliaires ou autres se mettent toujours : Monsieur le comte, Madame la marquise, Monsieur le préfet, etc...

La forme du billet n'est jamais polie à moins qu'on ne soit convenu de s'écrire sur « notes » sans formules quelconques. On peut l'employer pour faire part ou inviter :

« M*** présente ses compliments à... ou a l'honneur de saluer... et l'informe. etc. » On met la date au bas et on ne signe pas.

Les pétitions ou demandes de secours s'écrivent sur papier ministre avec une marge tenant au moins les deux tiers du papier. On écrit pas au verso.

On n'emploie plus que des enveloppes gommées. Cependant pour une lettre importante on emploie la cire et un cachet avec ses initiales. Les pains à cacheter sont de l'autre monde. Si la personne à laquelle on écrit est sujette à s'absenter, on ajoute sur l'enveloppe les mots : « faire suivre ».

Le mot « pressée » placé en tête à gauche de l'enveloppe est souvent utile, non pour la poste dont le service ne s'en accélère pas davantage, mais pour les concierges ou domestiques. D'ailleurs le destinataire se hâtera toujours et de préférence aux autres

lettres de son courrier, de décacheter une lettre « pressée ».

Nous recommandons de mettre l'adresse très lisiblement; les noms de rue, de ville, de département doivent-êtrè très exacts. Ne pas oublier surtout le numéro de la rue et le nom du département. Le timbre-poste se met toujours en tête à droite dans le coin.

Si l'on reçoit une lettre « pour remettre » à une autre personne, on ne doit pas la décacheter. De même si on donne pour commission à un ami, une lettre à remettre, il est de bon goût que cette lettre ne soit pas cachetée.

A ces considérations générales nous allons en joindre de particulières.

Ne laissez passer, dans le billet le plus futile, ni fautes de français ni fautes d'orthographe.

N'employez jamais pour une correspondance intime, du papier de commerce ou d'administration avec en-tête imprimé, ni de ce papier à fleurs et emblèmes, que je tolère seulement aux cuisinières et aux soldats.

La seule forme pour une lettre est d'être pliée en quatre. Le comble de la politesse est d'envoyer à un ami ou à un supérieur sa lettre par un domestique au lieu de l'envoyer par la poste.

Pour le jour de l'an, les fêtes et les anniversaires, écrivez de manière à ce que la lettre arrive le jour même.

Ne pas répondre à une lettre est grossier, à moins qu'on n'ait de graves raisons pour agir ainsi. Auquel cas cette impolitesse volontaire est une rupture.

Ne copiez pas vos lettres dans un formulaire, c'est d'un ignorant; contentez-vous d'écrire comme vous parlez : soyez clair, concis, sans phrases à effet, familier avec vos amis et respectueux avec vos supérieurs. Si vous n'avez pas d'esprit et de style, ce n'est pas la prétention qui vous en donnera, au contraire.

Le peu que vous avez sera gâté par celui que vous voudrez avoir.

Violer le secret d'une lettre est une infamie, on ne doit même pas lire une lettre qu'on trouverait ouverte. De même, il est très inconvenant et très grossier de lire par dessus l'épaule de quelqu'un qui écrit.

Enfin c'est une lâcheté d'écrire une lettre anonyme et un manque total d'éducation d'écrire une lettre contenant des injures et des malhonnêtetés.

Nous parlerons en leur lieu et place des lettres de faire part pour mariages, baptêmes ou enterrements. Quant aux lettres d'invitations elles sont invariablement les mêmes :

« Monsieur et madame ont l'honneur de vous prier de passer la soirée chez eux le..... »

Vous signez ou bien le billet est imprimé et dans ce cas la signature l'est aussi. On ajoute à la main : « on fera de la musique, ou on dansera, » ce qu'il y aurait de particulier en un mot à la soirée.

Pour un bal les invitations sont sur lettre spéciale.

Nous terminerons en recommandant à ceux qui écrivent des lettres de lire souvent les correspondances de mesdames de Sévigné et Maintenon, les lettres persanes de Montesquieu, Voltaire, Racine, Rousseau, tous les auteurs dont on a gardé des lettres, chef-d'œuvre de style et de naturel autant que documents historiques.

Pour mieux guider ceux qui sans vouloir soigner leur correspondance ont horreur de tout ce qui choque notre langue, — et notre oreille, voici un résumé des locutions les plus employées dans un sens vicieux :

Ne dites ni n'écrivez :

J'agis *en bien* ou *en mal* avec quelqu'un.

Agoniser d'injures.

Aigledon. — Amicablement.

Mais dites et écrivez :

J'agis *bien* ou *mal* avec quelqu'un.

Agonir d'injures.

Edredon. — Amicalement.

Je suis *après* écrire. — La clef est *après* la porte. — De la boue *après* ma robe. — Mettez les chevaux *après* la voiture. — On demande *après* vous.

Bailler aux corneilles.

A bonne heure.

Il *brouillasse*.

Caneçon. — Cataclysse. — Cataplasse.

Je me suis changé d'habit.

Chipoteur. — Voix de *centaure*.

Une *cloque* aux pieds ou à la main.

Crusocale. — Colidor.

Le combien du mois ?

Comme *de* juste.

Je compte *de* partir et *que* vous viendrez me voir.

Affaire *conséquente*.

Contrevention. — Corporence.

Décesser de. — En définitif.

Je vous *demande* excuse.

Dernier *adieu*.

Désagrafer. — J'en *deviens*.

Elixir. — Echarpe au doigt.

Embrouillamini. — *Boulvari*.

C'en est fait de moi.

Enflammation. — *Échaffourée*.

Travailler à l'*envie* l'un de l'autre.

Évitez-mci cet ennui.

En face *le* château.

Fixer quelqu'un.

Il *fut* trouver son ami.

Noir comme *geai*.

Cet enfant ressemble à son père comme deux gouttes d'eau.

Gradé de l'université. — *Mairie*.

En ce moment *ici*, il *lui a pris* l'idée d'invectiver son ami qui *jouit* d'une mauvaise réputation.

Je suis à écrire. — La clef est à la porte. — De la boue à ma robe — Mettez les chevaux à la voiture. — On vient vous demander.

Bayer aux corneilles.

De bonne heure.

Il *bruine*.

Caleçon. — *Cataclysme*. — *Cataplasme*.

J'ai changé d'habit.

Chipotier. — Voix de *stentor*.

Une *cloche* aux pieds ou à la main.

Chrysocale. — *Corridor*.

Quel quantième du mois ?

Comme *il est* juste.

Je compte partir et j'aime à croire que vous viendrez me voir.

Affaire *importante*.

Contravention. — *Corpulence*.

Cesser de. — En définitive.

Je vous *présente* mes excuses.

Denier à Dieu.

Dégrafer. — J'en viens.

Élixir. — Écharde au doigt.

Brouillamini. — *Hourvari*.

C'est fait de moi.

Inflammation. — *Échauffourée*.

Travailler à l'*envi* l'un de l'autre.

Épargnez-moi cet ennui.

En face *du* château.

Regarder fixement quelqu'un.

Il *alla* trouver son ami.

Noir comme *jais*.

Cet enfant et son père se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

Gradué. — *Mairie*.

En ce moment *ci*, l'*idée lui est* venue d'invectiver *contre* son ami qui *a* une mauvaise réputation.

Midi précise. — Sur les midi.
 Plurésie. — Poumonique.
 Allons promener. — Avoir des raisons avec. — Rapport à vous.
 A la rebours. — A revoir.
 Je sors d'être malade.
 Sucrez-vous. — Soupoudrer.
 J'ai lu sur le journal.
 Tant pire. — Trésoriser.
 J'ai très faim, très soif.
 La semaine ou mois qui vient.
 Descendre en bas ou monter en haut.
 Je fus contraint malgré moi d'obéir.
 Je ne fais seulement que répéter.
 Avancer en avant, reculer en arrière.
 Siau. — Tête d'oreiller. — Cinquième.
 Un quelqu'un, un chacun.
 Récipissé. — Pantomine. — Perclue.
 Vermichelle. — Semouille. — Secoupe.
 Tourner comme un tonton.
 N'avoir pas de quoi se sustenter.
 A la bonne flanquette. — Franchipane.
 Filigramme. — Poturon. — Nantille.
 Outre de cela. — Rancuneux.
 Aréolithe. — Aréonaute. — Aréostat.
 Perdre la tremontade, etc...

Midi précis. — Vers le midi
 Pleurésie. — Pulmonique.
 Allons nous promener. — Avoir des contestations avec. — A cause de vous.
 A rebours. — Au revoir.
 Je viens d'être malade.
 Sucrez votre café. — Saupoudrer.
 J'ai lu dans le journal.
 Tant pis. — Thésauriser.
 J'ai bien faim, bien soif.
 La semaine prochaine, le mois prochain.
 Descendre ou monter.
 Je fus contraint d'obéir.
 Je ne fais que répéter.
 Avancer ou reculer.
 Seau. — Taie d'oreiller. — Cinquième.
 Quelqu'un, chacun.
 Récépissé. — Pantomime. — Percluse.
 Vermicelle. — Semoule. — Soucoupe.
 Tourner comme un toton.
 N'avoir pas de quoi se sustenter.
 A la bonne franquette. — Franqipane.
 Filigrane. — Potiron. — Lentille.
 Outre cela. — Rancunier.
 Aérolithe. — Aéronaute. — Aéostat.
 Perdre la tramontane, etc...

Nous bornons là nos citations mais nous recommandons aussi de ne jamais employer au hasard les mots suivants ni en écrivant ni en parlant :

Académicien, membre de l'Académie avec académiste
 celui qui tient ou fréquente une école d'équitation ;

Accident avec *incident*, *adhérence* avec *adhésion*. L'accident est un cas fortuit, un malheur, l'incident un événement imprévu. L'adhérence est l'état de ce qui adhère, l'adhésion l'acte d'adhérer ;

Amicablement avec *amicalement*. Le dictionnaire marquera le sens qui pourrait échapper au premier abord, nous ne rétablirons ce sens que s'il y avait nécessité absolue comme les précédents ;

Amnistie avec *armistice*, *applanir* avec *aplatir*, *apurer* avec *épurer*, *avènement* avec *événement*, *bossuer* avec *bosseler*, *coasser* avec *croasser*, *colorié* et *coloré*, *conjecture* et *conjoncture*, *consommer* et *consumer*, *débordement* et *déportement*, *déiste* et *théiste*, *égaler* et *égaliser*, *ennoblir* et *anoblir*, *émersion* et *immersion*, *évoquer* et *invoquer*, *flairer* et *fleurer*, *gradé* et *gradué*, *influer* et *influencer*, *matinal* et *matineux*, *plier* et *ployer*, *moussu* et *mousseux*, *stomacal* et *stomachique*, *vaquer* et *vaguer*, *venimeux* et *vénéneux*, etc.....

Nous ne continuerons pas cette liste fastidieuse. C'est un écueil que nous signalons et la langue française en a beaucoup de ce genre. On ne les évite pas assez souvent en parlant ; mais on peut dans la correspondance, pour peu qu'on soigne son style, ne pas se servir de ces locutions vicieuses et de ces pléonasmes choquants.

Je recommande surtout le style ou du moins les expressions des cartes postales. Permis de les styler comme un télégramme, mais il faut ne jamais les écrire de manière à faire rire de soi ou de celui à qui on écrit. Ces lettres ouvertes — triste invention de l'Angleterre — sont trop sujettes à être lues par tout le monde avant vous !

La correspondance, comme la conversation, un des principaux liens de la société. L'une et l'autre doivent être soignées, c'est par elles que les amitiés se commencent et se conservent.

Et puisque nous avons épuisé le sujet de la cor-

respondance, nous allons résumer les diverses règles de la conversation qui compléteront celles que nous en avons déjà données.

En règle générale, il faut éviter d'être *babillard*, peser toutes ses paroles, ne les donner qu'à propos et avoir toujours quelque chose à dire pour parler. Parler pour ne rien dire c'est-à-dire *malgré Minerve*, comme disait Jean-Jacques Rousseau, est le fait d'un importun, d'un fat ou d'un sot.

Surtout pas de banalités. Ce sont les plaies du langage. Il y a des gens qui mettent de la prétention et de l'afféterie jusque dans les formules employées pour s'informer de la santé ou saluer.

On dit simplement : « Comment allez-vous ? — Allez-vous bien ? Comment vous portez-vous ? »

Et non : « Comment vous-va ? Comment va l'état de votre santé ? Et cette bonne santé ? ça va-t-il comme vous voulez ? »

Ou bien encore : « Quelle nouvelle de cette chère santé ? Et votre famille ? tranquillisez-moi sur sa santé ! »

Tout cela est ou familier, ou précieux. La politesse n'aime pas être l'un et dédaigne d'être l'autre.

On ne dit pas : « Je vous souhaite le bonjour. » On dit simplement : « Bonjour » entre égaux ou amis. Si c'est un vieillard, un supérieur, une femme, on dit : « J'ai l'honneur de vous saluer. »

Ne dites jamais : « Présenter le bonjour, » c'est un barbarisme.

Ne vous informez pas de la santé d'un haut personnage qui vous reçoit, c'est trop familier, ni de la santé d'une personne que vous connaissez à peine, c'est inutile et ridicule.

Une dame ou une demoiselle ne s'enquiert des nouvelles d'un homme, que si c'est un vieillard, un malade, ou un intime.

Il est de fort mauvais ton de désigner par *il*, *elle*,

lui, une personne présente ou absente. On emploie le nom de cette personne en le faisant précéder des mots : monsieur, madame, mademoiselle.

Il ne faut jamais se nommer le premier. On dit : Monsieur et moi ou Madame et moi. On ne désigne pas du doigt la personne dont on veut parler.

En famille, une femme dit : Mon mari. Dans le monde elle dit : Monsieur un tel. Et d'un autre côté, un mari dit : Ma femme. Le mot « mon épouse » est ridicule.

Une dame ne dit pas : « Quand j'étais fille », mais bien : « quand j'étais demoiselle ».

Quand on parle d'une fille à ses parents, on dit : « Mademoiselle votre fille ». C'en est qu'entre intimes qu'on dit : « Votre demoiselle » ou « mademoiselle » suivi du nom.

La plus haute formule du respect, c'est : monsieur ou madame, veut-il me faire l'honneur d'accepter... etc... Toutefois, il ne faut pas en abuser. Il n'y a que la domesticité qui soit astreinte à parler à la troisième personne.

Donner un démenti est de la plus insigne impolitesse. Il y a des expressions adoucies, des formes polies pour donner son opinion ou contredire une assertion.

Si, dans une conversation générale, on est interpellé, ou que l'on n'ait pas compris, on ne répond jamais : « Quoi ? Hein ? Qu'y a-t-il ? mais bien, Pardon.

On peut au besoin demander : « Vous plairait-il de répéter ? Qu'avez-vous à me dire ? Pardon de n'avoir pas compris. »

Entre gens qui se respectent, tout jurement est interdit. Il est indispensable de proscrire les termes un peu trop libres, les blasphèmes et les imprécations.

Cependant il ne faut pas s'attacher à parler comme un livre. Le bon goût guidera sûrement

l'homme bien élevé dans le choix de ses locutions. Quant au raffinement de la causerie, il ne s'acquiert que par une longue habitude. Du reste les bons causeurs sont très rares. Le secret de la conversation est, dans ce cas, très difficile à saisir et sort des limites de notre livre.

L'essentiel est quand on s'est servi d'une locution vicieuse, de se reprendre soi-même et de prouver qu'on n'a pas péché par ignorance. Le puriste, comme l'a si bien dit Voltaire, est pauvre d'idées. Dans le langage usuel faire des fautes de grammaire, ne pas employer les subjonctifs est un péché véniel que vous pardonneront les gens d'esprit; ils n'y feront même pas attention.

Il y a des mots et des locutions qu'on ne doit pas employer. Ainsi, pour n'en citer que quelques-uns, on ne dit pas : « crachat » pour la plaque de la Légion d'honneur; « embêter » pour ennuyer, « toucher du piano, » pour jouer du piano, « un joli ratelier, » pour de belles dents, etc... La liste en serait trop longue et c'est l'usage du monde qui est le meilleur guide dans cette occasion.

Les liaisons *dangereuses* seront soigneusement évitées; il vaut même mieux, pour ne pas tomber dans l'excès contraire, ne pas faire celles que la grammaire autorise. Le Zu, le Zé, le Zen, sont parfois gênants. Si une de ces liaisons vous échappe à tort, ne faites pas comme un marchand de bestiaux fourvoyé dans le grand monde, qui, pour s'excuser et répondre à la société qui riait discrètement de ses liaisons cacophoniques, s'exclama :

— Mille pardons! j'ai fait-z-un cuir, mais comme ç'a m'échappera bien-z-encor, je serais d'avis que vous me pardonniez.

Et à propos de cacophonies, évitez ces redondances de sons qui frappent l'oreille d'une manière désagréable. En voici quelques-unes :

— Qui attend-on donc tant ?

— Il est pauvre, mais honnête (maisonnette).

— Mon mari, à cette époque, n'était pas encor né (historique).

— Rien n'est comparable à ma flamme !

Et bien d'autres que nous omettons. Au Lycée, nous en avons des séries qui se renouvellent à chaque génération. Qui ne connaît :

— Pour qui sont ces saucissons-ci ? Six sous ces saucissons-ci ?

C'est de l'harmonie un peu trop imitative, ou pour mieux dire, c'est la parodie de l'harmonie. Et qu'on y prenne garde !... Dans la conversation, on est exposé à se heurter contre ces redondances un peu trop sonores. Le naturel seul peut vous éloigner de cet écueil.

Il ne faut pas non plus élider les syllabes, c'est un grand défaut. Un auteur, aussi spirituel qu'académicien, proposa un jour à une jeune personne du meilleur monde, de lui expliquer ce que voulait dire ce mot « Kekcekça ? » Cette personne ne put y arriver.

— Mon Dieu, madame, répliqua l'académicien, vous venez de le dire sans vous en douter : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ce n'est vraiment pas poli de dire *m'sieur* pour monsieur.

Ne pas entrecouper son langage de citations en langue étrangère ; rien n'est plus pédant. Il en est qui sont passées dans la langue et que tout le monde peut comprendre : « *Vice versa, Ex professo.* » Mais nous n'en voyons pas la nécessité, d'autant mieux que nous avons les équivalents en français.

On supprime les mots « monsieur et madame » quand on parle de gens célèbres, d'auteurs, de peintres. On dit Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas, Frédérick Lemaître, Bouffé, Rosa Bonheur,

Cham, Grevin, etc... Mais cependant dans les relations personnelles on leur doit l'épithète de monsieur.

Cependant c'est une marque de distinction de la supprimer devant le nom d'un mort célèbre.

Il ne faut jamais plaisanter qu'avec beaucoup de circonspection. La plaisanterie est l'aiguillon de la conversation, mais il faut y couper court dès qu'on voit apparaître du dépit, de l'impatience, de la colère même.

Il est malséant d'appuyer ses assertions par des serments, de même qu'il n'appartient qu'à un grossier personnage de prononcer des mots qui pourraient faire rougir les dames.

Les jeunes gens se mêlent à la conversation avec modestie, les enfants, sous aucun prétexte n'y interviennent. On ne regarde pas l'heure à sa montre, on ne bâille pas, on ne manifeste aucun ennui pendant qu'une autre personne parle. Il est interdit de rire en particulier, d'interrompre une causerie, de questionner à voix basse ou de causer à trop haute voix.

On doit se méfier des gestes et des jeux de physionomie. Quand vous voulez vous faire écouter, ne prenez pas en quelque sorte les gens au collet, ne les poussez pas du bras, ne les tirez pas par les boutons de leur habit, ne leur donnez pas des coups dans l'estomac, ne leur parlez pas près de la figure.

Que vos mouvements soient aussi naturels que votre langage et, si vous avez besoin, soit pour la tribune, soit pour la barre, soit pour toute autre cause d'acquérir la science du geste, ayez recours à des ouvrages spéciaux, car cette science a ses livres et ses écoles.

La bonne prononciation est indispensable pour se rendre intelligible et parler avec grâce. Aussi devra-t-on conformer son langage au langage usuel du

monde, où la fréquentation de la bonne compagnie vous donnera les meilleures leçons de prononciation.

En dépit du proverbe : La parole est d'argent et le silence est d'or, nous n'irons pas jusqu'à conseiller à un jeune homme de ne pas parler dans la crainte de dire des bêtises. Il risquerait fort de passer pour un sot. Et d'ailleurs, l'opinion de Pythagore qui exigeait trois années de silence et d'attention avant de permettre à ses élèves de parler, ne peut guère s'appliquer qu'aux novices qui se destinent à l'art de parler en public. Dès que vous avez quelque chose à dire, vous pouvez parler, pourvu que vous n'interrompiez pas une conversation, que vous ne soyez pas bavard, importun et ennuyeux. Parlez peu et bien, voilà la devise d'un garçon bien élevé.

Mais la parole qui dans la conversation autorise intimité et confiance, est une arme très dangereuse, quand on s'en sert maladroitement, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. La femme surtout sait lancer de ces traits mordants qui piquent une rivale ou une ennemie, coups d'épingle qui tuent sans laisser de trace. Souvent l'arme s'enfonce plus profondément qu'on ne l'aurait cru et il devient impossible de la retirer. De là naissent des rancunes et des inimitiés, d'autant plus terribles qu'elles nous viennent de nos femmes ou de nos filles et que nous sommes obligés d'épouser leurs querelles, sous peine de passer pour un indifférent.

Un coup d'épée se pardonne, un coup de langue ne s'oublie pas. L'une blesse le corps et l'autre meurtrit le cœur... Le coup d'épée vous atteint seul et se cicatrisant, disparaît. Le coup de langue atteint ceux qui vous touchent de près, vous entourent et vous fréquentent ; il laisse des traces que le temps ne parvient pas à cicatriser.

Dire des méchancetés et les voiler spirituellement,

est un travers que le monde pardonne au méchant en faveur de son esprit. Gens d'esprit, n'en abusez pas et vous, mesdames, un peu de charité s'il vous plaît. Vous êtes belles et bonnes, gardez vos traits mordants et ne les lancez que contre l'ennemi commun.

« La manie de débiter des compliments à tout bout de champ, sans mesure et sans à-propos, est insupportable, tandis qu'un compliment dit à point, touche souvent et fait toujours plaisir. »

Nous pourrions ne rien ajouter à ces paroles aussi vraies que bien dites. Cette manie est universelle et si la parole est dangereuse dans la bouche d'un méchant, les compliments sont fastidieux dans la bouche d'un sot ou d'un fat.

Entre femmes, la franchise affectée n'est que le voile de la jalousie, la flatterie est le contre-sens de la pensée. Cependant je dois dire à leur avantage que pour dire un mot gracieux escorté d'un charmant sourire, elles ont le premier prix. Tout ce qui tombe d'une jolie bouche n'est-il pas charmant?

Une dame qui critique les toilettes, la coiffure, qui donne des conseils sur la manière de s'habiller, de se tenir, de marcher, est sûre de se faire des ennemies. Une dame qui trouvera toutes ses amies toujours bien habillées, bien coiffées, jolies et bien portantes, sera adorée de tout le monde, surtout des maris!

Le vrai talent de ceux qui ont un compliment à débiter est de se mettre à la portée des gens qui vous fréquentent et de savoir trouver avec discernement l'objet sur lequel tomberont leurs éloges.

Mais malheureusement on aura beau faire, ce qu'on pense les uns des autres est rarement la vérité, parce que nous jugeons les autres d'après nos goûts, notre âge et nos habitudes.

Les compliments proprement dits seront les salutations et les félicitations entre égaux, terme moyen

entre la défiance et le respect, la protection et la bienveillance, témoignages de sympathie et de cordialité.

Si les compliments sont un écueil, les conseils en sont un autre ; les uns sont le Charybde et les autres le Scylla de la conversation.

Rien de plus ennuyeux qu'un donneur de conseils. Ce genre de personnages est heureusement fort rare et on sait éviter leurs indiscretions.

Un conseil ne se donne que si on est sollicité. Encore ne le fait-on qu'avec circonspection et prudence, en ayant soin de ne pas froisser la personne qui le demande. D'un autre côté, comme on suit très peu les conseils qu'on vous donne, il est inutile d'en demander, à moins d'avoir une grande confiance dans celui ou celle que l'on consulte.

Et maintenant que dire de ceux qui vous donnent des conseils sans que vous les leur demandiez ? Ces gens-là sont à fuir, même et surtout quand leurs conseils ont été favorables, car vous avez l'air d'être ingrat si vous ne reportez pas sur eux une grande part de votre succès.

On ne peut mieux clore le chapitre de la conversation qu'en reproduisant la fin d'une lettre de madame de Girardin relative aux donneurs de conseils, aux débiteurs de compliments et aux bavards, lettre spirituelle d'un bout à l'autre et que nous regrettons de ne pas reproduire tout entière.

« Eh bien, nous donnerons aussi ce conseil à tous les débiteurs de fausses nouvelles, qui tuent leurs amis, calomnient leurs adversaires, compromettent leurs amours pour alimenter la conversation. Nous leurs dirons franchement : Il vaut mieux que vous ne parliez pas.

« Les Anglais, les vrais Anglais du moins, vont se voir pour le plaisir d'être ensemble, ils ne se croient pas obligés de babiller pendant une heure pour vous

avertir qu'ils sont là. Les Espagnols fument et se taisent. Les Allemands se réunissent pour rêver, les Orientaux trouvent d'ineffables délices dans un beau silence, ils ne parlent même pas pour donner un ordre. Un signe, un regard et l'on obéit... La parole aux Orientaux est inutile, ils ont de quoi s'en passer, ils ont un esclave pour chacun de leurs désirs, chaque homme représente une de leurs idées et se charge pour eux de s'exprimer. Le silence est donc une des richesses de l'Orient, et certes ce n'est pas en cela qu'on peut nous reprocher en France un luxe asiatique! »

Mais nous découvrons une chose, c'est que nous-même aujourd'hui, nous ne parlons de tout cela que parce que nous n'avons rien à dire... Et il faut avoir autant d'esprit que de cœur pour le dire avec ce tact. Bien que nous n'aimions pas à donner des conseils, nous conseillons de lire les lettres du vicomte de Launay pour savoir se régler dans la conversation comme nous avons conseillé d'étudier celles de madame de Sévigné pour se conduire dans la correspondance.

CHAPITRE III

QUI TRAITE DE TOUT CE QUE LES AUTRES CHAPITRES
N'ONT PAS ENCORE TRAITÉ CONCERNANT LA SCIENCE
DU MONDE.

En dépit de la division mathématique que nous nous sommes appliqué à mettre dans cet ouvrage, il nous est échappé bien des menus détails que nous allons retrouver ici.

Entrée dans le monde.

A quel âge une jeune fille et un jeune homme font-ils leur entrée dans le monde?

C'est entre seize et vingt ans que la jeune fille fait sa première apparition officielle dans un salon. Jusque-là on ne l'avait traitée qu'en enfant, aujourd'hui elle est une demoiselle à marier. Le père lui donne le bras et la présente à tous ses amis. Pour le bal elle a une toilette toute blanche; pour une visite de jour un costume en faille noire ou de couleur et un chapeau orné de roses; pour recevoir chez ses parents, une toilette gris-perle.

Dans les deux ou trois années qui suivent son entrée dans le monde, la jeune fille se marie d'habitude. Le monde est ainsi fait qu'une jeune fille qu'on verrait plus longtemps dans les salons est déjà bonne à coiffer sainte Catherine.

La jeune fille une fois présentée est de toutes les invitations. On dépose pour elle une carte de visite à côté de celle qu'on laisse pour sa mère.

Quant aux jeunes gens, leur entrée dans le monde ne revêt aucune forme officielle. Dès qu'ils sortent du collège, ils peuvent y aller. Il ne s'agit pas pour eux du monde proprement dit mais de tous les mondes, de plaisirs ou d'affaires. Le monde entier s'ouvre devant eux.

La véritable entrée du jeune homme dans le monde date de son premier habit noir. C'est la robe de bal de la jeune fille. Tous deux, garçon et fille, doivent éprouver la même émotion le jour où ils endossent, l'une la robe de bal, l'autre l'habit officiel.

Le jeune homme doit être bon danseur, d'un caractère égal, aimable, poli, bien élevé, d'une excellente tenue et s'étudier à ne manquer à aucune des

règles de la politesse respectueuse due aux personnes chez lesquelles il est admis. Il n'est jamais trop convaincu de l'importance des convenances ni assez grand garçon pour ne pas écouter les observations qu'on peut avoir à lui faire.

« Savoir glisser les pieds sous les traînes des robes pour ne pas les fouler, dénote le jeune homme habitué à la société élégante, s'empresse d'aider une dame à mettre sa pelisse, la débarrasser des paquets qu'elle porte, la servir dans les moindres désirs qu'elle peut exprimer, qu'elle soit jeune ou vieille, belle ou laide, pauvre ou riche, sont autant de petites prévenances qui témoignent d'une véritable supériorité d'éducation et de sentiments. »

Nobles et touchantes paroles qui complètent dignement tout ce que nous avons à dire sur l'éducation du jeune homme.

Une chose indispensable pour être admis dans une société est d'y apporter « l'esprit de cette société ». En effet, il est bon de se juger soi-même et de prendre les mêmes goûts, les mêmes manières que les personnes qu'on veut fréquenter. A quoi bon choquer et froisser les habitudes de ceux dont on devient l'hôte passager? Pourquoi porter dans une famille honorable et distinguée les allures de ces jeunes gens qui ne parlent que de chevaux et ne vivent qu'aux clubs? Est-ce de bon goût de causer dans un salon comme on causerait au café? Sans être un puritain, sans abdiquer pour cela ses petites habitudes de jeune homme, on peut s'observer et ne jamais oublier qu'un salon ne doit pas entendre les propos des boudoirs, des cercles ou des coulisses.

Nous ne voulons pas donner une leçon. Un jeune homme bien élevé qui a du tact, du cœur et un peu d'esprit, n'a pas besoin qu'on lui en fasse à ce sujet. Nous prévenons, voilà tout. Le jeune homme n'a qu'à s'observer et à se forcer à redevenir « lui-même ».

Entrée en ménage.

L'entrée de la jeune fille dans le monde n'est rien auprès de l'entrée de la femme en ménage. Le chapitre du mariage s'occupera des préliminaires. Ici nous prenons la jeune femme, quand elle a dépassé le seuil du logis de sa mère, qu'elle change par une transition souvent trop brusque pour la maison conjugale.

La jeune fille devenue femme va se conduire elle-même, et jusque dans l'obéissance qu'elle doit à son mari, saura mettre une certaine volonté. Elle aura à satisfaire la famille et les amis de son mari, qui deviennent sa famille et ses amis, sans cependant leur permettre d'empiéter sur le terrain de sa maison et de vouloir être maîtres chez elle.

Si, peu de temps après son mariage, le mari est forcé de s'absenter, la jeune femme réside chez ses *beaux parents* et non dans sa famille propre, où elle ne pourrait rentrer que pour des motifs graves. En l'absence de son mari, elle ne rend pas de visites et s'abstient de fêtes ou soirées.

L'homme, à son tour, a des devoirs à remplir. L'entrée en ménage a dû le déconcerter un peu. La jeune fille qui lui confie sa vie tout entière lui donne parfois le vertige. Il a peur aussi de s'être trompé et de ne pas savoir se conduire avec cette enfant devenue sa femme.

Il doit donc, au début, passer sur beaucoup de choses, ne pas chercher à éloigner la mère ni les amis de sa femme, mais cependant il prendra de suite la direction des relations que sa femme désirerait continuer ou entretenir. Pour cela, il l'accompagne partout et reste près d'elle tout le temps dont il peut disposer en dehors de ses affaires.

Une position bien embarrassante est celle d'une

veuve. Mon Dieu, c'est encore là une nouvelle entrée en ménage, le ménage où la femme est seule, parfois sans enfants.

Elle doit, autant que possible, passer le premier temps de son deuil dans la famille de son mari; si elle a des enfants, elle vit seule, chez elle.

Une veuve après son deuil peut recevoir et aller dans le monde. Elle s'y conduit comme une femme mariée, mais comme, obligée de s'occuper elle-même de ses affaires, elle se trouve forcément en visite chez des hommes de diverses professions libérales, elle peut se faire accompagner ou de ses enfants ou d'une parente âgée.

Mais là surgit une question de sentiment que nous n'avons pas à apprécier. Une veuve qui vit dans la solitude, ne porte que des vêtements de couleur foncée, se sacrifie au souvenir du défunt, sera toujours plus estimable et plus estimée que ces veuves en robes roses qui papillonnent dans les bals à la recherche d'un second mari. Cependant une veuve qui a des enfants ne peut les condamner à une retraite perpétuelle. Pour eux, elle se décidera à entrer dans le monde où elle apportera sa grâce et son sourire d'antan, réservant l'expression de sa douleur et sa tristesse pour l'appartement où son époux en mourant a laissé son souvenir.

La femme séparée de son mari est un autre genre de veuve. Nous n'examinerons pas les torts de l'un ou de l'autre, nous ne parlerons que de la position de la femme. L'homme, qu'il ait tort ou raison, se tire à peu près d'affaire sans que la loi du monde y trouve à redire.

La « séparée » se retire alors chez ses parents, à moins, ce qui vaut mieux, qu'elle ne reste dans le domicile conjugal. En effet, le mari peut y revenir plus facilement et une réconciliation est toujours à souhaiter.

Elle vit dans une retraite absolue, fuyant les promenades, les théâtres, les réunions, ne recevant ni ne tenant maison ouverte.

Une troisième position de la femme seule est celle où elle ne se marie pas, autrement dit où elle fait son entrée dans le monde des vieilles filles. Il faudrait être un Balzac pour délimiter les droits et les devoirs d'une vieille fille, qu'elle ait trente ou soixante ans. Nous ne dirons qu'un seul mot : Toute femme sans mari est soumise aux mêmes règles relativement aux rapports sociaux que si elle était mariée.

Des exercices du corps et des jeux d'adresse.

Que signifie ce titre à propos des usages et de la science du monde ? Voilà ce qu'on ne manquera pas de dire. Eh bien, n'en déplaise à certains rigoristes, l'hygiène est un des points essentiels de l'éducation, et si les maris faisaient, dans leurs loisirs, ce que nos aïeux ne dédaignaient pas de faire, luttés, jeux d'adresse, exercices, ils trouveraient moins le temps d'oublier leurs femmes et nous aurions peut-être moins ici de veuves et de séparées.

L'hygiène contribue pour une large part à la santé du corps et au repos de l'esprit. Ne méprisons donc pas le salutaire exercice du corps, ne blâmons pas l'homme qui, avec ses enfants ou des amis, s'amuse à la raquette, au ballon, tire de l'arc, chasse, pêche, nage, fait du trapèze ou même se roule dans les prés. En se délassant ainsi de ses préoccupations intellectuelles, l'homme se repose l'esprit.

Le jeu, l'exercice, la culture du jardin, fortifient le corps et dégagent l'âme, obéissons donc à leurs prescriptions. D'ailleurs nos forces intellectuelles, comme nos forces physiques, ne se développent qu'en s'exerçant.

La chasse, l'escrime et l'équitation, sont d'une grande aide dans le développement de nos forces. La gymnastique aussi est d'un grand secours. Je sais bien que les meilleurs nageurs se noient, les meilleurs écuyers se tuent en tombant de cheval, les meilleurs tireurs se font blesser ou tuer par des gens qui n'ont jamais touché une arme, mais il peut arriver mainte circonstance où on ne peut éviter d'aller sur l'eau, de monter un cheval, de manier un pistolet, de gravir des échelles et des cordages.

La pêche à la ligne est un amusement plutôt qu'un exercice, mais comme il exige toujours un déplacement à la campagne, il rentre dans les prescriptions hygiéniques.

L'horticulture est l'exercice le plus salutaire au corps et à l'esprit. Un petit jardin à cultiver soi-même est une source de véritables plaisirs, dût-on ne recueillir qu'un bouquet de deux sous et une botte de carottes!

La musique et le chant sont des délasséments d'esprit qui méritent toute notre attention. Les orchestres, les fanfares qui se multiplient, toutes ces sociétés qui bannière, en tête, vont lutter dans des tournois pacifiques, donnent raison à Béranger qui disait à Wilhem :

Les cœurs sont bien près de s'entendre,
Quand les voix ont fraternisé.

Il nous reste encore les courses dans les bois et les champs pour s'initier aux secrets de la botanique, la chasse aux papillons, aux insectes, les excursions géologiques, minéralogiques, l'astronomie, etc...

Oui, il est bon de pratiquer les exercices du corps et de l'esprit, de fortifier ses membres, de peupler sa mémoire. Les loisirs en sont doux, on plaît à autrui et on a la santé physique et morale. Habituez-

vous à nager, à tirer à la carabine et au pistolet, à faire des armes. Mais si vous acquérez du talent dans ces divers exercices, n'en profitez pas pour être un fanfaron ou un spadassin.

Et ce dernier mot nous porte à parler naturellement :

Du duel.

A quoi bon parler de duel à propos de la politesse ? dira-t-on ; mon Dieu, pour beaucoup de raisons.

La première, c'est que les discussions qui dégénèrent en rixes ou en insultes et qui aboutissent à un duel, sont dues à une mauvaise éducation et à un faux respect des lois qui régissent notre société.

La deuxième, c'est que précisément à cause de ces gens mal élevés, grincheux ou batailleurs qui, au moindre propos, vous cherchent querelle, il est bon de savoir la conduite à tenir, soit comme acteur, soit comme témoin du duel.

La société est ainsi faite que le ridicule jaillit sur un honnête homme qui ne saura pas se tirer d'une affaire d'honneur et restera embarrassé devant son adversaire.

Voici quelques passages d'un volume de M. Constantin, sur les lois qui régissent le duel :

— L'offense reçue, il est d'usage d'échanger sa carte contre celle de l'offenseur. Chacun des deux adversaires choisit ses deux témoins... on laisse les témoins régler entre eux les conditions du duel.

Les témoins de l'offensé, après avoir pris connaissance de ses motifs, se rendent chez l'offenseur qui leur nomme ses témoins. Les quatre témoins se réunissent alors et discutent. S'il n'y a pas à leurs yeux de conciliation possible, on fixe le choix des armes, l'heure et le lieu du combat. Si l'arme choisie est le pistolet, on convient de la distance que les adversaires mettront entre eux, le nombre de pas qu'ils

pourront faire l'un sur l'autre. Si l'on se bat à l'épée, il faut convenir si le combat aura lieu à outrance ou au premier sang. Tout cela étant réglé d'avance et signé des quatre témoins, on se sépare. Il faut dresser un procès-verbal des explications échangées signé aussi de chacun des témoins. Ils en font un examen sérieux.

C'est manquer aux convenances que de se faire attendre sur le terrain.

Les adversaires doivent être silencieux.

Après avoir mesuré la distance fixée, les témoins remettent les armes aux combattants, puis ils donnent le signal. Ils ont chargé les pistolets si c'est l'arme désignée, c'est l'offensé qui tire le premier.

D'habitude deux balles sont échangées ; s'il n'y a pas de résultat et que les adversaires le désirent, ou que ce ne soit pas mentionné au procès-verbal, le combat recommence et peut continuer jusqu'à résultat.

Dans le duel à l'épée, ce sont les témoins qui mesurent les armes. Les adversaires, après les avoir reçues, font le salut d'usage. Souvent c'est un des témoins qui croise les épées et se retire en disant : « Allez, messieurs. » Un témoin ne doit jamais intervenir que si l'un des adversaires oublie son devoir. Mais quand l'offensé ne peut se battre, son adversaire ne peut refuser de se battre avec un ami qui le remplace. C'est rare et se voit peu, mais les lois du duel ne se refusent pas à cette absurdité.

Le duel est défendu, mais on passe outre. Les édits de Richelieu n'ont pu empêcher les duels entre grands seigneurs, l'échafaud même était impuissant pour châtier les duellistes. Aujourd'hui la police correctionnelle est aussi impuissante. Je trouve qu'il ne suffit pas de punir le duel, il faudrait encore poursuivre d'office les provocateurs, une provocation au duel n'est-elle pas une provocation au crime?...

En définitive, le duel n'est qu'une manifestation

d'amour-propre et non de courage. Exposer sa vie pour sauver un homme, c'est du courage ; tuer un homme en duel, n'est qu'un instinct sanguinaire décoré du nom de bravoure.

Il n'y a ni honneur ni courage à se battre en duel. Notre dignité n'est pas d'accepter un duel ; il est souvent encore plus digne, en le refusant, d'accepter toutes les conséquences de ce refus.

Une jeune fille est séduite, le père tue en duel le séducteur ; d'un malheur privé il a fait un scandale public et sa fille n'en reste pas moins séduite.

On est méprisable ou on ne l'est pas, dit M. Muller. Si vous l'êtes, cent duels n'empêcheront pas que vous le soyez, et si vous n'êtes pas méprisable, cent soufflets ne pourront pas faire que vous le soyez. Car, à ce compte, l'honneur, l'honnêteté d'un homme, de tous les hommes, seraient à la merci du premier brutal qui aurait intérêt à vous rendre méprisable.

C'est parfaitement dit, mais avouons aussi que, si l'on est insulté, il faut avoir un certain courage pour dire : Je ne me bats point : et garder son insulte sans en tirer vengeance ou satisfaction.

Malgré tous les réquisitoires contre le duel, il est des cas où un honnête homme est obligé de se battre. C'est pour ce motif qu'il faut éviter de se trouver en face d'un homme assez mal élevé pour insulter un homme inoffensif, et si l'on sacrifie à ce préjugé si fortement enraciné dans la société, s'en tirer avec honneur.

C'est la seule excuse de ce chapitre perdu dans le code de la politesse.

CHAPITRE IV

MANIES. — FAIBLESSES. — RIDICULES. — MENUS USAGES.

Nous avons tous des manies, soit innocentes, soit dangereuses, soit ridicules. Il s'agit de les prévenir et de les corriger.

Une de ces manies est — la flatterie à tout propos. Nous avons vu comment on faisait un compliment et nous en avons signalé l'abus. Nous y revenons incidemment.

Les compliments, dit l'auteur anonyme que nous avons déjà cité, sont une monnaie courante de politesse mise en circulation par les gens bien élevés.

Ne prodiguez pas cette monnaie, mais usez-en.

Et laissez faire ces puritains doublés d'envieux qui mourraient plutôt que de dire à leur prochain un mot agréable qu'ils ne penseraient pas.

Traduction libre : Les mots agréables nous écorchent la gorge.

Un compliment stimule les forts, encourage les faibles, parfois il sert de protestation.

A la première représentation d'une comédie, assez médiocre de B..., C... applaudissait des deux mains :

— On voit bien que vous êtes l'ami de B..., dit-on à C..., vous le soutenez rudement.

— Il faut toujours soutenir les hommes d'esprit, répliqua C..., quand ce ne serait que pour empêcher les imbéciles de les jeter par terre.

A moins d'en souffrir directement, il est impoli de s'ériger, de son autorité privée, en censeur des manies ridicules ou faiblesses qu'on rencontre sur son chemin — mais si on peut les réprimer sans être impoli, on fera bien.

Une jeune dame prise comme un invalide, — en cachette. Est-ce à un étranger de la corriger de ce défaut ou à le lui reprocher ? On peut lui faire comprendre adroitement que ce défaut n'est permis qu'à une femme qui a passé la cinquantaine. Mais peu de femmes ont aujourd'hui cette manie qui dégénère en mauvaise habitude, qu'on doit remettre aux maris le soin de s'en apercevoir et de la corriger.

Cette personne adore les animaux, elle a des chats, des chiens, des oiseaux. N'allez pas chez elle si le contact des animaux vous incommode, mais si vous y allez, ne battez pas ses animaux et ne les traitez pas de vilaines bêtes.

Certes les chiens et les chats ont toutes nos sympathies, mais il ne faut pas se rendre ridicules en étant leurs esclaves. Il faut aussi qu'ils n'ennuient pas les étrangers par leurs caresses ou leurs cris, et, qu'en bêtes bien élevées, ils ne souillent pas l'appartement où ils sont admis.

Mêmes recommandations pour les oiseaux, surtout pour les perroquets. Ces derniers sont insupportables avec leurs bavardages.

Du reste, cette manie très innocente, de considérer les animaux comme les hôtes de la maison, ne doit pas aller jusqu'à incommoder les visiteurs. Il serait de mauvais ton de recevoir dans son salon des étrangers, en leur donnant la compagnie d'un chien ou d'un chat et la conversation d'un perroquet.

Il est permis assurément d'aimer les bêtes, mais non pas d'imposer le poids de leurs défauts à qui que ce soit.

« Je voyage en chemin de fer. Une vieille dame tire de son manchon un havanais rabougri, poussif, subrepticement soustrait par elle, à la gare, aux investigations des employés.

— Pauvre chéri, il serait mort de désespoir, monsieur, séparé de moi, dans le compartiment des chiens.

Mort de désespoir, ce serait fort affligeant sans doute. Mais chéri ne se contente pas de grogner à tout bout de champ, comme s'il voulait me dévorer, il se gratte encore. Oh ! il se gratte avec une persistance bien désagréable à l'œil.

— Il a une maladie de peau, le cher petit, soupire la vieille dame.

Une maladie de peau... de chien. Bien obligé. Et je ferais quarante lieues enfermé avec cette sale bête ? Allons donc !...

A la première station, je descends avertir le conducteur, lequel s'empresse d'accourir réclamer Chéri pour l'installer au milieu de ses congénères. Ma compagne de voyage est furieuse. Elle me crible d'impertinences. Elle m'accuse tout crûment d'être un homme mal élevé ou un manant.

Je me tais. C'est une femme âgée qui abuse de son sexe et de son âge pour dire des sottises, mais si j'étais moins poli, comme je pourrais répondre à bon droit à mon ennemie :

— Les gens mal élevés, madame, sont ceux qui ennuient ou gênent leur prochain. »

Il est vrai que l'auteur de cette anecdote aurait été lui-même encore plus poli, — en changeant de compartiment.

Quelque chose de bien ennuyeux encore, ce sont les tics nerveux.

Quelqu'un est assis en face de vous. Il remue pendant des heures une jambe, toujours la même, par un mouvement régulier, continu, monotone, semblable à celui d'un balancier. C'est nerveux.

Eh ! qui n'a pas ses nerfs ? Par égard pour ceux des autres tâchez de réprimer les vôtres, si c'est possible.

Cependant, si rien ne vous force à rester devant une personne à tics nerveux, je ne vois pas pourquoi on y resterait !... C'est donc à vous de quitter la place.

Une autre manie bien innocente, celle-là, c'est de raconter des histoires et de raconter toujours la même. Cette manie est habituellement celle des vieux soldats.

Et ils sont si heureux quand on les écoute qu'il y a plaisir à les faire parler. J'ai connu un chef d'escadron du premier Empire qui régulièrement, tous les samedis, demandait la parole pour raconter le passage de la Bérésina.

Souvent le vide se faisait dans le salon, mais pourvu que le vieil officier eût un interlocuteur, cela lui suffisait. Un de nos amis eut la patience évangélique d'être cet interlocuteur.

Mais le plus curieux, c'est que cet ami n'eut pas le droit d'en être fâché. Le vieil officier en mourant le mit sur son testament avec ces mots : « Comme remerciement de la complaisance sans égale dont M. X... a fait preuve en m'entendant lui narrer cent trois fois de suite le passage de la Bérésina, je lui lègue dix mille trois cents francs. »

Le maniaque avait pris note et s'était préoccupé du juste soin de réserver des doses de baume en nombre égal aux tortures qu'il s'était imposées !

Que dire encore des personnes qui ne sont pas exactes à un rendez-vous ? C'est une habitude prise de faire attendre et de ne partir qu'au dernier moment, comptant sur le quart d'heure de grâce, mais c'est une très mauvaise habitude en affaires surtout.

Nous avons parlé déjà des flatteurs. La flatterie comme la satire, le compliment comme la moquerie, sont des armes à double tranchant qui blesse celui qui s'en sert maladroitement.

Un compliment outré est ridicule, cependant l'esprit le sauve quelquefois du ridicule, comme dans l'exemple suivant.

— Quel malheur ! s'écriait Chateaubriand, en s'adressant à Rachel, qui dans l'aurore de son talent

charmait l'auditoire de son salon, quel malheur qu'il faille mourir quand apparaissent de si belles choses!

— Monsieur, riposta Rachel, il y a des hommes qui ne meurent jamais.

N'en faites pas abus. De même pour la satire et la moquerie. Je connais beaucoup de gens d'esprit, parfaitement bien élevés, qui oublient tout pour le plaisir de dire un bon mot ou de lancer un trait mordant. C'est plus qu'une manie, c'est un défaut qui rend cruel, méchant et parfois impoli.

Inutile d'insister; nous avons donné des règles de politesse qui s'appliquent directement aux moqueurs et aux gens d'esprit. Si nous en reparlons, c'est pour placer ces gens-là parmi les maniaques dangereux. Il faut les fuir aussi bien que ceux qui ne peuvent vous parler sans vous donner des coups ou secouer les boutons de votre habit.

Du reste des répétitions sont nécessaires dans un aussi vaste sujet que celui des usages du monde. Aussi allons-nous grouper quelques recommandations particulières émanant de la généralité des prescriptions précédentes :

— Ne puisez jamais de votre autorité privée dans la tabatière d'une personne que vous ne connaissez pas. Quand vous demandez du feu, dans la rue, à un fumeur, ne prenez pas dans vos doigts le cigare ou la cigarette de celui à qui vous présentez votre requête.

— Si vous arrivez chez une personne qui est en train de dîner et qu'on vous offre de prendre quelque chose, refusez; si on insiste, acceptez.

— A table, si vous prisez, gardez-vous de verser du tabac sur la nappe.

— Si vous avez de la voix et qu'on vous prie de chanter, exécutez-vous de bonne grâce, — mais n'en profitez pas pour chanter deux heures de suite.

— Ne soyez jamais de mauvaise humeur chez les autres. C'est bien assez de l'être chez vous.

— Si dans la rue, vous marchez sur la robe d'une dame, ne riez pas et excusez-vous courtoisement.

— Ne demandez jamais son âge à une femme ni à un vieillard. L'âge et la beauté ont de petites faiblesses, qu'il faut respecter.

Enfin, — nous y revenons — soyez aimables et nous ne pouvons mieux conclure qu'en reparlant de l'amabilité, ce vrai foyer de la politesse.

— Etre aimable, ce n'est pas toujours se faire aimer, mais c'est se montrer digne de l'être.

« L'homme aimable est celui qui fait ce qu'il peut et non ce qu'il veut.

« On est aimable avec un ami en lui rendant service ; mais on l'est bien plus en le lui rendant sans qu'il vous l'ait demandé.

« Etre aimable dans son intérieur, c'est aimer son intérieur par-dessus tout.

« L'homme aimable parle peu et écoute beaucoup.

« Il est philosophe avec les philosophes, religieux avec les religieux, belliqueux avec les belliqueux, prudent avec les prudents et ainsi de suite jusqu'à extinction d'opinions humaines.

« L'homme aimable se dérange pour vous obliger, mais ne vous dérange jamais. »

Montesquieu a dit qu'un homme d'esprit savait toujours se retirer au moment où il se sentait gênant et ridicule.

Ce qui prouve qu'il faut être aimable et spirituel.

L'anecdote suivante est un trait d'amabilité superfine :

— A un dîner chez le comte d'Orsay, un jeune provincial laisse tomber une magnifique tasse de saxe.

Immédiatement le comte, assis en face de lui, lâche la sienne qui se brise et s'écrie : Nous sommes bien maladoits, mon cher !

Mais tout le monde ne peut pas être aimable à ce prix.

L'homme poli agit avec sa raison, l'homme aimable avec son cœur. Si vous êtes triste, le premier vous laisse pour ne pas troubler votre tristesse, le second reste pour la partager.

L'homme le plus vertueux, le plus intelligent, le plus honnête, qui manque d'amabilité, ne vous inspire pas le désir de faire sa connaissance.

Les savants, les hommes politiques sont dans ce cas. Les grands hommes ne se décident que rarement à descendre du ciel où plane leur esprit, sur la terre où on sollicite leur amabilité absente.

Cependant il faut se garer de l'hypocrisie de l'amabilité. Dans le monde, nous l'avons vu, il y a des cas où la politesse la plus exquise est forcée de prendre un masque, mais l'amabilité n'en a pas besoin.

Le chapitre précédent parlait de tout ce dont on n'avait pas parlé ; celui-ci le complétera en terminant par quelques menus usages du monde.

— On ne doit pas s'occuper si les gens qu'on reçoit ont plus ou moins d'usage et de savoir-vivre pour apprécier les politesses qu'on leur fait. Commençons par ne pas en manquer nous-mêmes.

— On ne prend pas un domestique sortant d'une maison amie même avec l'autorisation de ses anciens maîtres. Ceux-ci ne sauraient refuser et en seraient certainement contrariés. Si les domestiques ont servi chez des parents, on ne les prend que sur une recommandation personnelle.

— Si vous chargez quelqu'un de payer pour vous ou si vous lui prêtez de l'argent, passez votre porte-monnaie au lieu de lui compter l'argent dans la main et, quand on vous rendra votre porte-monnaie, n'en vérifiez pas le contenu devant la personne que vous obligez.

On doit considérer une femme non d'après la posi-

tion qu'elle avait avant son mariage, mais d'après celle que son mari lui donne. Pour une femme, c'est tout le contraire, elle n'élève pas son mari. Une reine épousant un de ses sujets perd tous ses droits. Un roi épousant une fille du peuple n'en est pas moins toujours roi et la fille du peuple devient reine.

Et sur le point de terminer ce chapitre, nous nous demandons même encore si nous n'avons rien oublié, si tous les usages disséminés dans la vie de famille et du monde, au dedans et au dehors, chez soi ou chez les autres, ont été classés et détaillés, d'après leur utilité, et si on n'en a pas omis quelques-uns. Nous osons espérer que non, sans pourtant l'assurer.

Il nous reste à étudier une partie qui n'est pas la moins importante : LES USAGES DU MONDE DANS NOS RAPPORTS AVEC L'ÉTAT CIVIL.

C'est ce que nous allons faire dans la dernière partie de cet ouvrage.

QUATRIÈME PARTIE

DU SAVOIR VIVRE DANS LES CÉRÉMONIES DE L'ÉTAT CIVIL

Dans le mariage.

Il y a dans la vie un petit nombre de graves circonstances où on ne peut se dispenser de connaître les règles de l'étiquette et de s'y conformer. Le mariage est de celles-là, cet événement est une des plus grandes époques de la vie, il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de donner à cet égard aucun conseil, nous nous bornerons à indiquer la marche à suivre et les coutumes les plus usitées.

Un jeune homme veut se marier, il a rencontré une jeune fille dans le monde qu'il fréquente, il la trouve de son goût et il a été à même d'apprécier ses qualités. Que doit-il faire ?

D'abord sonder les parents de la jeune fille afin de savoir s'ils ont l'intention de la marier, s'ils n'ont point d'engagement, et quel est le chiffre de la fortune. Questions très délicates qu'il faut poser avec ménagement.

Quand le jeune homme sait à quoi s'en tenir, il fait faire la demande en mariage par ses parents ; s'il est orphelin, il en charge une personne âgée et amie. Dans aucun cas il ne la fait lui-même.

La demande est faite au père de la jeune fille ;

s'il n'existe plus, on s'adresse à la mère. La jeune fille n'assiste jamais, sous aucun prétexte, à ces pourparlers préliminaires.

Dès que les paroles sont échangées entre les deux familles, les parents du jeune homme se rendent chez ceux de la jeune fille et alors a lieu la première entrevue officielle des deux futurs époux devant leur nouvelle famille respective.

Le mariage est annoncé aux parents et aux amis le plus promptement possible; un premier repas, dit des fiançailles, est donné par les parents de la jeune fille. C'est un repas intime, rendu peu après par les parents du jeune homme. De cette fête sont exclus tous les étrangers. La bague est remise avant le dîner en même temps qu'un bouquet blanc. Le fiancé est en habit noir, la fiancée en toilette très simple.

Dès que le mariage est annoncé, la famille ne reçoit plus. Les jours de réception sont supprimés. La jeune fille ne va plus dans le monde. Quant au fiancé, il est reçu tous les jours, mais c'est à lui d'y mettre encore de la discrétion, bien qu'il ait toujours son couvert mis. Il y a là des nuances qu'un homme de tact saura distinguer.

Les entretiens des fiancés ont lieu devant la mère de la jeune fille. Lorsque l'époque du mariage approche, cette surveillance peut se relâcher quelquefois, mais les jeunes gens ne restent jamais seuls dans une pièce fermée, ni assis sur le même canapé.

Mais avant d'aller plus loin, examinons les conditions requises pour le mariage :

Age et parenté. — L'âge requis pour le mariage en France est de dix-huit ans révolus pour les hommes et de quinze ans révolus pour les femmes.

Cependant, il est fort rare qu'un homme se marie avant d'avoir tiré au sort, car le mariage ne le dispense pas de cette exigence de la loi ou plutôt de ce devoir envers son pays.

En ligne directe, le mariage est interdit entre tous les ascendants et descendants légitimes ou naturels et les alliés dans la même ligne.

Il ne peut donc pas y avoir de mariage entre frère et sœur, oncle et nièce, neveu et tante, beau-frère et belle-sœur.

Cependant pour des motifs graves, le chef de l'État peut accorder les dispenses et autoriser le mariage dans les trois derniers cas.

Consentement des parents. — Le fils qui n'a pas atteint l'âge de vingt-cinq ans accomplis, la fille qui n'a pas atteint l'âge de vingt et un ans accomplis ne peuvent se marier sans le consentement des père et mère.

En cas de dissentiment, le consentement du père suffit.

Si le père est mort, le consentement de la mère suffit.

Si le père et la mère sont morts, les aïeuls et aïeules les remplacent.

S'il y a dissentiment entre les deux lignes, ce partage emportera consentement.

S'il n'y a ni père ni mère, ni aïeuls ni aïeules, les fils ou filles mineurs ne peuvent contracter mariage sans le consentement du conseil de famille.

Ce conseil, composé de six parents ou amis de l'orphelin, trois représentant le côté paternel, trois le côté maternel, se réunit sous la présidence du juge de paix.

Quel que soit l'âge qu'on ait atteint, on ne peut se marier sans le consentement des parents, s'ils existent.

Un veuf ou une veuve ne peuvent contracter une nouvelle union sans le consentement de leurs parents.

Si les parents ne peuvent pas assister à la cérémonie du mariage, ils doivent envoyer à leurs enfants leur consentement notarié.

Actes respectueux ou sommations. — Lorsque les

parents refusent leur consentement au mariage de leur enfant, un fils ne peut faire de sommation avant qu'il ait vingt-cinq ans révolus, une fille avant vingt et un ans révolus.

La sommation doit être rédigée par un notaire assisté d'un second notaire ou de deux témoins.

Elle doit être notifiée par un notaire.

Si, un mois après la première sommation, les parents persistent à refuser leur consentement au mariage, on en fait une deuxième, puis une troisième, toujours à un mois d'intervalle. Si enfin la troisième sommation n'amène pas le consentement, les enfants peuvent passer outre un mois après.

Publications de mariage. — Les publications sont l'annonce publique à la mairie et à l'église du mariage que les futurs ont l'intention de contracter.

Mariage civil. — L'acte de publication que l'officier municipal a dressé, énonce :

1° Les noms, prénoms, professions et domiciles des futurs époux ;

2° Leurs qualités de mineurs ou de majeurs ;

3° Les noms, prénoms, professions et domiciles des parents ;

4° Les jours, lieux et heures où les publications ont été faites.

Un extrait de cet acte reste affiché pendant onze jours à la porte des différentes mairies où pourrait se célébrer le mariage, c'est-à-dire :

1° A la mairie du quartier habité par le futur ;

2° A celle de la demeure de la future et, si les enfants n'habitent point chez leurs parents, à la mairie d'où relèvent la famille de la mariée et celle du marié.

Cette formalité a pour but de laisser se produire les oppositions au mariage s'il y a lieu.

Le mariage ne peut être célébré avant le onzième jour des publications et s'il n'a pas eu lieu dans

l'année, à compter de l'expiration du délai des publications, il ne peut plus l'être qu'après de nouvelles publications faites dans les formes légales.

Pièces à remettre à la mairie :

- 1° L'acte de naissance des deux futurs époux ;
- 2° Un acte authentique du consentement des ascendants ou parents s'ils ne peuvent assister à la célébration du mariage. Si l'on a fait les actes respectueux, il faut à défaut du consentement produire les procès-verbaux des actes respectueux. L'acte de décès du père ou de la mère, si on a perdu l'un des deux ;
- 3° Les certificats délivrés des différentes mairies où le projet de mariage a dû être publié constatent que les publications ont été faites et qu'il n'y a pas d'opposition ;
- 4° Un certificat du propriétaire de la localité que l'on habite, constatant que vous avez six mois de résidence.

Nota. Si, lors des publications, vous n'avez pas six mois de résidence dans le local que vous habitez et que celui que vous avez quitté ne relève pas de la même mairie, il faut aussi faire les publications à votre ancienne mairie ;

5° Un certificat constatant que le futur a satisfait à la loi du recrutement ;

6° L'acte de décès de son premier conjoint, si l'un des deux futurs a déjà été marié ;

7° Une expédition authentique de dispense d'âge ou de parenté s'il en a été accordé ;

8° Les mainlevées des oppositions qui ont été faites ;

9° Enfin, si l'on a fait un contrat de mariage, le certificat du notaire devant lequel il a été fait.

Je ne saurais trop recommander aux futurs de ne rien fixer, ni comme date, ni comme achats, ni comme location, tant qu'ils n'ont pas tous ces papiers en mains.

Oppositions au mariage. — L'article 8 qui précède et a rapport aux oppositions, demande explication.

Le droit de former opposition au mariage appartient à la personne engagée par mariage avec l'une des parties contractantes.

Le père, et à défaut du père, la mère, et à leur défaut, les aïeuls et les aïeules peuvent former opposition au mariage de leurs enfants et descendants, bien que ceux-ci aient vingt-cinq ans accomplis.

A défaut d'aucun ascendant, le frère ou la sœur, l'oncle ou la tante, le cousin ou la cousine germaine, majeurs, ne peuvent former aucune opposition que dans les deux cas suivants :

1° Lorsque le consentement du conseil de famille n'a pas été obtenu ;

2° Lorsque l'opposition est fondée sur l'état de démence du futur époux. Cette opposition dont le tribunal pourra prononcer mainlevée pure et simple, ne sera jamais reçue qu'à la charge par l'opposant, de provoquer l'interdiction, et d'y faire statuer dans le délai qui sera fixé par le jugement.

Dans les deux cas prévus par le précédent article, le tuteur ou le curateur ne pourra, pendant la durée de la tutelle ou curatelle, former opposition qu'autant qu'il y aura été autorisé par un conseil de famille qu'il pourra convoquer.

Formalités à remplir à l'église. — Les publications doivent avoir lieu dans la paroisse de chacun des deux futurs.

Ces publications se répètent trois dimanches de suite. Elles ont lieu au prône, à la grand'messe.

On peut racheter deux publications ou bans. Le prix de ce rachat varie suivant les paroisses. Ce rachat doit avoir lieu dans les deux paroisses.

On doit se marier à la paroisse de l'un des deux futurs. L'usage général est de célébrer le mariage à la paroisse de la fiancée.

Si cependant on veut se marier dans une autre église, il faut le consentement des deux curés des deux paroisses et cette permission n'est jamais accordée gratuitement.

Il faut des dispenses pour le mariage à l'église pour les degrés de parenté qui suivent :

Beau-frère et belle-sœur ;

Oncle et nièce ;

Neveu et tante ;

Cousin et cousine.

Les demandes de dispense s'adressent à l'archevêché. Il est d'usage de les payer suivant la position de fortune des mariés, mais ce paiement n'est pas obligatoire.

Nota. Les dispenses de parenté obtenues pour la mairie, n'ont aucun rapport avec celles qu'exige l'église. Les premières doivent être accordées par le chef de l'État et les autres par l'évêché.

Il faut également une dispense de l'église pour se marier pendant l'Avent et pendant le carême jusqu'au dimanche de Quasimodo.

Pièces à remettre à l'église :

1° L'extrait de baptême des deux futurs, ou, à leur défaut, l'acte de confirmation. Si ces deux actes manquent, il faut se faire rebaptiser ;

2° Les billets de confession ;

3° Les certificats des publications de bans ;

4° Les dispenses, si le degré de parenté ou l'époque de la célébration du mariage l'exigent.

On choisit aussi, à ce moment, la classe dans laquelle on désire se marier.

La dernière classe est de 10 francs et la première dépasse 1,000 francs.

Ces prix varient beaucoup selon les paroisses et la partie de l'église où l'on se marie.

Le mariage au chœur est toujours fort cher. Dans les grandes églises, un beau mariage peut très bien se faire à la chapelle de la Vierge.

Il faut en cela consulter sa position de fortune.

Dans les prix demandés ne sont pas comprises les chaises, ni la pièce d'or ou d'argent qu'il est d'usage de coller aux cierges et qui constitue l'offrande au curé.

Mariages contractés à l'étranger. — Les Français peuvent se marier à l'étranger, soit avec des Françaises, soit avec des étrangères, et leur mariage est tout aussi valable que celui contracté en France, pourvu qu'ils se conforment aux prescriptions suivantes :

1° Si le Français épouse une femme étrangère, le mariage doit être célébré devant l'officier du pays et suivant les formes et les usages de la localité ;

2° Les Français qui épousent des étrangères, doivent en outre, pour que le mariage soit valable, remplir toutes les formalités exigées en France, c'est-à-dire ne pas se marier avant dix-huit ans, demander le consentement des parents et faire faire en France toutes les publications.

Si un Français ou une Française se marient à l'étranger, ils peuvent à leur choix le faire, soit devant les consuls ou les agents diplomatiques français, soit selon les formes du pays où ils se trouvent, mais dans ce dernier cas, il est indispensable *dans les trois mois de son retour en France* de faire transcrire l'acte de célébration du mariage, sur le registre public des mariages du lieu de son domicile.

Une femme française qui se marie à l'étranger n'a pas besoin de cette transcription, car par le fait de son mariage avec un étranger, elle a cessé d'être Française et ses enfants seront de la nationalité de son mari et non de la sienne.

Et maintenant que nous avons épuisé la liste des formalités à remplir et des pièces à produire pour se marier, reprenons le mariage au point où nous l'avons laissé et suivons-le dans les usages du monde.

Du contrat.

L'usage est devenu presque général maintenant de donner, le soir de la signature du contrat, la fête que l'on réservait le jour du mariage.

Le contrat a été discuté avant communication officielle du mariage aux parents et amis. Il se signe solennellement chez la fiancée deux ou trois jours avant le mariage. On donne à cette occasion un repas et même un bal, c'est un motif à présentations réciproques.

Les présents et le trousseau sont exposés dans une pièce contiguë au salon; les invités sont admis à les voir.

Après le dîner, notaires et parents passent dans une chambre où le contrat est lu en entier, on revient au salon pour le signer.

Le fiancé se lève, s'incline devant sa fiancée et signe, puis il lui offre la plume que la jeune fille prend et, après avoir signé, passe à sa future belle-mère, laquelle la donne à son tour à la mère de la fiancée. Les pères signent ensuite et enfin tous les témoins par rang d'âge.

Après la signature, les jeunes fiancés embrassent leurs parents et amis. S'il y a bal, ils dansent ensemble le premier quadrille.

Un vieil usage, lequel autorisait le notaire à embrasser la fiancée après la signature, veut encore que ce fonctionnaire danse le deuxième quadrille avec la future mariée.

Le mariage à la mairie a lieu ordinairement un jour ou deux avant le mariage à l'église. Dans ce cas, les parents seuls et les témoins y assistent. On y va en voitures ordinaires et toilette de ville. Le reste de la soirée est passé chez la mariée.

A la mairie, c'est la femme qui signe la première;

elle passe la plume à son mari qui lui dit : « Merci, madame ». Désormais la jeune fille n'est plus appelée que madame.

Le jour de la cérémonie religieuse, le jeune homme vient, avec sa famille, chercher la mariée et lui apporte un bouquet blanc.

La sœur de la mariée, ou à son défaut son amie intime ou sa cousine, est demoiselle d'honneur. Le frère du marié ou son cousin ou son ami intime, est garçon d'honneur. Tous deux doivent être célibataires.

Le garçon d'honneur va en voiture chercher la demoiselle d'honneur à qui il apporte un bouquet blanc, celle-ci accompagnée de ses parents monte en voiture avec le jeune homme et se rend à la maison de la mariée. Le garçon d'honneur ne quitte pas sa demoiselle de la journée. Ils montent dans la même voiture, il lui offre le bras à l'église, il lui donne la main pour quêter, il l'accompagne chez elle et, s'il y a dîner et bal, il est constamment son cavalier.

On n'envoie des voitures qu'à la famille et aux témoins. Dans la première, pour aller à l'église, montent : la mariée qui se place au fond à droite, sa mère à son côté, son père sur le devant. Dans la seconde, le marié avec sa mère à sa droite et son père devant ; puis viennent les voitures de la demoiselle d'honneur, des témoins et de la famille.

Le père de la mariée conduit sa fille à l'autel ; puis viennent dans l'ordre suivant : le marié avec sa mère, la mère de la mariée avec le père jeune homme, la demoiselle et le garçon d'honneur, les témoins et la famille. Les amis et invités se placent : à gauche, ceux de la mariée ; à droite, ceux du marié.

La mariée ôte son gant pour recevoir l'alliance. Elle doit répondre d'une manière intelligible aux questions du prêtre.

La messe finie on se dirige à la sacristie dans l'ordre

suivant : le père du marié et la mariée, le marié et sa belle-mère, le père de la mariée et la mère du marié, ainsi de suite comme précédemment. Après la signature à la sacristie, la mariée embrasse les dames ; il faut qu'il soit très près parent et intimement lié, pour qu'un homme se permette de l'embrasser.

En sortant de la sacristie, les deux époux se donnent le bras, le père de la mariée le donne à la mère du marié et ainsi de suite en mélangeant toujours.

Rentrée chez ses parents, la mariée ôte son voile et reçoit la famille et les intimes, mais il n'y a que les personnes invitées spécialement qui se rendent à cette réception.

Si, le soir du mariage, il y a bal, la mariée remplace son corsage montant par un corsage décolleté, et conserve sa couronne mais sans voile. Les demoiselles de noces sont en blanc avec roses blanches pour parure.

Nous ne parlerons pas des visites à rendre, puisque ce sujet a déjà été traité. Rappelons seulement qu'une visite de noces ne se rend qu'un mois après le mariage. Les dîners de famille ne sont pas compris dans cette quarantaine.

Terminons par un conseil : ne vous mariez pas à la légère. Réfléchissez bien avant d'accomplir l'acte le plus saint et le plus solennel de votre vie. Ne risquez pas, pour une passion aveugle, ou par étourderie, de faire votre malheur et celui d'une femme, n'oubliez pas ces paroles de l'Écriture sainte :

« Choisissez une épouse avec la crainte du Seigneur et plutôt dans le désir de perpétuer votre race que par le mouvement d'une folle passion. »

Quant aux chercheurs de dot ou de position, nous n'avons pas à leur donner de conseils. Leur intérêt peut les guider mieux que ne le ferait l'amour. C'est une question de tempérament.

Dans les naissances.

La jeune fille au mariage de laquelle nous venons de procéder va être mère. Elle ne paraît déjà plus en public ni dans les promenades fréquentées. Elle se consacre entièrement à la vie de famille.

L'enfant vient au monde. Il est déclaré à la mairie dans les vingt-quatre heures, un médecin vient pour assurer le sexe du nouveau-né, puis avec deux témoins le père fait enregistrer leur fils ou fille. Les lettres de faire part ne sont envoyées qu'au bout de trois semaines environ, lorsque la jeune mère commence à être en état de recevoir.

Les visites faites à une accouchée ne doivent jamais être longues. On doit toujours admirer le baby. La jeune mère reçoit la visite avec modestie et les compliments adressés au bébé avec un bonheur que comprendront toutes les mères.

La layette doit être prête avant la naissance de l'enfant. C'est un plaisir pour la mère de préparer les petits objets de l'être qu'elle chérit déjà avant sa venue au monde, plaisir mélangé de curiosité et d'inquiétude.

Les grand'mères veillent d'habitude à ce trousseau du premier âge, nous nous abstiendrons d'en donner des détails. Le principal est d'avoir prêts :

- Cinq douzaines de couches en toile.
- Deux douzaines de couches pantalon.
- Six langes en flanelle et six en piqué.
- Six couvre-langes en percale.
- Trois brassières tricotées.
- Six ceintures de flanelle.
- Six bavettes festonnées.
- Six bavettes unies.
- Deux pelisses et deux capelines, etc...

Quant aux cadeaux à faire à l'accouchée, ils varient d'après la fortune, la position ou le rang.

Il est d'usage d'avoir une nourrice, c'est bon genre, et les jeunes mères se trouvent ainsi libres de reprendre leurs habitudes mondaines.

Triste et déplorable usage !... La femme doit nourrir son enfant, à moins d'empêchement de santé très grave. Elle ne peut s'imaginer quelle heureuse influence a, sur la vie de ses enfants et sur la sienne propre, l'accomplissement de ce devoir si doux imposé par la Providence.

La première sortie de l'accouchée est pour l'église. Touchante habitude qui a pour but de remercier Dieu d'une heureuse délivrance.

Quant au baptême, les formalités religieuses en sont très simples, mais les usages de l'étiquette sont assez compliqués.

Le premier soin est de choisir le parrain et la marraine.

La proposition d'être parrain et marraine est un honneur que l'on peut décliner sans s'exposer à blesser les parents. Il y a pour cela une foule d'excuses qui ne sont autres que des formules banales, mais qui passent dans le monde pour de la monnaie de bon aloi, et qu'avec un peu de tact il est facile de trouver et impossible de récuser. Cependant si les liens du sang ont donné droit à ce titre onéreux, on ne saurait s'en dispenser.

La grand'mère maternelle et le grand'père paternel sont généralement les parrain et marraine du premier né. Pour un second enfant c'est le contraire. A leur défaut ce sont les ascendants les plus proches.

Il est d'usage de laisser à la marraine le choix du parrain. Cependant on lui désigne celui que l'on préfère, mais elle est libre de refuser. Tous ces arrangements doivent être pris au moins deux mois avant la naissance de l'enfant.

Les parents autorisant leur fille à accepter pour compère un jeune homme qui la recherche en mariage prennent avec lui une sorte d'engagement.

La qualité de parrain et marraine impose surveillance et protection de l'enfant. Leurs devoirs sont très sérieux. De nos jours on considère cette cérémonie comme une politesse dont on ne peut se dispenser. Il est très peu de parrains et de marraines qui continuent jusqu'au bout leur rôle de tuteur. C'est regrettable, on ne devrait jamais s'en affranchir.

Il est vrai que, pour être parrain, cela coûte cher : un auteur très humoristique en a parlé en des termes un peu vifs que nous reproduisons sous toutes réserves :

— Si vous n'avez pas de fortune et que des indifférents vous offrent d'être le parrain de leurs enfants, refusez. C'est un bon conseil que je vous donne. Si vous acceptez, tirez-vous-en le plus honorablement possible par :

Un cadeau à l'accouchée.

Six paires de gants, douze boîtes de dragées — au moins — et un bouquet à votre commère.

Une boîte à la sage-femme, une à la nourrice, une à la garde!.. et la pièce d'or ou d'argent à chacun d'eux!

C'est à vous de payer la voiture qui vous conduit à l'église, à vous de donner au bedeau, au suisse, aux enfants de chœur et aux pauvres !.....

Cet auteur va un peu trop loin. Dans le grand monde cela ne se passe pas exactement de cette manière, et rien n'empêche de s'y conformer pour peu qu'on soit du monde qui, sans faire grand, aime à faire bien.

Ainsi, par exemple, c'est le père qui paye les voitures du jour de la cérémonie, et non le parrain, lequel du reste a bien assez des cadeaux à l'accouchée, à la sage-femme, à la nourrice et des menus frais de l'église.

C'est la marraine qui a charge particulière des cadeaux au filleul, comme le bonnet de baptême et la pelisse.

Enfin, si le parrain et la marraine dépensent en cadeaux, la famille de l'enfant se charge de toutes les autres dépenses.

Pour aller à l'église la première voiture contient la marraine et la nourrice avec l'enfant, en face le père et le parrain. Les autres voitures contiennent les invités et la famille. Souvent le parrain et la marraine sont seuls dans la première voiture. (Si la marraine est une jeune fille, sa mère l'accompagne.) Dans la deuxième sont l'enfant, la nourrice et le père.

En entrant à l'église, la femme qui porte l'enfant marche la première. Le parrain et la marraine viennent ensuite, mais sans se donner le bras, puis la famille et ceux qui ont désiré assister à la cérémonie.

Le parrain et la marraine se placent l'un à droite, l'autre à gauche de l'enfant, tous les deux debout. L'enfant a la tête appuyée sur le bras droit de la personne qui le porte.

On choisit d'ordinaire trois noms : l'un venant de la marraine, l'autre du parrain, le troisième désigné par la mère.

Le repas de gala a lieu après le baptême. Si la mère est trop faible pour y assister, on le remet et on se contente d'une collation.

Dans l'intérêt du bon goût il faut éviter de donner trop de noms à un enfant. Dans les campagnes, un seul est porté, c'est celui du parrain ; cet usage a du bon.

En effet, c'est une marque d'affection à donner au parrain et un lien évident à établir que de faire porter son nom à son filleul ; y manquer, appeler par exemple Auguste un enfant dont le parrain s'appelle Henri, c'est dédaigner le nom qu'on a cependant prié le parrain de donner.

Nous avons dit qu'on avait trois jours pour faire sa déclaration. Ajoutons que le défaut de la déclaration de la naissance de la part des parents ou des intéressés ou des témoins de l'accouchement les expose à une peine correctionnelle de six jours à six mois de prison et à une amende de 10 à 300 francs.

Les personnes faisant la déclaration de naissance d'un enfant né hors du mariage, qui nommeraient le père de cet enfant sans y être formellement autorisés par lui, s'exposeraient à des poursuites qui amèneraient infailliblement contre elles une condamnation à des dommages-intérêts.

Pour obtenir un extrait d'acte de naissance, il suffit de s'adresser à la mairie de la commune où cette naissance a eu lieu. L'extrait est délivré immédiatement.

Et maintenant, par une de ces transitions brusques si communes dans la vie, où la tristesse est si près de la joie, nous allons nous occuper de solennités tristes. Après les naissances, la mort.

En matière de deuil.

Les deuils se portent plus ou moins longtemps et de manières différentes. Les deuils du cœur seuls n'entrent pas dans cette classification.

Deuils de veuve. — Il est de deux ans, un an de grand deuil, six mois de deuil ordinaire, six mois de demi-deuil. Pour le grand deuil, la veuve porte un long voile de crêpe et un nœud fait d'une certaine façon au chapeau ou au bonnet. Elle ne peut se remarier avant un an de veuvage. Dans le cas d'un nouveau mariage, elle prend le demi-deuil de suite.

Deuils de veuf. — Ne dure qu'un an. Six mois de grand deuil, six mois de petit deuil. Le veuf peut se remarier sans que la loi en fixe le délai.

Tout deuil peut se prolonger. Il est de mauvais goût de l'abrégé.

La veuve qui n'est plus de la première jeunesse et qui a des enfants ne doit autant que possible pas se remarier ; elle porte le deuil trois ans et ensuite des vêtements de couleur sombre.

Deuils de père et mère. — Dure un an. Six mois de grand deuil avec voile de crêpe lisse. Trois mois de deuil ordinaire, trois mois de petit deuil. Généralement on le prolonge pendant deux ans.

Pour l'aïeul il est de six mois de grand deuil et trois de demi-deuil. On le prolonge rarement.

Deuils de parents. — Pour un oncle et une tante, c'est le même deuil que précédemment pour l'aïeul. Celui de frère et sœur se porte quatre mois, dont deux en grand deuil. Celui de cousins est de six semaines.

Les deuils d'ascendants à descendants ne sont pas obligatoires.

Ceux des enfants suivent l'impulsion des sentiments et n'ont à subir aucune règle. Le cœur est le seul guide.

Veufs et veuves remariés ne portent plus le deuil des parents de la famille du premier époux

Le jour du mariage on quitte le deuil pour le reprendre le lendemain, et le conjoint le prend avec vous à moins que ce ne soit celui d'un mari ou d'une femme.

Le grand deuil pour une femme consiste en vêtements de laine noire sans volants, col et manchettes en crêpe, gants de peau : aucun ornement même de jais n'est admis. Le deuil ordinaire se porte en soie, grenadine, jais, col et manchettes de crêpe lisse.

Pour demi-deuil la lingerie blanche est admise.

Les hommes portent le deuil en vêtements d'un noir mat, crêpe très haut au chapeau, cravate blanche en batiste. Pour le demi-deuil, le crêpe du chapeau se réduit.

En uniforme, le crêpe est noué au bras. Si c'est un deuil patriotique, on le noue au pommeau de l'épée.

Le papier à lettre est encadré d'une bande noire large d'un centimètre, cet encadrement se réduit pour le demi-deuil. Les cartes de visite suivent la même règle. La cire à cacheter est toujours noire.

Pendant toute la durée d'un deuil, on ne porte que des bijoux en jais. A la fin on peut se permettre des bijoux en cheveux ou en vieil argent.

Un homme met un cordon noir ou une chaîne en jais ou en cheveux à sa montre.

Il est de bon goût, pendant la première période d'un deuil, de ne se montrer dans aucun endroit de réjouissance, ni au théâtre, ni au bal, ni aux dîners. Pendant la seconde on s'abstiendra seulement des bals.

A la mort d'un membre de sa famille, on envoie aux amis et aux connaissances du défunt une lettre d'invitation pour le service et l'enterrement, en indiquant l'heure *précise* de la cérémonie funèbre.

Une affaire importante peut seule dispenser d'assister à l'enterrement d'un ami ou parent, quand on a reçu la lettre de faire part de la famille.

Pour un convoi, on doit éviter les vêtements de couleur trop claire. Il faut marcher tête nue, derrière le corps, ne causer qu'à voix basse et se garder d'entretiens gais ou d'affaires.

C'est un devoir pieux qu'on est venu rendre, il faut se conduire dignement, gravement, respectueusement. Il serait ridicule d'affecter une douleur larmoyante, mais il serait inconvenant d'insulter par sa tenue à la douleur d'une famille.

Un mari, une femme, un père, une mère, n'assistent pas à l'enterrement de celui qu'ils ont perdu. Un fils suit le corps. Les plus proches parents suivent immédiatement le cercueil, les amis viennent ensuite.

A la sortie du cimetière, on doit à la famille un salut de condoléance, un signe de sympathie, un serrement de main, comme consolation.

Les repas dits des funérailles sont encore en usage dans beaucoup de provinces.

On suit un mort à l'église par politesse. L'affection nous invite à ne le quitter qu'au cimetière.

Quand on rencontre un convoi funèbre, on doit se découvrir avec respect. Si l'on passe devant un cercueil exposé, il est chrétien de s'approcher la tête découverte et de jeter dessus l'eau bénite.

Honte à ceux qui n'ont pas le respect de la mort, qui assistent, insensibles ou moqueurs, aux pompes d'une cérémonie funèbre, à celui qui ne se découvre pas devant un corbillard !

Il faut n'avoir ni cœur, ni religion, ni bon sens même pour ne pas se sentir profondément ému quand, autour d'un cercueil où sont massés une famille en deuil et des amis éplorés, l'orgue fait entendre le chant du *Dies iræ*.

Je connais un veuf inconsolable dont la femme était morte en couches. L'enfant vivait, mais le père se refusait à voir la cause de la mort de sa femme. Le médecin craignait pour la raison de ce malheureux qui n'avait jamais pu pleurer !

— Docteur, s'écriait-il, faites-moi donc pleurer. Je sens que les larmes me soulageraient.

Un jour il reçoit une lettre lui annonçant la mort d'un de ses meilleurs amis.

Il assiste au service religieux. Dès que l'orgue commence le *Dies iræ*, dès que les chantres entonnent cet admirable psaume, le cœur de notre inconsolable bat à lui rompre la poitrine, ses yeux s'humectent de larmes. Le malheureux tombe à genoux en éclatant en sanglots.

Les larmes l'avaient sauvé. Il courut embrasser son enfant.

Nous insistons sur cette recommandation : bien se tenir à l'église.

Point de distractions, point de chuchoteries. N'oubliez pas ces paroles d'un grand chrétien :

« Il n'y a que les sots qui s'imaginent faire preuve d'esprit en raillant les rites et les usages, je ne dirai pas seulement de la religion chrétienne, mais de quelque religion existante que ce soit. A l'église, comme au temple protestant, comme à la synagogue, comme à la mosquée, tout homme de sens et de cœur demeurera digne, par respect pour lui-même d'abord et ensuite parce que, pour s'éviter de manquer de respect aux autres, il n'aura besoin que de dire : Dieu est partout! »

Je ne connais pas de gens bien élevés qui rougiraient de tremper leurs doigts dans un bénitier pour faire le signe de la croix. Libres penseurs ou autres athées de convention, vous n'en mourrez pas, n'ayez crainte.

In hoc signo vinces! L'empereur Constantin a fait graver ces mots sur ses enseignes, et Constantin vous valait bien!...

Au cimetière, que votre contenance soit toujours sérieuse et votre parole discrète. On ne visite pas l'asile des morts comme une galerie d'exposition publique.

Cependant nous ne croyons pas inutile de protester contre le faste aride des tombeaux et la manie des épitaphes ridicules.

L'orgueil ou la fausse douleur, l'ignorance ou la naïveté prêtent partout à la raillerie.

Mais il suffira de se rappeler où l'on est pour épargner au sommeil éternel l'offense du bruit, d'un éclat de rire.

Contentons-nous de protester ici le plus brièvement possible, mais taisons-nous devant le mausolée le plus ridiculement fastueux, sur lequel une veuve

inconsolable nous apprendra *qu'elle continue son commerce!*

Bien que telles épitaphes, niaises ou plaisantes pour l'étranger, aient souvent une signification touchante pour les intimes, nous proscrivons impitoyablement les « bon époux, bon père, bon fils, » et les « regretté de sa femme, de sa fille, de ceux-ci, de ceux-là. »

Que signifient ces banalités et quels regrets cette phraséologie attire-t-elle à celui qui en est l'objet?

Des larmes? Quel passant en donne, bien que chaque tombe en demande?

En face de ce luxe de mots déplacés, un homme de lettres, — peut-être trop spirituel — s'est écrié un jour :

« Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de coquins dans le monde des vivants, car tous les braves gens sont ici!... »

Un simple nom sur la pierre ou le bois, deux dates, celle de la naissance et de la mort, cela ne suffit-il pas?

Que peuvent les paroles pour peindre les regrets, a dit un grand écrivain, mais que ne traduisent pas les larmes!

Ayons donc le deuil dans le cœur et respectons nos morts en ne faisant pas à leur mémoire l'injure d'une épitaphe ridicule.

Cependant la douleur maternelle a de touchantes façons de se produire, elle est toujours bien inspirée.

« La mort a rendu le berceau vide; à quoi cette corbeille pouvait-elle servir sous le toit attristé? Qu'a fait la mère? Elle a pris le berceau sous son bras, elle est venue au cimetière, à l'endroit où l'herbe verdissait déjà sur le bien-aimé et elle a dit à la mort: Prends donc le nid, toi qui as pris le doux oiseau que j'y couvais. Et elle s'est éloignée en laissant le berceau sur l'herbe. C'est le monument qui le mieux peut dire sa perte, son veuvage, ses larmes.

« Ici repose un enfant, voilà le berceau. »

— Oh ! comme cette corbeille d'osier, que l'herbe cache, envahit, que l'intempérie du ciel délabre, est autrement éloquente que tout le verbiage écrit, toutes les statues taillées !...

Si la mère qui a conçu ce touchant mausolée devait être illuminée d'une sublime beauté, la mère dont nous allons raconter l'histoire devait avoir aussi cette illumination qui éclaire le visage de toutes les beautés du cœur.

Elle venait de perdre son fils, un enfant de sept ans, qu'elle adorait comme une mère sait adorer son enfant. On inscrit sur la croix les noms et on lui demande si elle ne veut pas une épitaphe.

La mère en sanglotant ne savait que dire : *Bonsoir, Lolo !* Cette exclamation fut inscrite sur la croix.

Eh bien ! en dépit des rieurs, ce Bonsoir, Lolo ! m'a fait pleurer. Ce nom seul révèle l'intimité familière de la mère et du fils. Lolo est mort, on le couche dans la tombe, comme autrefois dans son berceau, et sa mère, comme autrefois aussi, lui crie : Bonsoir, Lolo !

Non, cet adieu ne fait pas rire, il émeut. Si l'on sourit, c'est avec l'œil mouillé de larmes. Bonsoir, Lolo ! bonsoir, c'est-à-dire : Dors en paix, enfant chéri, moi je veille !

Et la mère, qui sait bien qu'il ne se réveillera plus, veille et pleure !...

Il y a des gens qui veulent que le cimetière soit le plus gai possible. La civilisation leur a donné raison.

Avant 1789 les cimetières n'étaient que des charniers et des voiries humaines ; aujourd'hui, ce sont des endroits qui ont le charme des beaux jardins, où l'on voit des tombeaux environnés de fleurs, soignés, arrosés par des mains amies. Des parterres fleuris à la place de lugubres sépultures, n'est-ce pas, à la faveur d'une consolante illusion, familiariser la vie avec la mort ?...

Mais n'oublions pas que nous n'en avons pas fini avec le savoir-vivre en matière de deuil.

On ne monte dans les voitures de deuil que pour accompagner le convoi au cimetière. Ces voitures, après la cérémonie, déposent successivement à domicile les personnes qui ont pris place.

Ce serait manquer à tous les usages et à toutes les convenances que de quitter les funérailles pour aller faire des courses avec les voitures funèbres.

Aussitôt après les funérailles, les invités portent leurs cartes chez le membre de la famille qui leur a adressé l'invitation. Dans certaines provinces, la veuve ou les parents reçoivent. Chez les personnages occupant une haute position on s'inscrit sur un registre.

Dans les campagnes ou châteaux éloignés une collation est servie après les funérailles. Les proches parents du défunt n'y assistent pas. Les honneurs en sont faits par un collatéral.

Le simple bon sens indique la tenue qu'on doit avoir dans la maison d'un défunt. On n'y sera jamais trop discret ni trop poli. Ce serait manquer absolument de savoir-vivre que de s'y conduire comme si l'on était chez soi, sans gêne ni retenue. Que penser de ce jeune homme qui, dans une occasion pareille, brisa la bande d'un journal laissée intacte par la famille désolée, sur la table du salon où le cortège pour les funérailles se formait?

Les haines font trêve devant la naissance comme devant la mort. On fait part du décès à ses ennemis ou à ceux du défunt; on assiste, même sans invitation, à l'enterrement d'une personne avec laquelle, de son vivant, on était dans les plus mauvais termes. On écrit une lettre de condoléance à ceux auxquels on gardait rancune et on leur offre ses services dans cette triste circonstance.

La mort opère souvent d'heureux rapproche-

ments, fait cesser des troubles et éteint beaucoup de haines.

Un dernier conseil au sujet du deuil à prendre : il est de très mauvais goût de sortir dès le lendemain ou le surlendemain en grand costume de deuil. On pourrait vous reprocher de l'avoir fait faire à l'avance ; on reste huit jours chez soi, le temps nécessaire à la confection des costumes. Si l'on est obligé de sortir, on revêt les vêtements qu'on a, mais on choisit les plus sombres.

Du reste ajoutons, comme pour toutes les circonstances délicates de la vie, que le deuil ou la joie, dans le mariage, la naissance ou la mort, est une question de tact, qui appartient encore plus au cœur qu'à la raison.

C'est la règle de tous les savoir-vivre dans le monde.

CONCLUSION

La conclusion est simple ; elle sera courte.

Être poli n'est rien, le paraître est tout ; on peut être aimable sans être poli, et il est très facile d'être poli sans être aimable.

Mais — et c'est là qu'est tout le mérite, — il faut être et paraître poli ; on doit être aimable et — cette fois, — le paraître si l'on ne peut faire autrement.

Chez soi aussi bien que chez les autres, dans un salon comme dans la rue, en voyage, au bal, au théâtre, partout une politesse correcte est obligatoire, et de même que nul n'est censé ignorer la loi, de même nul ne doit ignorer les convenances et les usages.

A ceux qui les ignoreraient et voudraient s'excuser de ne pas les savoir et par conséquent de ne pas les pratiquer, nous répondrons que le tact sauve dans toutes les circonstances.

Pour cela il suffit de s'observer et d'observer, de

réfléchir et de raisonner; le tact et le jugement remplacent souvent l'instruction et même le cœur.

Donc étudiez-vous, non pour être polis, ce qui est naturel, mais pour prouver que vous l'êtes, ce qui est indispensable.

Soyez polis en famille et à l'église, à la campagne, à la chasse, en voyage et en correspondance, au salon et au bal, à table et en visites, à un baptême, à un mariage, à un convoi funèbre, partout en un mot. Mettez la politesse jusque dans la manière dont vous parlez ou vous vous habillez.

Ce qui ne vous empêchera pas d'être aimables et doux avec vos enfants et vos femmes, vos domestiques et vos inférieurs de toutes sortes.

Avec les supérieurs, il faut de l'humilité et du respect, mais jamais d'obséquiosité. Celui qui s'abaisse sera élevé, a dit l'Évangile. Suivons le précepte sans fanfaronnade ni orgueil.

Que chaque position, chaque âge, chaque sexe ait son savoir-vivre particulier. La grande dame et la subalterne, l'adolescent et le vieillard, le jeune homme et la jeune fille, ne peuvent avoir le même genre de politesse. Ce livre en a marqué les différences que le bon sens fera comprendre.

Enfin répétons, pour conclure, que les gens de cœur sauront toujours se tirer d'affaire, et n'oublions pas que si Voltaire a dit que la politesse était à l'esprit ce que la grâce est au visage, un grand moraliste a dit aussi qu'il fallait avoir des qualités bien éminentes pour se soutenir sans la politesse.

CINQUIÈME PARTIE

LA DANSE DU COTILLON

Le cotillon, qui est maintenant passé dans nos mœurs, et termine si agréablement nos soirées, était resté jusqu'à ce jour inaccessible à certaines familles, par la nécessité d'acheter des accessoires dispendieux ou de n'y consacrer que de trop courts instants. L'auteur de ce traité s'est préoccupé surtout, comme on pourra s'en convaincre, de mettre à la portée de tout le monde et de toutes les bourses cet agréable passe-temps. Il a réuni, dans un même volume, un grand nombre de figures qui peuvent s'exécuter, selon le désir et la position des maîtres de maison, avec ou sans accessoires. Il a puisé aux meilleures sources pour faire de ce petit traité un opuscule aussi complet que possible.

Le cotillon peut se danser à volonté sur la polka, la polka-mazurka et la valse. Cette dernière danse, toutefois, est plus généralement adoptée.

Un couple qui prend le nom de couple conducteur fait une figure qui doit être répétée par les autres couples.

Lorsqu'il y a une jeune fille dans la maison, il est d'usage que ce soit elle qui dirige le cotillon avec un cavalier désigné à l'avance et qui prend le titre de cavalier conducteur. Lorsqu'il n'y a pas de jeune fille, le fils de la maison le dirige avec la dame à qui il désire faire les honneurs de la soirée.

Le conducteur s'occupe de faire asseoir tous les couples en cercle, de façon à laisser le plus de place

possible aux danseurs, il fait le tour du salon en valsant avec sa dame et exécute la première figure.

Chaque couple répète exactement ce qu'a fait le précédent.

C'est au conducteur de veiller à ce qu'il n'y ait pas d'interruption dans les figures et que les couples ne restent pas trop longtemps à danser. Pour les faire arrêter, il frappe dans ses mains.

C'est aussi lui qui donne à l'orchestre l'ordre de changer de danse lorsqu'il le juge à propos.

Il voit, suivant le nombre de danseurs qu'il doit diriger, combien de couples prendront part à la figure, et s'il est possible de la faire faire à plusieurs couples en même temps.

Du conducteur et de l'ordre plus ou moins varié qu'il met dans les figures, dépendent absolument l'entrain et l'animation du cotillon.

Il est donc utile à chacun d'en connaître les figures fondamentales, sinon pour le conduire, du moins pour faciliter la tâche du conducteur, qui n'aura plus, dans ce cas, qu'à indiquer la figure, au lieu de l'expliquer à chaque couple, comme il arrive assez souvent.

FIGURES SANS ACCESSOIRES

La Présentation des Cavaliers.

Le conducteur laisse sa dame au milieu du salon et vient former autour d'elle un rond avec plusieurs autres cavaliers. Elle en choisit un avec qui elle danse. Les autres retournent à leurs places.

La Ronde des Dames.

Le conducteur fait placer deux cavaliers dos à dos, les bras en l'air. Puis il en place deux autres, leur tenant chacun les deux mains. Le conducteur reste

en dehors, sa dame ayant choisi quatre dames, forme avec elles un rond sous les bras des cavaliers. A un signal donné, le conducteur prend une dame pour danser. Les autres cavaliers se retournent et prennent chacun la dame qui se trouve en face de lui.

Le Coussin.

Le cavalier conducteur fait asseoir sa dame au milieu du salon et lui met un coussin sous les pieds. Ensuite, il lui présente successivement plusieurs cavaliers. Elle retire vivement le coussin aux cavaliers qui ne lui conviennent pas, et laisse s'agenouiller dessus celui avec qui elle veut danser.

L'Éventail.

Le cavalier conducteur ayant placé trois chaises au milieu du salon, fait asseoir sa dame sur celle du milieu. Il fait ensuite asseoir à droite et à gauche un cavalier. La dame remet son éventail à celui des cavaliers avec qui elle ne veut pas danser, et danse avec le second.

Dans les soirées intimes, le cavalier refusé évente les danseurs.

Le Chapeau.

Le cavalier conducteur ayant remis un chapeau à sa dame, forme autour d'elle un rond à l'envers avec plusieurs cavaliers. La dame met le chapeau sur la tête d'un cavalier et danse avec lui.

Dans beaucoup de soirées, on remplace le chapeau par des têtes grotesques en carton.

Les Dames en ligne.

La dame conductrice ayant choisi plusieurs dames, forme une ligne avec elles. Le conducteur place derrière elles, et dos à dos, autant de cavaliers. Il va se placer ensuite devant les dames. A un signal

donné, il en choisit une avec laquelle il danse, les autres cavaliers se retournent et dansent avec les dames qui se trouvent devant eux

Le Rideau.

Le conducteur place tous les cavaliers derrière un rideau ou une porte, de façon qu'ils puissent seulement passer l'extrémité de leurs doigts. Puis il amène successivement chaque dame qui danse avec le cavalier qu'elle choisit en lui prenant le doigt.

La même figure peut se faire en faisant cacher les dames.

Colin-Maillard.

Le conducteur ayant placé trois chaises au milieu du salon, fait asseoir sur celle du milieu un cavalier à qui il bande les yeux. Sa dame va chercher un cavalier qu'elle fait asseoir sur une des chaises libres. tandis qu'elle s'assoit sur l'autre. Le cavalier, dont es yeux sont bandés, interpellé par le conducteur pour opter entre la gauche ou la droite, danse avec la dame s'il la désigne, sinon avec le cavalier. Dans ce cas, le conducteur danse avec la dame.

Le Passe-Passe.

La dame conductrice ayant choisi une autre dame, se place avec elle en se faisant vis-à-vis au milieu du salon. Elles se donnent les mains et lèvent les bras. Plusieurs cavaliers, choisis par le conducteur, se donnent la main et sont conduits par celui-ci qui marche en avant. Il les fait passer sous les bras des deux dames. Celles-ci en choisissent deux, les arrêtent en baissant les bras et dansent avec eux. Les autres cavaliers retournent à leurs places.

Les Tabliers.

Le conducteur ayant roulé séparément deux ta-

bliers, fait asseoir au milieu du salon sa dame à qui il remet les deux paquets. Celle-ci les présente à deux cavaliers amenés par le conducteur. Celui qui a mis le plus vite le tablier danse avec la dame; l'autre avec le conducteur.

On peut remplacer les tabliers par des papillotes contenant des coiffures ou des habillements en papier.

Le Cavalier surpris.

Le conducteur laisse sa dame au milieu du salon. Il va chercher un cavalier qu'il met dos à dos avec elle; puis place devant ce cavalier une autre dame à laquelle il adosse un cavalier. Ainsi de suite. Lui-même se place dos à dos avec la dernière dame. A un signal donné, chaque cavalier se retourne et danse avec la dame qui se trouve en face de lui.

Le Rond général.

Les couples du cotillon forment un rond général dans lequel dansent le conducteur et sa dame. Ceux-ci se séparent et choisissent l'un une dame, l'autre un cavalier, avec lesquels ils dansent. Le conducteur et sa dame sortent du rond, le cavalier et la dame qui restent font comme le couple conducteur et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne reste plus ni cavalier ni dame.

Le Miroir.

Le cavalier conducteur ayant fait asseoir sa dame au milieu du salon, lui remet une glace. Il fait passer successivement plusieurs danseurs derrière elle, de manière que leur image se reflète dans le miroir, elle essuie avec son mouchoir l'image des danseurs jusqu'à ce qu'elle en choisisse un avec qui elle danse.

La Poursuite.

Le conducteur part en valsant avec sa dame. Il

tient un chapeau dont l'ouverture est en dehors; le deuxième couple le poursuit, le cavalier cherchant à mettre dans le chapeau une paire de gants ou un mouchoir. Lorsqu'il a réussi, les cavaliers changent de dames, font le tour du salon en dansant et retournent à leurs places.

Dans beaucoup de salons, on remplace le chapeau et les gants par un papillon monté sur un fil de fer et un filet à papillons.

Les Quatre coins.

La dame conductrice ayant choisi trois dames, se place avec elles aux quatre coins du salon. Le cavalier conducteur, ayant formé un cercle au milieu du salon avec plusieurs cavaliers, y introduit successivement chacune des quatre dames qui choisit pour danser un des cavaliers.

Le Nœud caché.

Le conducteur amène quatre danseurs à sa dame, qui tient les quatre coins de son mouchoir dans la main, en ayant soin de cacher un nœud qu'elle a fait à l'un des coins. Chaque cavalier prend un coin, et celui qui a le nœud danse avec la Dame.

Le Compliment.

Le cavalier conducteur ayant fait asseoir sa dame, au milieu du salon, lui amène deux cavaliers. Chacun doit faire un compliment à la dame, qui choisit pour danser celui des deux cavaliers dont le compliment lui a plu davantage.

On peut remplacer le compliment par un air de mirliton ou quelque chose de semblable.

Les Gages.

Le conducteur remet un chapeau à sa dame, qui va le présenter à plusieurs dames. Chacune d'elles y

dépose un gage, soit son éventail, soit son mouchoir, soit des gants. Elle distribue ces gages à des cavaliers, qui vont chercher pour danser les dames auxquelles ils appartiennent.

Les Cartes.

Le conducteur remet les quatre rois d'un jeu de cartes à quatre dames. Sa dame remet les quatre dames du même jeu à quatre cavaliers, qui vont chercher pour danser les dames qui ont les rois correspondant aux cartes qu'ils ont reçues.

Les Chaises dos à dos.

Le conducteur ayant placé deux chaises dos à dos au milieu du salon, fait asseoir sa dame sur l'une et vient se placer vis-à-vis d'elle, tenant par la main deux danseuses. Le cavalier du deuxième couple étant venu s'asseoir sur l'autre chaise, sa dame vient se placer vis-à-vis, tenant par la main deux danseurs. A un signal donné, les cavaliers dansent avec les dames qui sont en face d'eux.

Le Mouchoir.

Le conducteur ayant laissé sa dame au milieu du salon, vient former autour d'elle un rond avec plusieurs cavaliers. Cette dame lance son mouchoir en l'air et danse avec celui des cavaliers qui l'attrape. Cette figure peut se faire avec plusieurs dames, au milieu du cercle, qui lancent chacune leur mouchoir.

Les Cartes de visite.

Le conducteur remet des cartes de visite et des crayons à plusieurs dames, qui inscrivent dessus leur prénom. Il distribue ensuite ces cartes à autant de danseurs, qui vont chercher pour danser la

dame qui a écrit son prénom sur la carte qu'ils ont reçue.

La Rencontre.

Le conducteur choisit deux dames, et sa dame deux cavaliers. Ils forment deux ronds aux extrémités du salon. A un signal donné le conducteur passe sous les bras des deux dames, et sa dame sous celui des cavaliers et vont l'un vers l'autre. Ils dansent ensemble, et les deux cavaliers dansent avec les dames qui leur font vis-à-vis.

Les Dames assises.

Le conducteur ayant placé quatre chaises dos à dos au milieu du salon, sa dame vient s'asseoir sur une et fait asseoir trois dames sur les autres. Pendant ce temps, le conducteur vient former un cercle autour de ces quatre dames avec plusieurs danseurs. A un signal donné, les cavaliers tombent à genoux et dansent avec les dames qui sont en face d'eux.

Le Vis-à-vis.

Le cavalier conducteur choisit deux dames, sa dame choisit deux cavaliers. Ils marchent l'un vers l'autre, et chaque cavalier danse avec la dame qui lui fait vis-à-vis.

Le Cavalier seul.

Le cavalier conducteur ayant laissé sa dame au milieu du salon, va chercher deux cavaliers et deux dames avec lesquelles il forme un rond autour de sa dame. Celle-ci choisit un cavalier avec qui elle danse. L'autre danse avec la seconde dame. Le troisième cavalier retourne à sa place.

Les Fleurs.

Le cavalier conducteur choisit deux dames et fait prendre à chacune le nom d'une fleur. Il fait choisir les deux fleurs à un cavalier qui danse avec la dame qui portait le nom de cette fleur; lui danse avec l'autre dame.

Le Cercle des cavaliers.

La dame conductrice ayant choisi trois dames se place avec elles aux quatre coins de la pièce. Le conducteur fait un cercle au milieu du salon avec plusieurs cavaliers. A un signal donné, les cavaliers se séparent et cherchent à danser avec une dame.

Les Dames en rang.

La dame conductrice ayant choisi cinq dames, les place sur deux rangs, deux au premier, trois au second. Elle-même se place devant le premier rang. Le conducteur ayant choisi au moins cinq cavaliers, leur fait donner la main et les entraîne entre chaque rang des dames. A un signal donné, chaque cavalier danse avec la dame en face de laquelle il se trouve.

Le Cavalier refusé.

Le cavalier conducteur ayant fait asseoir sa dame au milieu du salon, lui présente deux cavaliers. Elle en choisit un avec qui elle danse. Le cavalier refusé retourne à sa place.

Dans les soirées intimes, le Conducteur danse avec le Cavalier refusé.

Volte-face.

Le cavalier conducteur se met derrière sa dame, qui va saluer un cavalier. Celui-ci se lève et suit la dame et le conducteur qui ont fait volte-face. Ce dernier va saluer une dame qui se lève et vient se

joindre à la bande qui a fait volte-face ; ceci se répète jusqu'à ce qu'il y ait un certain nombre de danseurs. Au signal du conducteur, les cavaliers se retournent une dernière fois et dansent avec les dames qui sont en face d'eux.

Cette figure est plus jolie sur une Polka.

FIGURES AVEC ACCESSOIRES

Les Ballons dorés.

Deux dames lancent en l'air, l'une un ballon doré, l'autre un argenté ; les cavaliers qui s'en emparent dansent avec elles.

Les Quilles Auriol.

L'Auriol est placé au milieu du salon. Une ligne est offerte par une dame à un cavalier. Si celui-ci enlève l'Auriol en un seul coup, il danse avec la dame ; sinon il passe la ligne à un autre cavalier, qui fait le même essai.

Le Jeu des grâces.

Le conducteur donne à une dame deux bâtons, et deux autres à un cavalier. La dame lance le rond au cavalier, qui doit le recevoir pour danser avec elle. S'il ne réussit pas, il passe les bâtons à un autre cavalier.

La Cage.

Cette figure se compose d'une charmante cage et d'un oiseau fixé au bout d'un fil de fer flexible ; la dame tient la cage ouverte, le cavalier tient l'oiseau qu'il doit faire entrer dans la cage pour danser avec la dame.

Trois essais seulement doivent être tentés, autrement l'oiseau sera passé à un autre cavalier.

Papillotes à surprises.

Les papillotes sont distribuées aux dames, qui invitent un cavalier à tirer avec elles la papillote. Le cavalier déroule le contenu, s'en coiffe, et danse avec la dame.

Les Filets et le Papillon.

Le cavalier conducteur choisit un couple et remet à la dame le papillon : la conductrice, de son côté, donne les deux filets à deux cavaliers, le couple part en valsant, et les deux cavaliers le poursuivent, cherchant à prendre le papillon dans leurs filets ; celui qui y parvient danse avec la dame, l'autre choisit une danseuse à laquelle il remet le papillon, et ils continuent la figure.

Le Passe-boules.

Est placé au milieu du salon. Le cavalier conducteur distribue les balles aux danseurs, les pierrots de couleurs différentes aux dames ; le cavalier qui est assez heureux pour mettre la boule dans la bouche du personnage danse avec la dame dont le pierrot porte la même couleur que la boule.

Les Cerceaux en papier.

Peuvent servir à deux figures ; pour la première, chaque dame offre un cerceau à un cavalier à une hauteur plus ou moins élevée à son gré et le cavalier doit sauter dedans pour danser avec la dame.

Pour la deuxième, on donne un cerceau à chaque dame qui fait partie de cette figure, un même nombre de cavaliers tournent d'un côté et les dames avec leur cerceau tournent de l'autre ; au signal du cavalier conducteur, chaque dame déchire le cerceau sur la tête du cavalier qu'elle choisit pour valser ;

les cavaliers gardent leurs cerceaux en écharpe avec les lambeaux de papier, pendant qu'ils dansent.

Les Cocardes.

Le cavalier conducteur distribue les cocardes aux dames qui font partie du cotillon, et sur un signal donné par lui, chaque dame met la cocarde à la boutonnière du cavalier qu'elle a choisi.

Les Drapeaux.

Le conducteur offre des petits drapeaux de diverses couleurs aux dames, tandis que la dame conductrice fait de même aux cavaliers. Au signal, chaque cavalier va rejoindre la dame qui a le drapeau de même couleur que le sien.

Cette figure s'applique à la valse générale.

Les Épées.

Le cavalier conducteur distribue les épées à trois cavaliers. La dame conductrice donne à une dame la bague qu'elle doit lancer au milieu du salon. Le cavalier qui enfile la bague avec son épée fait un tour de valse avec la dame qui l'a lancée.

Les Guirlandes.

Le conducteur fait former autant de couples qu'il a de guirlandes; il en remet une à chaque cavalier qui la tient de la main gauche, et la dame de la main droite; au signal, les couples partent. La valse donne alors un charmant coup-d'œil.

Le Mât de Cocagne.

Le mât est placé au milieu du salon. La dame conductrice amène les danseuses chacune à leur tour pour tirer le cordon, qui fait à volonté monter

et descendre le mai. Ainsi, un cavalier est présenté par le conducteur, il doit au signal donné chercher à attraper un des objets suspendus au mai. Si la dame veut danser avec lui, elle le lui laisse prendre; si, au contraire, elle ne veut pas, elle tire lestement le cordon, qui fait remonter le mai, et un autre cavalier se présente. Il faut pour exécuter cette figure une grande attention de part et d'autre.

Les Épées et les Papillons.

Le conducteur donne les six épées aux danseurs; six dames reçoivent également les papillons à la tête desquels se trouvent des anneaux.

Les dames agitent en l'air les papillons, et les messieurs qui réussissent à les saisir avec la pointe de leur épée dansent avec elles.

L'Orphéon.

Le conducteur prend possession de la bannière, et se fait suivre par les couples de danseurs ayant chacun un instrument dont ils jouent en défilant devant le maître et la maîtresse de la maison en les saluant.

Cette figure est ordinairement la dernière du Cotillon et se termine par le galot final avec accompagnement des instruments.

Notre notice serait incomplète, si nous ne mettions nos lecteurs à même de se procurer, aux meilleures conditions possibles, les accessoires si variés de la danse du cotillon.

Nous leur recommandons pour cela, en toute confiance, l'ancienne maison de jouets GUILLARD et LEMAIRE, REMOND successeur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 4, à Paris.

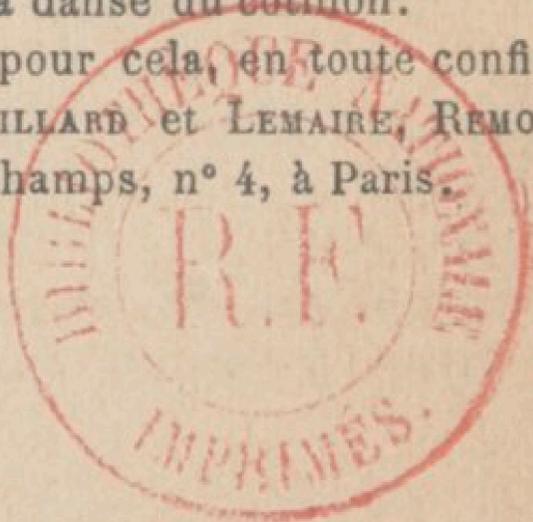


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES USAGES DU MONDE CHEZ SOI

CHAPITRE PREMIER

<i>De la politesse en famille.....</i>	1
De la politesse avec son père.....	3
— avec sa mère.....	5
— avec vos grands parents.....	6
— avec vos frères et sœurs, cousins et cousines.	7
— avec les enfants.....	8
— entre mari et femme.....	12
— avec les amis.....	18
— avec les domestiques.....	20
— avec les instituteurs.....	21
— avec les employés, ouvriers, salariés de toute sorte.....	22
Du savoir-vivre en famille.....	22

CHAPITRE DEUXIÈME

<i>De la politesse chez soi, réceptions et invitations.....</i>	23
Comment et qui on reçoit.....	23
Les salutations.....	30
Les invitations.....	33
Réceptions. Devoirs du maître et de la maîtresse de maison.	34
Au salon. Réception intime.....	34
— Grande réception, soirées, bals, dîners.....	36
Jour de l'an, fêtes et anniversaires.....	42

DEUXIÈME PARTIE

LES USAGES DU MONDE DANS LE MONDE

CHAPITRE PREMIER

<i>De la politesse en dehors de chez soi.....</i>	44
La démarche.....	44
Les saluts.....	45

CHAPITRE DEUXIÈME

<i>Du savoir-vivre dans les visites.....</i>	56
Des relations sociales en général.....	57
Visites.....	59
— de cérémonie.....	60
— d'amitié.....	61
— d'affaires, de charité, etc.....	62
Cartes de visite.....	63
Cadeaux, bouquets, étrennes.....	65
Du savoir-vivre dans la toilette et l'ameublement.....	68

CHAPITRE TROISIÈME

<i>Des dîners, des bals, des concerts ou receptions intimes et officielles. Du savoir-vivre à table et de la table.....</i>	73
Petites réunions, thés et soirées.....	82
Bals.....	83
Jeux divers, jeux de société.....	84
Concerts.....	86

TROISIÈME PARTIE

DES USAGES DU MONDE AU DEHORS

CHAPITRE PREMIER

<i>Du savoir-vivre cosmopolite, en voyage, à la chasse, en un mot au dehors de sa maison et de son pays.....</i>	88
En voyage.....	90

DE LA POLITESSE. 175

A la campagne.....	92
A la chasse.....	94
Aux bains de mer, aux eaux.....	95
A l'église.....	97
Au Palais.....	99
Au Parlement.....	99

CHAPITRE DEUXIÈME

<i>Correspondance. Conversation.....</i>	101
--	-----

CHAPITRE TROISIÈME

<i>Qui traite de tout ce que les autres chapitres n'ont pas traité concernant la science du monde.....</i>	117
Entrée dans le monde.....	118
— en ménage.....	120
Des exercices du corps et des jeux d'adresse.....	122
Du duel.....	124

CHAPITRE QUATRIÈME

<i>Manies, faiblesses, ridicules, menus usages.....</i>	127
---	-----

QUATRIÈME PARTIE

<i>Du savoir-vivre dans les cérémonies de l'État civil, dans le mariage.....</i>	135
Age et parenté.....	136
Consentement des parents.....	137
Actes respectueux ou sommations.....	137
Publications du mariage.....	138
Mariage civil.....	138
Pièces à remettre à la mairie.....	139
Oppositions au mariage.....	140
Formalités à remplir à l'église.....	140
Pièces à remettre à l'église.....	141
Mariages contractés à l'étranger.....	142
Du contrat.....	143
Dans les naissances.....	146
<i>En matière de deuil</i>	150

9 Jan 2007 Trib. Salle B

Deuils de veuve.....	150
— de veuf.....	150
— de père et de mère.....	151
— de parents.....	151
Conclusion.....	158

CINQUIÈME PARTIE

<i>La danse du Cotillon.....</i>	160
----------------------------------	-----

Figures sans accessoires.

La Présentation des Cavaliers.....	161	Le Nœud caché.....	165
La Ronde des Dames.....	161	Le Compliment.....	165
Le Coussin.....	162	Les Gages.....	165
L'Éventail.....	162	Les Cartes.....	166
Le Chapeau.....	162	Les Chaises dos à dos.....	166
Les Dames en ligne.....	162	Le Mouchoir.....	166
Le Rideau.....	163	Les Cartes de visite.....	166
Colin-Maillard.....	163	La Rencontre.....	167
Le Passe-Passe.....	163	Les Dames assises.....	167
Les Tabliers.....	163	Le Vis-à-vis.....	167
Le Cavalier surpris.....	164	Le Cavalier seul.....	167
Le Rond général.....	164	Les Fleurs.....	168
Le Miroir.....	164	Le Cercle des cavaliers..	168
La Poursuite.....	164	Les Dames en rang.....	168
Les Quatre coins.....	165	Le Cavalier refusé.....	168
		Volte-face.....	168

Figures avec accessoires

Les Ballons dorés.....	169	Les Cocardes.....	171
Les Quilles Auriol.....	169	Les Drapeaux.....	171
Le Jeu des Grâces.....	169	Les Épées.....	171
La Cage.....	169	Les Guirlandes.....	171
Papillotes à surprises.....	170	Le Mât de Cocagne.....	171
Les Filets et le Papillon..	170	Les Épées et les Papillons.	172
Les Passe-boules.....	170	L'Orphéon.....	172
Les Cerceaux en papier..	170		



1/2 - See that side of the

